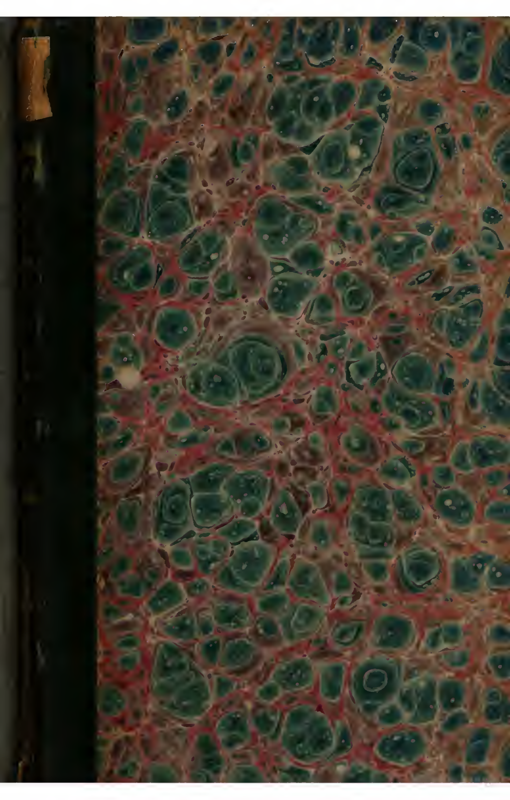






RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

'HÉÂTRE FRANÇAIS.

TOME 66.

DE L'IMPRIMERIE D'A. EGRON.

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE FRANÇAIS,

COMPOSÉ

DES TRAGÉDIES, COMÉDIES ET DRAMES

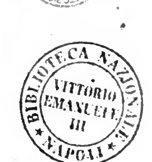
DES AUTEURS DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE,
Restés au Théâtre Français;

AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE.

THÉATRE DU SECOND ORDRE.

DRAMES. — TOME I.





PARIS,

H. NICOLLE, A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE,
rue de Seine, n.° 12.

M DCCC XVIII.



LE

PÈRE DE FAMILLE,

DRAME,

PAR DIDEROT,

Représenté, pour la première fois, le 18 février 1761.

Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores,
Mobilibusque decor maturis dandus et annis.
Horat. *de Art. poët.*

NOTICE
SUR DIDEROT.

Denys Diderot, fils d'un coutelier de Langres, y naquit en 1713. Il fit ses études chez les Jésuites. Tandis que ceux-ci tâchoient de le décider à entrer dans leur société, son oncle le pressoit d'embrasser l'état ecclésiastique, en promettant de lui céder son canonicat. Déja il avoit reçu la tonsure, lorsque son père, ne goûtant aucun des deux projets, l'envoya à Paris où il le plaça chez un procureur. Mais le palais ne lui plaisant pas plus que l'église, il quitta son nouvel état pour se livrer entièrement à l'ardeur de son imagination. On a recueilli ses ouvrages en quinze volumes in-8°, sans compter ses nombreux articles au dictionnaire de l'Encyclopédie, dont il fut le fondateur et auquel il travailla pendant vingt ans.

Diderot ne composa que deux pièces pour le théâtre François.

Le Fils naturel ou les Épreuves de la vertu, drame en cinq actes, en prose, fut donné le 26 juillet 1757; l'auteur le retira le lendemain.

Le Père de famille, drame en cinq actes, en prose, représenté, pour la première fois, le 18 février 1761, obtint un très grand succès.

Diderot n'ayant pu être membre de l'Académie dans sa patrie, en fut consolé par sa nomination à l'académie de Berlin, et par les bienfaits de l'impératrice de Russie. Il mourut à Paris le 31 juillet 1784.

PERSONNAGES.

MONSIEUR D'ORBESSON, père de famille.
MONSIEUR LE COMMANDEUR D'AUVILÉ, beau-frère du père de famille
SAINT-ALBIN, fils du père de famille.
GERMEUIL, fils de feu M. de***, un ami du père de famille.
MONSIEUR LE BON, intendant de la maison.
LA BRIE, PHILIPPE, } domestiques du père de famille.
DESCHAMPS, domestique de Germeuil.
CÉCILE, fille du père de famille.
SOPHIE, une jeune inconnue.
MADEMOISELLE CLAIRET, femme-de-chambre de Cécile.
MADAME HÉBERT, hôtesse de Sophie.
M.*** pauvre honteux.

Personnages muets.

Un Paysan.
Un Exempt.
Gardes.
Domestiques de la maison.

La scène est à Paris, dans la maison du père de famille.

LE

PÈRE DE FAMILLE,

DRAME.

Le théâtre représente une salle de compagnie, décorée de tapisseries, glaces, tableaux, pendule, etc. C'est celle du père de famille. La nuit est fort avancée; il est entre cinq et six heures du matin.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL.

Sur le devant de la salle, on voit le père de famille qui se promène à pas lents. Il a la tête baissée, les bras croisés et l'air tout-à-fait pensif.

Un peu sur le fond, vers la cheminée, qui est à l'un des côtés de la salle, le commandeur et sa nièce font une partie de trictrac.

Derrière le commandeur, un peu plus près du feu, Germeuil est assis négligemment dans un fauteuil, un

livre à la main. Il en interrompt de temps en temps la lecture pour regarder tendrement Cécile dans les moments où elle est occupée de son jeu, et où il ne peut en être aperçu.

Le commandeur se doute de ce qui se passe derrière lui. Ce soupçon le tient dans une inquiétude qu'on remarque à ses mouvements.

CÉCILE.

Mon oncle, qu'avez-vous? Vous me paroissez inquiet.

LE COMMANDEUR, *en s'agitant dans son fauteuil.*

Ce n'est rien, ma nièce, ce n'est rien. (*Les bougies sont sur le point de finir; il dit à Germeuil :*) Monsieur, voudriez-vous bien sonner?

(*Germeuil va sonner. Le commandeur saisit ce moment pour déplacer le fauteuil de Germeuil et le tourner en face du trictrac. Germeuil revient, remet son fauteuil comme il étoit.*)

SCÈNE II.

LA BRIE, LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL.

LE COMMANDEUR, *à la Brie, qui entre.*

Des bougies.

(*La Brie sort.*)

SCÈNE III.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL.

(Cependant la partie de trictrac s'avance. Le commandeur et sa nièce jouent alternativement, et nomment leurs dés.)

LE COMMANDEUR.

Six, cinq.

GERMEUIL.

Il n'est pas malheureux.

LE COMMANDEUR.

Je couvre de l'une et je passe l'autre.

CÉCILE.

Et moi, mon cher oncle, je marque six points d'école. Six points d'école....

LE COMMANDEUR, *à Germeuil.*

Monsieur, vous avez la fureur de parler sur le jeu.

CÉCILE.

Six points d'école...

LE COMMANDEUR.

Cela me distrait, et ceux qui regardent derrière moi m'inquiètent.

CÉCILE.

Six et quatre que j'avois, font dix.

LE COMMANDEUR, *toujours à Germeuil.*

Monsieur, ayez la bonté de vous placer autrement, et vous me ferez plaisir.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à part.*

Est-ce pour leur bonheur, est-ce pour le nôtre qu'ils sont nés?... Hélas! ni l'un ni l'autre.

SCÈNE IV.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL, LA BRIE.

(La Brie vient avec des bougies, en place où il en faut, et lorsqu'il est sur le point de sortir, le père de famille l'appelle.)

LE PÈRE DE FAMILLE.

La Brie?

LA BRIE.

Monsieur.

LE PÈRE DE FAMILLE, *après une petite pause, pendant laquelle il a continué de rêver et de se promener.*

Où est mon fils?

LA BRIE.

Il est sorti.

LE PÈRE DE FAMILLE.

A quelle heure?

LA BRIE.

Monsieur, je n'en sais rien.

LE PÈRE DE FAMILLE, *après une pause.*

Et vous ne savez pas où il est allé?

LA BRIE.

Non, monsieur.

LE COMMANDEUR.

Le coquin n'a jamais rien su. Double deux.

CÉCILE.

Mon cher oncle, vous n'êtes pas à votre jeu.

LE COMMANDEUR, *ironiquement et brusquement.*

Ma nièce, songez au vôtre.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à la Brie, toujours en se promenant et rêvant.*

Il vous a défendu de le suivre?

LA BRIE, *feignant de ne pas entendre.*

Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Il ne répondra pas à cela. Terne.

LE PÈRE DE FAMILLE, *toujours en se promenant et rêvant.*

Y a-t-il long-temps que cela dure?

LA BRIE, *feignant de ne pas entendre.*

Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Ni à cela non plus. Terne encore. Les doublets me poursuivent.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Que cette nuit me paroît longue!

LE COMMANDEUR.

Qu'il en vienne encore un, et j'ai perdu. Le voilà.

(*Germeuil rit.*)

LE COMMANDEUR, *à Germeuil.*

Riez, monsieur; ne vous contraignez pas.

(*La Brie sort.*)

SCÈNE V.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL.

(La partie de trictrac finit. Le commandeur, Cécile et Germeuil s'approchent du père de famille.)

LE PÈRE DE FAMILLE.

Dans quelle inquiétude il me tient! Où est-il? Qu'est-il devenu?

LE COMMANDEUR.

Et qui sait cela?... Mais vous vous êtes assez tourmenté pour ce soir. Si vous m'en croyez, vous irez prendre du repos.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Il n'en est plus pour moi.

LE COMMANDEUR.

Si vous l'avez perdu, c'est un peu votre faute, et beaucoup celle de ma sœur. C'étoit (Dieu lui pardonne) une femme unique pour gâter ses enfants.

CÉCILE, *peinée.*

Mon oncle!

LE COMMANDEUR.

J'avois beau dire à tous les deux : prenez-y garde, vous les perdez.

CÉCILE.

Mon oncle!

LE COMMANDEUR.

Si vous en êtes fous à présent qu'ils sont jeunes, vous en serez martyrs quand ils seront grand^r

CÉCILE.

Monsieur le commandeur!

LE COMMANDEUR.

Bon! est-ce qu'on m'écoute ici?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Il ne vient point!

LE COMMANDEUR.

Il ne s'agit pas de soupirer, de gémir, mais de montrer ce que vous êtes. Le temps de la peine est arrivé. Si vous n'avez pu la prévenir, voyons du moins si vous saurez la supporter.... Entre nous, j'en doute. (*La pendule sonne six heures.*) Mais voilà six heures qui sonnent.... Je me sens las.... J'ai des douleurs dans les jambes comme si ma goutte vouloit me reprendre. Je ne suis bon à rien. Je vais m'envelopper de ma robe-de-chambre, et me jeter dans un fauteuil. Adieu, mon frère... Entendez-vous?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Adieu, monsieur le commandeur.

LE COMMANDEUR, *en s'en allant.*

La Brie....

SCÈNE VI.

LA BRIE, LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL.

LA BRIE, *arrivant.*

MONSIEUR.

LE COMMANDEUR.

Éclairez-moi ; et quand mon neveu sera rentré, vous viendrez m'avertir.

SCÈNE VII.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE, GERMEUIL.

LE PÈRE DE FAMILLE, *après s'être encore promené tristement.*

MA fille, c'est malgré moi que vous avez passé la nuit.

CÉCILE.

Mon père, j'ai fait ce que j'ai dû.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je vous sais gré de cette attention ; mais je crains que vous n'en soyez indisposée. Allez vous reposer.

CÉCILE.

Mon père, il est tard. Si vous me permettiez de prendre à votre santé l'intérêt que vous avez la bonté de prendre à la mienne...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je veux rester. Il faut que je lui parle.

CÉCILE.

Mon frère n'est plus un enfant.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et qui sait tout le mal qu'a pu apporter une nuit?

CÉCILE.

Mon père...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je l'attendrai. Il me verra. (*En appuyant tendrement ses mains sur les bras de sa fille.*) Allez, ma fille, allez. Je sais que vous m'aimez.

(*Cécile sort. Germeuil se dispose à la suivre.*)

SCÈNE VIII.

LE PÈRE DE FAMILLE, GERMEUIL.

(La marche de cette scène est lente.)

LE PÈRE DE FAMILLE, *retenant Germeuil.*

GERMEUIL, demeurez. (*Comme s'il étoit seul, et en regardant aller Cécile.*) Son caractère a tout-à-fait changé; elle n'a plus sa gaîté, sa vivacité.... Ses charmes s'effacent... Elle souffre... Hélas! depuis que j'ai perdu ma femme et que le commandeur s'est établi chez moi, le bonheur s'en est éloigné!... Quel prix il met à la fortune qu'il fait attendre à mes enfants!... Ses vues ambitieuses et l'autorité qu'il a prise dans ma maison me deviennent de jour en jour plus importunes.... Nous vivions dans la paix et dans l'union. L'humeur in-

quiète et tyrannique de cet homme nous a tous séparés. On se craint, on s'évite, on me laisse; je suis solitaire au sein de ma famille, et je péris.... Mais le jour est prêt à paroître, et mon fils ne vient point!... Germeuil, l'amertume a rempli mon âme. Je ne puis plus supporter mon état...

GERMEUIL.

Vous, monsieur?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Oui, Germeuil.

GERMEUIL.

Si vous n'êtes pas heureux, quel père l'a jamais été?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Aucun.... Mon ami, les larmes d'un père coulent souvent en secret. (*Il soupire, il pleure.*) Tu vois les miennes... Je te montre ma peine.

GERMEUIL.

Monsieur, que faut-il que je fasse?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Tu peux, je crois, la soulager.

GERMEUIL.

Ordonnez.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je n'ordonnerai point : je prierai. Je dirai : Germeuil, si j'ai pris de toi quelque soin; si depuis tes plus jeunes ans je t'ai marqué de la tendresse, et si tu t'en souviens; si je ne t'ai point distingué de mon fils; si j'ai honoré en toi la mémoire d'un ami qui m'est et me sera toujours pré-

sent... Je t'afflige; pardonne; c'est la première fois de ma vie et ce sera la dernière.... Si je n'ai rien épargné pour te sauver de l'infortune, et remplacer un père à ton égard; si je t'ai chéri; si je t'ai gardé chez moi, malgré le commandeur à qui tu déplais; si je t'onvre aujourd'hui mon cœur, reconnois mes bienfaits et réponds à ma confiance.

GERMEUIL.

Ordonnez, monsieur, ordonnez.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ne sais-tu rien de mon fils?... Tu es son ami, mais tu dois être aussi le mien.... Parle.... Rends-moi le repos ou achève de me l'ôter.... Ne sais-tu rien de mon fils?

GERMEUIL.

Non, monsieur.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Tu es un homme vrai, et je te crois : mais vois combien ton ignorance doit ajouter à mon inquiétude. Quelle est la conduite de mon fils, puisqu'il la dérobe à un père dont il a tant de fois éprouvé l'indulgence, et qu'il en fait un mystère au seul homme qu'il aime!... Germeuil, je tremble que cet enfant..

GERMEUIL.

Vous êtes père; un père est toujours prompt à s'alarmer.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Tu ne sais pas, mais tu vas savoir et juger si

ma crainte est précipitée.... Dis-moi, depuis un temps n'as-tu pas remarqué comme il est changé ?

GERMEUIL.

Oui; mais c'est en bien. Il est moins curieux dans ses chevaux, ses gens, son équipage; moins recherché dans sa parure. Il n'a plus aucune de ces fantaisies que vous lui reprochiez. Il a pris en dégoût les dissipations de son âge. Il fuit ses complaisants, ses frivoles amis. Il aime à passer les journées retiré dans son cabinet. Il lit; il écrit; il pense. Tant mieux. Il a fait de lui-même ce que vous en auriez tôt ou tard exigé.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je me disois cela comme toi; mais j'ignorois ce que je vais t'apprendre... Écoute... Cette réforme, dont, à ton avis, il faut que je me félicite, et ces absences de nuit qui m'effraient...

GERMEUIL.

Ces absences et cette réforme?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ont commencé en même temps; (*Germeuil marque sa surprise*) oui, mon ami, en même temps.

GERMEUIL.

Cela est singulier.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Cela est. Hélas! le désordre ne m'est connu que depuis peu, mais il a duré.... Arranger et suivre à la fois deux plans opposés, l'un de régularité qui nous en impose de jour, un autre de déréglement qu'il remplit la nuit; voilà ce qui m'accable...

Que, malgré sa fierté naturelle, il se soit abaissé jusqu'à corrompre des valets; qu'il se soit rendu maître des portes de ma maison; qu'il attende que je repose; qu'il s'en informe secrètement; qu'il s'échappe seul, à pied, toutes les nuits, par toutes sortes de temps, à toute heure, c'est peut-être plus qu'aucun père ne puisse souffrir, et qu'aucun enfant de son âge n'eût osé.... Mais avec une pareille conduite, affecter l'attention aux moindres devoirs, l'austérité dans les principes, la réserve dans les discours, le goût de la retraite, le mépris des distractions.... Ah! mon ami!... Qu'attendre d'un jeune homme qui peut tout à coup se masquer et se contraindre à ce point?... Je regarde dans l'avenir, et ce qu'il me laisse entrevoir me glace... S'il n'étoit que vicieux, je n'en désespèrerois pas. Mais s'il joue les mœurs et la vertu!...

GERMEUIL.

En effet, je n'entends pas cette conduite; mais je connois votre fils. La fausseté est de tous les défauts le plus contraire à son caractère.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Il n'en est point qu'on ne prenne bientôt avec les méchants; et maintenant avec qui penses-tu qu'il vive?... Tous les gens de bien dorment quand il veille... Ah! Germeuil... Mais il me semble que j'entends quelqu'un...... C'est lui peut-être..... Éloigne-toi.

SCÈNE IX.

LE PÈRE DE FAMILLE, *seul.*

(Il s'avance vers l'endroit où il a entendu marcher. Il écoute, et dit tristement :)

Je n'entends plus rien. (*Il se promène un peu, puis il dit :*) Asseyons-nous. (*Il cherche du repos : il n'en trouve point.*) Je ne saurois... Quels pressentiments s'élèvent au fond de mon âme, s'y succèdent et l'agitent!.... O cœur trop sensible d'un père, ne peux-tu te calmer un moment?... A l'heure qu'il est, peut-être il perd sa santé... sa fortune... ses mœurs... Que sais-je? sa vie... son honneur... le mien... (*Il se lève brusquement.*) Quelles idées me poursuivent!

SCÈNE X.

LE PÈRE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN.

(Tandis que le Père de famille erre accablé de tristesse, entre Saint-Albin vêtu comme un homme du peuple, en redingote et en veste; les bras cachés sous sa redingote, et le chapeau rabattu et enfoncé sur les yeux. Il s'avance à pas lents. Il paroît plongé dans la peine et la rêverie. Il traverse sans apercevoir personne.)

LE PÈRE DE FAMILLE, *qui le voit venir à lui, l'attend, l'arrête par le bras, et lui dit :*

Qui êtes-vous? Où allez-vous? (*Saint-Albin ne répond point.*) Qui êtes-vous? Où allez-vous? (*Saint-*

Albin ne répond point encore. Le père de famille relève lentement le chapeau de Saint-Albin, reconnoît son fils, et s'écrie :) Ciel !... c'est lui !... c'est lui !... Mes funestes pressentiments, les voilà donc accomplis !.... Ah !.... (*Il pousse des accents douloureux, il s'éloigne, il revient. Il dit* :) Je veux lui parler.... Je tremble de l'entendre.... Que vais-je savoir ?... J'ai trop vécu ; j'ai trop vécu.

SAINT-ALBIN, *en s'éloignant de son père et soupirant de douleur.*

Ah !

LE PÈRE DE FAMILLE, *le suivant.*

Qui es-tu ? d'où viens-tu ?... Aurois-je eu le malheur ?...

SAINT-ALBIN, *en s'éloignant encore.*

Je suis désespéré.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Grand Dieu ! que faut-il que j'apprenne ?

SAINT-ALBIN.

Elle pleure ; elle soupire ; elle songe à s'éloigner ; et, si elle s'éloigne, je suis perdu.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qui, elle ?

SAINT-ALBIN.

Sophie... Non, Sophie, non... Je périrai plutôt.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qui est cette Sophie ?... Qu'a-t-elle de commun avec l'état où je te vois, et l'effroi qu'il me cause ?

SAINT-ALBIN, *se jetant aux pieds de son père.*

Mon père, vous me voyez à vos pieds. Votre fils n'est pas indigne de vous; mais il va périr, il va perdre celle qu'il chérit au-delà de la vie. Vous seul pouvez la lui conserver. Écoutez-moi, pardonnez-moi, secourez-moi. (*Toujours à genoux.*) Si j'ai jamais éprouvé votre bonté, si, dès mon enfance, j'ai pu vous regarder comme l'ami le plus tendre, si vous fûtes le confident de toutes mes joies et de toutes mes peines, ne m'abandonnez pas. Conservez-moi Sophie; que je vous doive ce que j'ai de plus cher au monde. Protégez-la... Elle va nous quitter, rien n'est plus certain.... Voyez-la, détournez-la de son projet... la vie de votre fils en dépend... Si vous la voyez, je serai le plus heureux de tous les enfants, et vous serez le plus heureux de tous les pères.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à part.*

Dans quel égarement il est tombé! (*A son fils.*) Qui est-elle, cette Sophie? qui est-elle?

SAINT-ALBIN, *relevé, allant et venant avec enthousiasme.*

Elle est pauvre, elle est ignorée, elle habite un réduit obscur; mais je ne vois rien, dans ma vie dissipée et tumultueuse, à comparer aux heures innocentes que j'ai passées près d'elle. J'y voudrois vivre et mourir, dussé-je être méconnu, méprisé du reste de la terre... Je croyois avoir aimé; je me trompois... c'est à présent que j'aime... (*En*

saisissant la main de son père.) Oui.... j'aime pour la première fois.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous vous jouez de mon indulgence et de ma peine. Malheureux! laissez là vos extravagances. Regardez-vous, et répondez-moi. Qu'est-ce que cet indigne travestissement? que m'annonce-t-il?

SAINT-ALBIN.

Ah! mon père, c'est à cet habit que je dois mon bonheur, ma Sophie, ma vie!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Comment? Parlez.

SAINT-ALBIN.

Il a fallu me rapprocher de son état; il a fallu lui dérober mon rang, devenir son égal. Écoutez, écoutez.

LE PÈRE DE FAMILLE.

J'écoute, et j'attends.

SAINT-ALBIN.

Près de cet asile écarté qui la cache aux yeux des hommes.... Ce fut ma dernière ressource.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Eh bien?...

SAINT-ALBIN.

A côté de ce réduit.... il y en avoit un autre.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Achevez.

SAINT-ALBIN.

Je le loue. J'y fais porter les meubles qui con-

viennent à un indigent. Je m'y loge, et je deviens son voisin sous le nom de Sergi et sous cet habit.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ah! je respire!... Grâce à Dieu, du moins je ne vois plus en lui qu'un insensé.

SAINT-ALBIN.

Jugez si j'aimois!.. Qu'il va m'en coûter cher!.. Ah!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Revenez à vous, et songez à mériter par une entière confiance le pardon de votre conduite.

SAINT-ALBIN

Mon père, vous saurez tout. Hélas! je n'ai que ce moyen pour vous fléchir.... La première fois que je la vis, ce fut à l'église. Elle étoit à genoux auprès d'une femme âgée que je pris d'abord pour sa mère. Elle attachoit tous les regards... Ah! mon père, quelle modestie, quels charmes!... Non, je ne puis vous rendre l'impression qu'elle fit sur moi, quel trouble j'éprouvai, avec quelle violence mon cœur palpita, ce que je ressentis, ce que je devins... Depuis cet instant je ne pensai, je ne rêvai qu'elle. Son image me suivit le jour, m'obséda la nuit, m'agita partout. J'en perdis la gaîté, la santé, le repos. Je ne pus vivre sans chercher à la retrouver. J'allois partout où j'espérois de la revoir. Je languissois, je périssois, vous le savez; lorsque je découvris que cette femme âgée qui l'accompagnoit se nommoit madame Hébert, que

Sophie l'appeloit sa bonne, et que, reléguées toutes deux à un quatrième étage, elles y vivoient d'une vie misérable.... Vous avouerai-je les espérances que je conçus alors, tous les projets que je formai ? Que j'eus lieu d'en rougir, lorsque le ciel m'eut inspiré de m'établir à côté d'elle!.. Ah! mon père, il faut que tout ce qui l'approche devienne honnête ou s'en éloigne... Vous ignorez ce que je dois à Sophie, vous l'ignorez.... Elle m'a changé. Je ne suis plus ce que j'étois.... Dès les premiers instants, je sentis les désirs honteux s'éteindre dans mon âme, le respect et l'admiration leur succéder. Sans qu'elle m'eût arrêté, contenu, peut-être même avant qu'elle eût levé les yeux sur moi, je devins timide; de jour en jour je le devins davantage, et bientôt il ne me fut pas plus libre d'attenter à sa vertu qu'à sa vie.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et que font ces femmes ? Quelles sont leurs ressources ?

SAINT-ALBIN.

Ah! si vous connoissiez la vie de ces infortunées! Imaginez que leur travail commence avant le jour, et que souvent elles y passent les nuits. La bonne file au rouet. Une toile dure et grossière est entre les doigts tendres et délicats de Sophie, et les blesse. Ses yeux, les plus beaux yeux du monde, s'usent à la lumière d'une lampe. Elle vit sous un toit, entre quatre murs tout dépouillés. Une table de bois, deux chaises de paille, un gra-

bat; voilà ses meubles... O ciel! étoit-ce là le sort que tu lui destinois?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et comment eûtes-vous accès? Soyez vrai.

SAINT-ALBIN.

Il est inouï tout ce qui s'y opposoit, tout ce que je fis. Établi auprès d'elles, je ne cherchai point d'abord à les voir; mais, quand je les rencontrois en descendant, en montant, je les saluois avec respect. Le soir, quand je rentrois (car le jour on me croyoit à mon travail), j'allois doucement frapper à leur porte, et je leur demandois les petits services qu'on se rend entre voisins, comme de l'eau, du feu, de la lumière. Peu à peu elles se firent à moi. Elles prirent de la confiance. Je m'offris à les servir dans des bagatelles. Par exemple, elles n'aimoient pas à sortir la nuit, j'allois et je venois pour elles.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Que de mouvements et de soins! Et à quelle fin? Ah! si les gens de bien... Continuez.

SAINT-ALBIN.

Un jour j'entends frapper à ma porte: c'étoit la bonne. J'ouvre. Elle entre sans parler, s'assied, et se met à pleurer. Je lui demande ce qu'elle a. Sergi, me dit-elle, ce n'est pas sur moi que je pleure. Née dans la misère, j'y suis faite; mais cette enfant me désole... Qu'a-t elle? que vous est-il arrivé?.. Hélas! répond la bonne, depuis huit jours nous n'avons plus d'ouvrage, et nous sommes sur

le point de manquer de pain. Ciel! m'écriai-je; tenez, allez, courez. Après cela... je me renfermai, et on ne me vit plus.

LE PÈRE DE FAMILLE.

J'entends. Voilà le fruit des sentiments qu'on leur inspire. Ils ne servent qu'à les rendre plus dangereux.

SAINT-ALBIN.

On s'aperçut de ma retraite, et je m'y attendois. La bonne madame Hébert m'en fit des reproches. Je m'enhardis. Je l'interrogeai sur leur situation. Je peignis la mienne comme il me plut. Je proposai d'associer notre indigence, et de l'alléger en vivant en commun. On fit des difficultés. J'insistai, et l'on consentit à la fin. Jugez de ma joie! Hélas! elle a bien peu duré, et qui sait combien ma peine durera! Hier j'arrivai à mon ordinaire. Sophie étoit seule. Elle avoit les coudes appuyés sur sa table, et la tête penchée sur sa main. Son ouvrage étoit tombé à ses pieds. J'entrai sans qu'elle m'entendît. Elle soupiroit. Des larmes s'échappoient d'entre ses doigts, et couloient le long de ses bras. Il y avoit déja quelque temps que je la trouvois triste.... Pourquoi pleuroit-elle? Qu'est-ce qui l'affligeoit? Ce n'étoit plus le besoin. Son travail et mes attentions pourvoyoient à tout... Menacé du seul malheur que je redoutois, je ne balançai point. Je me jetai à ses genoux. Quelle fut sa surprise! Sophie, lui dis-je, vous pleurez! Qu'avez-vous? ne me celez pas votre

peine. Parlez-moi; de grâce, parlez-moi. Elle se taisoit. Ses larmes continuoient de couler. Ses yeux, noyés dans les pleurs, se tournoient sur moi, s'en éloignoient, y revenoient. Elle disoit seulement : pauvre Sergi! malheureuse Sophie! Cependant j'avois baissé mon visage sur ses genoux, et je mouillois son tablier de mes larmes. Alors la bonne rentra. Je me lève. Je cours à elle. Je l'interroge. Je reviens à Sophie. Je la conjure. Elle s'obstine au silence. Le désespoir s'empare de moi. Je marche dans la chambre sans savoir ce que je fais. Je m'écrie douloureusement : c'est fait de moi. Sophie, vous voulez nous quitter : c'est fait de moi. A ces mots ses pleurs redoublent, et elle retombe sur sa table comme je l'avois trouvée. La lueur pâle et sombre d'une petite lampe éclairoit cette scène de douleur, qui a duré toute la nuit. A l'heure que le travail est sensé m'appeler, je suis sorti, et je me retirois ici accablé de ma peine...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Tu ne pensois pas à la mienne.

SAINT-ALBIN.

Mon père!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Que voulez-vous? qu'espérez-vous?

SAINT-ALBIN.

Que vous mettrez le comble à tout ce que vous avez fait pour moi depuis que je suis; que vous verrez Sophie, que vous lui parlerez, que...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Jeune insensé!... Et savez-vous qui elle est?

SAINT-ALBIN.

C'est là son secret. Mais ses mœurs, ses sentiments, ses discours n'ont rien de conforme à sa condition présente. Un autre état perce à travers la pauvreté de son vêtement. Tout la trahit, jusqu'à je ne sais quelle fierté qu'on lui a inspirée, et qui la rend impénétrable sur son état... Si vous voyiez son ingénuité, sa douceur, sa modestie!... Vous vous souvenez bien de ma mère... Vous soupirez. Eh bien! c'est elle. Mon père, voyez-la; et si votre fils vous a dit un mot...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et cette femme chez qui elle est, ne vous en a rien appris?

SAINT-ALBIN.

Hélas! elle est aussi réservée que Sophie. Ce que j'en ai pu tirer, c'est que cette jeune personne est venue de province implorer l'assistance d'un parent, qui n'a voulu ni la voir ni la secourir. J'ai profité de cette confidence pour adoucir sa misère, sans offenser sa délicatesse. Je fais du bien à ce que j'aime, et il n'y a que moi qui le sache.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Avez-vous dit que vous aimiez?

SAINT-ALBIN, *avec vivacité.*

Moi, mon père?... Je n'ai pas même entrevu dans l'avenir le moment où je l'oserois.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous ne vous croyez donc pas aimé?

SAINT-ALBIN.

Pardonnez-moi. .. Hélas! quelquefois je l'ai cru...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et sur quoi?

SAINT-ALBIN.

Sur des choses légères, qui se sentent mieux qu'on ne les dit. Par exemple, elle prend intérêt à tout ce qui me touche. Auparavant, son visage s'éclaircissoit à mon arrivée, son regard s'animoit, elle avoit plus de gaîté. J'ai cru deviner qu'elle m'attendoit. Souvent elle m'a plaint d'un travail qui prenoit toute ma journée; et je ne doute pas qu'elle n'ait prolongé le sien dans la nuit pour m'arrêter plus long-temps....

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous m'avez tout dit?

SAINT-ALBIN.

Tout.

LE PÈRE DE FAMILLE, *après une pause.*

Allez vous reposer.... Je la verrai.

SAINT-ALBIN.

Vous la verrez? Ah! mon père, vous la verrez! Mais songez que le temps presse....

LE PÈRE DE FAMILLE.

Allez, et rougissez de n'être pas plus occupé

des alarmes que votre conduite m'a données et peut me donner encore.

SAINT-ALBIN.

Mon père, vous n'en aurez plus.

SCÈNE XI.

LE PÈRE DE FAMILLE, *seul.*

De l'honnêteté, des vertus, de l'indigence, de la jeunesse, des charmes, tout ce qui enchaîne les âmes bien nées!... A peine délivré d'une inquiétude, je retombe dans une autre.... Quel sort!.... Mais peut-être m'alarmé-je encore trop tôt.... Un jeune homme passionné, violent, s'exagère à lui-même, aux autres.... Il faut voir.... Il faut appeler ici cette fille, l'entendre, lui parler... Si elle est telle qu'il me la dépeint, je pourrai l'intéresser, l'obliger... Que sais-je?

SCÈNE XII.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, *en robe-de-chambre et en bonnet de nuit.*

LE COMMANDEUR.

Eh bien! M. d'Orbesson, vous avez vu votre fils? De quoi s'agit-il?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Monsieur le commandeur, vous le saurez. Entrons.

LE COMMANDEUR.

Un mot, s'il vous plaît ... Voilà votre fils embarqué dans une aventure qui va vous donner bien du chagrin, n'est-ce pas?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Mon frère!...

LE COMMANDEUR.

Afin qu'un jour vous n'en prétendiez cause d'ignorance, je vous avertis que votre chère fille et ce Germeuil, que vous gardez ici malgré moi, vous en préparent de leur côté, et, s'il plaît à Dieu, ne vous en laisseront pas manquer.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Mon frère, ne m'accorderez-vous pas un instant de repos?

LE COMMANDEUR.

Ils s'aiment; c'est moi qui vous le dis.

LE PÈRE DE FAMILLE, *impatienté.*

Eh bien! je le voudrois. (*Il entraîne le commandeur hors de la scène, tandis qu'il parle.*)

LE COMMANDEUR.

Soyez content. D'abord ils ne peuvent ni se souffrir ni se quitter. Ils se brouillent sans cesse, et sont toujours bien. Prêts à s'arracher les yeux sur des riens, ils ont une ligue offensive et défensive envers et contre tous. Qu'on s'avise de remarquer en eux quelques-uns des défauts dont ils se reprennent, on y sera bien venu!.... Hâtez-vous de les séparer, c'est moi qui vous le dis...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Allons, monsieur le commandeur; entrons.

LE COMMANDEUR.

C'est-à-dire que vous voulez avoir du chagrin? Eh bien! vous en aurez.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE, MADEMOISELLE CLAIRET, M. LE BON, UN PAYSAN, LA BRIE, PHILIPPE, *domestique qui vient se présenter*, UN HOMME *vêtu de noir, qui a l'air d'un pauvre honteux, et qui l'est.*

Toutes ces personnes arrivent les unes après les autres. Le paysan se tient debout, le corps penché sur son bâton. L'homme vêtu de noir est retiré à l'écart, debout dans un coin auprès d'une fenêtre. La Brie est en papillotes. Philippe est habillé. La Brie tourne autour de lui, et le regarde un peu de travers.

Le père de Famille entre, et tout le monde se lève.

Il est suivi de sa fille, et sa fille précédée de sa femme-de-chambre, qui porte le déjeûner de sa maîtresse. Elle sert le déjeûner sur une petite table. Cécile s'assied d'un côté de cette table : le père de famille est assis de l'autre. Mademoiselle Clairet est debout derrière le fauteuil de sa maîtresse.

LE PÈRE DE FAMILLE, *au paysan.*

AH ! c'est vous qui venez enchérir sur le bail de mon fermier de Limeuil. J'en suis content; il est exact; il a des enfants. Je ne suis pas fâché qu'il fasse avec moi ses affaires. Retournez-vous-en.

SCÈNE II.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE, MADEMOISELLE CLAIRET, M. LE BON, LE PAUVRE HONTEUX, LA BRIE, PHILIPPE.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à son intendant.*

Eh bien! M. Le Bon, qu'est-ce qu'il y a?

M. LE BON.

Ce débiteur dont le billet est échu depuis un mois demande encore à différer son paiement.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Les temps sont durs; accordez-lui le délai qu'il demande. Risquons une petite somme plutôt que de le ruiner.

M. LE BON.

Les ouvriers qui travailloient à votre maison d'Orsigni sont venus.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Faites leur compte.

M. LE BON.

Cela peut aller au-delà des fonds.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Faites toujours. Leurs besoins sont plus pressants que les miens, et il vaut mieux que je sois gêné qu'eux. (*Il aperçoit le pauvre honteux. Il se lève avec empressement; il s'avance vers lui, et lui dit bas :*) Pardon, monsieur; je ne vous voyois pas.... Des embarras domestiques m'ont occupé... Je vous avois oublié. (*Tout en parlant, il tire une bourse qu'il lui donne furtivement : il le reconduit.*)

SCÈNE III.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE, MADEMOISELLE CLAIRET, M. LE BON, LA BRIE, PHILIPPE.

LE PÈRE DE FAMILLE, *en revenant, bas, et d'un ton de commisération.*

UNE famille à élever, un état à soutenir, et point de fortune!

M. LE BON, *au père de famille.*

Ce voisin, qui a formé des prétentions sur votre terre, s'en désisteroit peut-être, si...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je ne me laisserai point dépouiller. Je ne sacrifierai point les intérêts de mes enfants à l'homme avide et injuste. Tout ce que je puis, c'est de céder, si l'on veut, ce que la poursuite de ce procès pourra me coûter. Voyez. (*M. Le Bon va pour sortir, le père de famille le rappelle et lui dit:*) A propos, M. Le Bon. Souvenez-vous de ces gens de province. Je viens d'apprendre qu'ils ont envoyé ici un de leurs enfants : tâchez de me le découvrir.

SCÈNE IV.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE, MADEMOISELLE CLAIRET, LA BRIE, PHILIPPE.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à la Brie, qui s'occupoit à ranger le salon.*

Vous n'êtes plus à mon service. Vous connoissiez le dérèglement de mon fils. Vous m'avez menti. On ne ment pas chez moi.

CÉCILE, *intercédant.*

Mon père!

LE PÈRE DE FAMILLE, *à part.*

Nous sommes bien étranges. Nous les avilissons. Nous en faisons de malhonnêtes gens; et lorsque nous les trouvons tels, nous avons l'injustice de nous en plaindre. (*A la Brie.*) Je vous laisse votre habit, et je vous accorde un mois de vos gages. Allez.

SCÈNE V.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE, MADEMOISELLE CLAIRET, PHILIPPE.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à Philippe.*

Est-ce vous dont on vient de me parler?

PHILIPPE.

Oui, monsieur.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous avez entendu pourquoi je le renvoie,

souvenez-vous-en. Allez, et ne laissez entrer personne.

(Mademoiselle Clairet et Philippe sortent, et emportent ce qui a servi pour le déjeûner.)

SCÈNE VI.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE.

LE PÈRE DE FAMILLE.

MA fille, avez-vous réfléchi?

CÉCILE.

Oui, mon père.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qu'avez-vous résolu?

CÉCILE.

De faire, en tout, votre volonté.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je m'attendois à cette réponse.

CÉCILE.

Si cependant il m'étoit permis de choisir un état...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Quel est celui que vous préféreriez?.. Vous hésitez... Parlez, ma fille.

CÉCILE.

Je préférerois la retraite.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Que voulez-vous dire? un couvent?

CÉCILE.

Oui, mon père : je ne vois que cet asile contre les peines que je crains.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous craignez des peines, et vous ne pensez pas à celles que vous me causeriez? Vous m'abandonneriez? Vous quitteriez la maison de votre père pour un cloître? Non, ma fille, cela ne sera point. Je respecte la vocation religieuse, mais ce n'est pas la vôtre. La nature, en vous accordant les qualités sociales, ne vous destina point à l'inutilité.... Non, je n'aurai point donné la vie à un enfant, je ne l'aurai point élevé, je n'aurai point travaillé, sans relâche, à assurer son bonheur pour le laisser descendre, tout vif, dans le tombeau, et, avec lui, mes espérances et celles de la société trompées.... Et qui la repeuplera de citoyens vertueux, si les femmes les plus dignes d'être des mères de famille s'y refusent?

CÉCILE.

Je vous ai dit, mon père, que je ferois, en tout, votre volonté.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ne me parlez donc jamais de couvent.

CÉCILE.

Mais j'ose espérer que vous ne contraindrez pas votre fille à changer d'état, et que, du moins, il lui sera permis de passer des jours tranquilles et libres à côté de vous.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Si je ne considérois que moi, je pourrois approuver ce parti : mais je dois vous ouvrir les yeux sur un temps où je ne serai plus.... Cécile, la nature a ses vues ; et, si vous regardez bien, vous verrez sa vengeance sur tous ceux qui les ont trompées : les hommes punis du célibat par le vice ; les femmes, par le mépris et par l'ennui.... Que cela soit ou non, l'âge avance, les charmes passent, les hommes s'éloignent, la mauvaise humeur prend : on perd ses parents, ses connoissances, ses amis. Une fille surannée n'a plus autour d'elle que des indifférents qui la négligent, ou des âmes intéressées qui comptent ses jours. Elle le sent : elle s'en afflige ; elle vit sans qu'on la console, et meurt sans qu'on la pleure.

CÉCILE.

Cela est vrai : mais est-il un état sans peine, et le mariage n'a-t-il pas les siennes ?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qui le sait mieux que moi ? Vous me l'apprenez tous les jours. Mais c'est un état que la nature impose. C'est la vocation de tout ce qui respire... Ma fille, celui qui compte sur un bonheur sans mélange, ne connoît ni la vie de l'homme, ni les desseins du ciel sur lui.... Si le mariage expose à des peines cruelles, c'est aussi la source des plaisirs les plus doux. Où sont les exemples de l'intérêt pur et sincère, de la tendresse réelle, de la confiance intime, des secours continus, des satis-

factions réciproques, des chagrins partagés, des soupirs entendus, des larmes confondues, si ce n'est dans le mariage? Qu'est-ce que l'homme de bien préfère à sa femme? Qu'y a-t-il au monde qu'un père aime plus que son enfant?.... O lien sacré des époux! si je pense à vous, mon âme s'échauffe et s'élève. O noms tendres de fils et de fille! je ne vous prononçai jamais sans tressaillir, sans être touché. Rien n'est plus doux à mon oreille; rien n'est plus intéressant à mon cœur... Cécile, rappelez-vous la vie de votre mère : en est-il une plus douce que celle d'une femme qui a employé sa journée à remplir les devoirs d'épouse attentive, de mère tendre, de maîtresse compatissante?... Quel sujet de réflexions délicieuses elle emporte en son cœur, le soir, quand elle se retire!

CÉCILE.

Oui, mon père. Mais où sont les femmes comme elle, et les époux comme vous?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Il en est, mon enfant; et il ne tiendroit qu'à toi d'avoir le sort qu'elle eut.

CÉCILE.

S'il suffisoit de regarder autour de soi, d'écouter sa raison et son cœur....

LE PÈRE DE FAMILLE.

Cécile, vous baissez les yeux; vous tremblez; vous craignez de parler.... Mon enfant, laisse-moi lire dans ton âme. Tu ne peux avoir de secret pour

ton père ; et, si j'avois perdu ta confiance, c'est en moi que j'en chercherois la raison... Tu pleures...

CÉCILE.

Votre bonté m'afflige. Si vous pouviez me traiter plus sévèrement....

LE PÈRE DE FAMILLE.

L'auriez-vous mérité ? votre cœur vous feroit-il un reproche ?

CÉCILE.

Non, mon père.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qu'avez-vous donc ?

CÉCILE.

Rien.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous me trompez, ma fille.

CÉCILE.

Je suis accablée de votre tendresse.... Je voudrois y répondre.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Cécile, auriez-vous distingué quelqu'un ? aimeriez-vous ?

CÉCILE.

Que je serois à plaindre !

LE PÈRE DE FAMILLE.

Dites. Dis, mon enfant. Si tu ne me supposes pas une sévérité que je ne connus jamais, tu n'auras pas une réserve déplacée. Vous n'êtes plus un enfant. Comment blâmerois-je en vous un sentiment que je fis naître dans le cœur de votre mère ?

O vous qui tenez sa place dans ma maison, et qui me la représentez, imitez-la dans la franchise qu'elle eut avec celui qui lui avoit donné la vie, et qui voulut son bonheur et le mien.... Cécile, vous ne me répondez rien?

CÉCILE.

Le sort de mon frère me fait trembler.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Votre frère est un fou.

CÉCILE.

Peut-être ne me trouveriez-vous pas plus raisonnable que lui.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je ne crains pas ce chagrin de Cécile; sa prudence m'est connue, et je n'attends que l'aveu de son choix pour le confirmer. (*Cécile se tait. Le père de famille attend un moment, puis il continue d'un ton sérieux, et même un peu chagrin.*) Il m'eût été doux d'apprendre vos sentiments de vous-même; mais, de quelque manière que vous m'en instruisiez, je serai satisfait. Que ce soit par la bouche de votre oncle, de votre frère ou de Germeuil, il n'importe.... Germeuil est notre ami commun..... c'est un homme sage et discret.... Il a ma confiance.... il ne me paroît pas indigne de la vôtre.

CÉCILE.

C'est ainsi que j'en pense.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je lui dois beaucoup : il est temps que je m'acquitte avec lui.

CÉCILE.

Vos enfants ne mettront jamais de bornes, ni à votre autorité, ni à votre reconnoissance... Jusqu'à présent, il vous a honoré comme un père, et vous l'avez traité comme un de vos enfants.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ne sauriez-vous point ce que je pourrois faire pour lui?

CÉCILE.

Je crois qu'il faut le consulter lui-même... Peut-être a-t-il des idées.... Peut-être.... Quel conseil pourrois-je vous donner?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Le commandeur m'a dit un mot.

CÉCILE, *avec vivacité.*

Ah! mon père, n'en croyez rien. Vous connoissez mon oncle.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Il faudra donc que je quitte la vie sans avoir vu le bonheur d'aucun de mes enfants!... Cécile!... Cruels enfants, que vous ai-je fait pour me désoler?... J'ai perdu la confiance de ma fille; mon fils s'est précipité dans des liens que je ne puis approuver et qu'il faut que je rompe....

SCÈNE VII.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Monsieur, il y a deux femmes qui demandent à vous parler.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Faites entrer.

SCÈNE VIII.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE.

(Cécile se retire.)

LE PÈRE DE FAMILLE *rappelle sa fille et lui dit tristement:*

Cécile!

CÉCILE.

Mon père.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous ne m'aimez donc plus?

(Les femmes annoncées entrent, et Cécile sort avec un mouchoir sur les yeux.)

SCÈNE IX.

LE PÈRE DE FAMILLE, SOPHIE, MADAME HÉBERT.

LE PÈRE DE FAMILLE, *apercevant Sophie, à part, d'un ton triste, et avec l'air étonné.*

Il ne m'a point trompé. Quels charmes! Quelle modestie! Quelle douceur!.. Ah!..

MADAME HÉBERT.

Monsieur, nous nous rendons à vos ordres.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à Sophie.*

C'est vous, mademoiselle, qui vous appelez Sophie?

SOPHIE, *tremblante, troublée.*

Oui, monsieur.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à madame Hébert.*

Madame, j'aurois un mot à dire à mademoiselle : j'en ai entendu parler, et je m'y intéresse.

(Madame Hébert s'éloigne.)

SOPHIE, *toujours tremblante, la retenant par le bras.*

Madame!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Mademoiselle, remettez-vous. Je ne vous dirai rien qui puisse vous faire de la peine.

SOPHIE.

Hélas!

(Madame Hébert va s'asseoir sur le fond de la salle, tire son ouvrage et travaille.)

LE PÈRE DE FAMILLE *conduit Sophie à une chaise, et la fait asseoir à côté de lui.*

D'où êtes-vous, mademoiselle?

SOPHIE.

Je suis d'une petite ville de province.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Y a-t-il long-temps que vous êtes à Paris?

SOPHIE.

Pas long-temps; et plût au ciel que je n'y fusse jamais venue!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qu'y faites-vous?

SOPHIE.

J'y gagne ma vie par mon travail.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous êtes bien jeune.

SOPHIE.

J'en aurai plus long-temps à souffrir.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Avez-vous monsieur votre père?

SOPHIE.

Non, monsieur.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et votre mère?

SOPHIE.

Le ciel me l'a conservée: mais elle a eu tant de chagrins, sa santé est si chancelante, et sa misère si grande!....

LE PÈRE DE FAMILLE.

Votre mère est donc bien pauvre?

SOPHIE.

Bien pauvre : avec cela, il n'en est point au monde dont j'aimasse mieux être la fille.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je vous loue de ce sentiment. Vous paroissez bien née.... Et qu'étoit votre père?

SOPHIE.

Mon père fut un homme de bien. Il n'entendit jamais le malheureux sans en avoir pitié. Il n'abandonna pas ses amis dans la peine, et il devint pauvre. Il eut beaucoup d'enfants de ma mère : nous demeurâmes tous sans ressources à sa mort... J'étois bien jeune alors.... Je me souviens à peine de l'avoir vu... Ma mère fut obligée de me prendre entre ses bras, et de m'élever à la hauteur de son lit, pour l'embrasser.... Je pleurois. Hélas! je ne sentois pas tout ce que je perdois.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à part.*

Elle me touche.... *(Haut.)* Et qui est-ce qui vous a fait quitter la maison de vos parents et votre pays?

SOPHIE.

Je suis venue ici avec un de mes frères implorer l'assistance d'un parent qui a été bien dur envers nous. Il m'avoit vue autrefois en province : il paroissoit avoir pris de l'affection pour moi, et ma mère avoit espéré qu'il s'en ressouviendroit; mais il a fermé sa porte à mon frère, et il m'a fait dire de n'en pas approcher.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qu'est devenu votre frère?

SOPHIE.

Il s'est mis au service du roi, et moi je suis restée avec la personne que vous voyez, et qui a la bonté de me regarder comme son enfant.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Elle ne paroît pas fort aisée.

SOPHIE.

Elle partage avec moi ce qu'elle a.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et vous n'avez plus entendu parler de ce parent?

SOPHIE.

Pardonnez-moi, monsieur; j'en ai reçu quelques secours : mais de quoi cela sert-il à ma mère?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Votre mère vous a donc oubliée?

SOPHIE.

Ma mère avoit fait un dernier effort pour nous envoyer à Paris. Hélas! elle attendoit de ce voyage un succès plus heureux. Sans cela, auroit-elle pu se résoudre à m'éloigner d'elle? Depuis, elle n'a plus su comment me faire revenir. Elle me mande cependant qu'on doit me reprendre et me ramener dans peu. Il faut que quelqu'un s'en soit chargé par pitié. Oh! nous sommes bien à plaindre.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et vous ne connoîtriez ici personne qui pût vous secourir?

SOPHIE.

Personne.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et vous travaillez pour vivre?

SOPHIE.

Oui, monsieur.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et vous vivez seules?

SOPHIE.

Seules.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Mais qu'est-ce qu'un jeune homme dont on m'a parlé, qui s'appelle Sergi, et qui demeure à côté de vous?

SOPHIE.

C'est un malheureux qui gagne son pain comme nous, et qui a uni sa misère à la nôtre.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Est-ce là tout ce que vous en savez?

SOPHIE.

Oui, monsieur.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Eh bien! mademoiselle, ce malheureux-là...

SOPHIE.

Vous le connoissez?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Si je le connois!... c'est mon fils.

SOPHIE.

Votre fils!

MADAME HÉBERT.

Sergi!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Oui, mademoiselle.

SOPHIE, *à part.*

Ah! Sergi, vous m'avez trompée.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Fille aussi vertueuse que belle, connoissez le danger que vous avez couru.

SOPHIE.

Sergi est votre fils!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Il vous estime, vous aime; mais sa passion prépareroit votre malheur et le sien, si vous la nourrissiez.

SOPHIE.

Pourquoi suis-je venue dans cette ville? Que ne m'en suis-je allée, lorsque mon cœur me le disoit?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Il en est temps encore. Il faut aller retrouver une mère qui vous rappelle, et à qui votre séjour ici doit causer la plus grande inquiétude. Sophie, vous le voulez?

SOPHIE, *à part.*

Ah! ma mère, que vous dirai-je?

LE PÈRE DE FAMILLE, *à madame Hébert.*

Madame, vous la reconduirez; et j'aurai soin

que vous ne regrettiez pas la peine que vous aurez prise.

(Madame Hébert fait la révérence.)

LE PÈRE DE FAMILLE, *à Sophie.*

Mais, Sophie, si je vous rends à votre mère, c'est à vous à me rendre mon fils. C'est à vous à lui apprendre ce que l'on doit à ses parents; vous le savez si bien!

SOPHIE, *à part.*

Ah! Sergi! pourquoi...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Quelqu'honnêteté qu'il ait mis dans ses vues, vous l'en ferez rougir. Vous lui annoncerez votre départ; et vous lui ordonnerez de finir ma douleur et le trouble de sa famille.

SOPHIE, *à madame Hébert.*

Ma bonne!..

MADAME HÉBERT.

Mon enfant!..

SOPHIE, *en s'appuyant sur elle.*

Je me sens mourir...

MADAME HÉBERT.

Monsieur, nous allons nous retirer, et attendre vos ordres.

SOPHIE, *en se retirant.*

Pauvre Sergi! malheureuse Sophie!

(Elle sort, appuyée sur madame Hébert.)

SCÈNE X.

LE PÈRE DE FAMILLE, *seul.*

O lois du monde! O préjugés cruels!.... Il y a déja si peu de femmes pour un homme qui pense et qui sent! Pourquoi faut-il que le choix en soit encore si limité? Mais mon fils ne tardera pas à venir... Secouons, s'il se peut, de mon âme, l'impression que cette enfant y a faite..... Lui représenterai-je, comme il me convient, ce qu'il se doit à lui-même, si mon cœur est d'accord avec le sien?

SCÈNE XI.

LE PÈRE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN.

SAINT-ALBIN, *en entrant, et avec vivacité.*

Mon père! (*Le père de famille se promène et garde le silence. Saint-Albin suit son père, et d'un ton suppliant.*) Mon père!

LE PÈRE DE FAMILLE, *s'arrêtant, et d'un ton sérieux.*

Mon fils, si vous n'êtes pas rentré en vous-même, si la raison n'a pas recouvré ses droits sur vous, ne venez pas aggraver vos torts et mon chagrin.

SAINT-ALBIN.

Vous m'en voyez pénétré. J'approche de vous en tremblant... Je serai tranquille et raisonnable...

Oui, je le serai... Je me le suis promis. (*Le père de famille continue de se promener. Saint-Albin s'approchant avec timidité, dit à son père, d'une voix basse et tremblante :*) Vous l'avez vue?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Oui, je l'ai vue. Elle est belle, et je la crois sage. Mais qu'en prétendez-vous faire? Un amusement? Je ne le souffrirai pas. Votre femme? Elle ne vous convient pas.

SAINT-ALBIN, *en se contenant.*

Elle est belle, elle est sage; et elle ne me convient pas! Quelle est donc la femme qui me convient, mon père?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Celle qui, par son éducation, sa naissance, son état et sa fortune, peut assurer votre bonheur, et satisfaire à mes espérances.

SAINT-ALBIN.

Ainsi le mariage sera, pour moi, un lien d'intérêt et d'ambition? Mon père, vous n'avez qu'un fils; ne le sacrifiez pas à des vues qui remplissent le monde d'époux malheureux. Il me faut une compagne honnête et sensible, qui m'aide à supporter les peines de la vie, et non une femme riche et titrée qui les accroisse. Ah! souhaitez-moi la mort, et que le ciel me l'accorde plutôt, qu'une femme comme il y en a tant!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je ne vous en propose aucune; mais je ne permettrai jamais que vous soyez à celle à laquelle

vous vous êtes follement attaché. Je pourrois user de mon autorité, et vous dire : Saint-Albin, cela me déplaît, cela ne sera pas ; n'y pensez plus. Mais je ne vous ai jamais rien demandé sans vous en montrer la raison. J'ai voulu que vous m'approuvassiez en m'obéissant ; et je vais avoir la même condescendance. Modérez-vous, et écoutez-moi. Mon fils, il y aura bientôt vingt ans que je vous arrosai des premières larmes que vous m'ayez fait répandre. Mon cœur s'épanouit en voyant en vous un ami que la nature me donnoit. Je vous reçus entre mes bras du sein de votre mère ; et vous élevant vers le ciel, et mêlant ma voix à vos cris, je dis à Dieu : ô Dieu qui m'avez accordé cet enfant, si je manque aux soins que vous m'imposez en ce jour, ou s'il ne doit pas y répondre, ne regardez point à la joie de sa mère ; reprenez-le. Voilà le vœu que je fis sur vous et sur moi. Il m'a toujours été présent. Je ne vous ai point abandonné au soin d'un mercénaire. Je vous ai appris moi-même à parler, à penser, à sentir. A mesure que vous avanciez en âge, j'ai étudié vos penchants ; j'ai formé sur eux le plan de votre éducation, et je l'ai suivi sans relâche. Combien je me suis donné de peines pour vous en épargner ! J'ai réglé votre sort à venir sur vos talents et sur vos goûts. Je n'ai rien négligé pour que vous parussiez avec distinction. Et lorsque je touche au moment de recueillir le fruit de ma sollicitude ; lorsque je me félicite d'avoir un fils qui répond à sa naissance qui le destine aux meilleurs

5.

partis, et à ses qualités personnelles qui l'appellent aux grands emplois, une passion insensée, la fantaisie d'un instant aura tout détruit; et je verrai ses plus belles années perdues, son état manqué et mon attente trompée, et j'y consentirai! Vous l'êtes-vous promis?

SAINT-ALBIN.

Que je suis malheureux!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous avez un oncle qui vous aime et qui vous destine une fortune considérable; un père qui vous a consacré sa vie, et qui cherche à vous marquer en tout sa tendresse; un nom, des parents, des amis, les prétentions les plus flatteuses et les mieux fondées, et vous êtes malheureux! Que vous faut-il encore?

SAINT-ALBIN.

Sophie, le cœur de Sophie, et l'aveu de mon père.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qu'osez-vous me proposer? De partager votre folie et le blâme général qu'elle encourroit? Quel exemple à donner aux pères et aux enfants? Moi, j'autoriserois, par une foiblesse honteuse, le désordre de la société, la confusion du sang et des rangs, la dégradation des familles!

SAINT-ALBIN.

Que je suis malheureux! Si je n'ai pas celle que j'aime, un jour il faudra que je sois à celle que je n'aimerai pas; car je n'aimerai jamais que Sophie;

sans cesse j'en comparerai une autre avec elle. Cette autre sera malheureuse; je le serai aussi : vous le verrez, et vous en périrez de regret.

LE PÈRE DE FAMILLE.

J'aurai fait mon devoir, et malheur à vous si vous manquez au vôtre.

SAINT-ALBIN.

Mon père, ne m'ôtez pas Sophie.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Cessez de me la demander.

SAINT-ALBIN.

Cent fois vous m'avez dit qu'une femme honnête étoit la faveur la plus grande que le ciel pût accorder. Je l'ai trouvée, et c'est vous qui voulez m'en priver. Mon père, ne me l'ôtez pas. A présent qu'elle sait qui je suis, que ne doit-elle pas attendre de moi? Saint-Albin sera-t-il moins généreux que Sergi? Ne me l'ôtez pas. C'est elle qui a rappelé la vertu dans mon cœur; elle seule peut l'y conserver.

LE PÈRE DE FAMILLE.

C'est-à-dire que son exemple fera ce que le mien n'a pu faire.

SAINT-ALBIN.

Mon père!....

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ecoutez, mon fils. Vous aimez Sophie?

SAINT-ALBIN.

Si je l'aime!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Écoutez-moi, vous dis-je, et tremblez sur le sort que vous lui préparez. Un jour viendra que vous sentirez la valeur des sacrifices que vous lui aurez faits. Vous vous trouverez seul avec elle, saus état, sans fortune, sans considération; l'ennui et le chagrin vous saisiront. Vous la haïrez; vous l'accablerez de reproches. Sa patience et sa douceur achèverout de vous aigrir; vous la haïrez dav ntage; vous haïrez les enfants qu'elle vous aura donnés, et vous la ferez mourir de douleur.

SAINT-ALBIN.

Moi?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous.

SAINT-ALBIN.

Jamais, jamais.

LE PÈRE DE FAMILLE.

La passion voit tout éternel; mais la nature humaine veut que tout finisse.

SAINT-ALBIN.

Je cesserois d'aimer Sophie! Si j'en étois capable, j'ignorerois, je crois, si je vous aime.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Voulez-vous le savoir et me le prouver? Faites ce que je vous demande.

SAINT-ALBIN.

Je le voudrois en vain; je ne puis; je suis entraîné. Mon père, je ne puis.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Insensé, vous voulez être père! En connoissez-vous les devoirs? Si vous les connoissiez, permettriez-vous à votre fils ce que vous attendez de moi?

SAINT-ALBIN.

Ah! si j'osois répondre...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Répondez.

SAINT-ALBIN.

Vous me le permettez?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je vous l'ordonne.

SAINT-ALBIN.

Lorsque vous voulûtes ma mère, lorsque toute la famille se souleva contre vous, lorsque votre père vous appela enfant ingrat, et que vous l'appelâtes au fond de votre âme père cruel, qui de vous deux avoit raison? Ma mère étoit vertueuse et belle comme Sophie; elle étoit sans fortune comme Sophie; vous l'aimiez comme j'aime Sophie. Souffrîtes-vous qu'on vous l'arrachât, mon père? et n'ai-je pas un cœur aussi?

LE PÈRE DE FAMILLE.

J'avois des ressources, et votre mère avoit de la naissance.

SAINT-ALBIN.

Qui sait encore ce qu'est Sophie?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Chimère.

SAINT-ALBIN.

Des ressources ! L'amour, l'indigence m'en fourniront.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Craignez les maux qui vous attendent.

SAINT-ALBIN.

Ne la point avoir est le seul que je redoute.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Craignez de perdre ma tendresse.

SAINT-ALBIN.

Je la recouvrerai.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qui vous l'a dit?

SAINT-ALBIN.

Vous verrez couler les pleurs de Sophie, j'embrasserai vos genoux, mes enfants vous tendront leurs bras innocents, et vous ne les repousserez pas.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à part.*

Il me connoît trop bien... (*Après une petite pause, il prend l'air et le ton le plus sévère, et dit :*) Mon fils, je vois que je vous parle en vain, que la raison n'a plus d'accès auprès de vous, et que le moyen dont je craignis toujours d'user, est le seul qui me reste. J'en userai, puisque vous m'y forcez. Quittez vos projets : je le veux, et je vous l'ordonne par toute l'autorité qu'un père a sur ses enfants.

SAINT-ALBIN, *avec un emportement sourd.*

L'autorité, l'autorité ! Ils n'ont que ce mot.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous oubliez qui je suis et à qui vous parlez. Taisez-vous, ou craignez d'attirer sur vous la marque la plus terrible du courroux des pères.

SAINT-ALBIN.

Des pères! des pères! Il n'y en a point.... Il n'y a que des tyrans.

LE PÈRE DE FAMILLE.

O ciel!

SAINT-ALBIN.

Oui, des tyrans.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Éloignez-vous de moi, enfant ingrat et dénaturé! Je vous donne ma malédiction. Allez loin de moi. (*Saint-Albin va pour sortir.*)

LE PÈRE DE FAMILLE *lui laisse à peine faire quelques pas, court après lui, et lui dit :*

Où vas-tu, malheureux?

SAINT-ALBIN, *accourant aux pieds de son père.*

Mon père!

LE PÈRE DE FAMILLE, *se jetant dans un fauteuil.*

Moi, votre père? Vous, mon fils? Je ne vous suis plus rien; je ne vous ai jamais rien été; vous empoisonnez ma vie; vous souhaitez ma mort. Eh! pourquoi a-t-elle été si long-temps différée? que ne suis-je à côté de ta mère? Elle n'est plus, et mes jours malheureux ont été prolongés.

SAINT-ALBIN.

Mon père!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Éloignez-vous. Cachez-moi vos larmes. Vous déchirez mon cœur, et je ne puis vous en chasser.

SCÈNE XII.

LE PÈRE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN, LE COMMANDEUR.

(Le commandeur entre. Saint-Albin, qui étoit aux genoux de son père, se lève, et le père de famille reste dans son fauteuil, la tête penchée sur ses mains, comme un homme désolé.)

LE COMMANDEUR, *en montrant le père de famille à Saint-Albin, qui se promène sans écouter.*

Tiens, regarde. Vois dans quel état tu le mets. Je lui avois prédit que tu le ferois mourir de douleur, et tu vérifies ma prédiction.

(*Pendant que le commandeur parle, le père de famille se lève et s'en va. Saint-Albin se dispose à le suivre.*)

LE PÈRE DE FAMILLE, *en se retournant vers son fils.*

Où allez-vous? Écoutez votre oncle : je vous l'ordonne.

SCÈNE XIII.

SAINT-ALBIN, LE COMMANDEUR.

SAINT-ALBIN.

Parlez donc, monsieur; je vous écoute.... Si c'est un malheur que d'aimer Sophie, il est arrivé, et je n'y sais plus de remède... Si on me la refuse, qu'on m'apprenne à l'oublier... L'oublier! Qui? moi! je le pourrois! je le voudrois! Que la malédiction de mon père s'accomplisse sur moi, si jamais j'en ai la pensée!

LE COMMANDEUR.

Qu'est-ce qu'on te demande? De laisser là une créature que tu n'aurois jamais dû regarder qu'en passant; qui est sans bien, sans parents, sans aveu; qui vient de je ne sais où, qui appartient à je ne sais qui, et qui vit je ne sais comment. On a de ces filles-là : il y a des fous qui se ruinent pour elles : mais épouser! épouser!

SAINT-ALBIN, *avec vivacité.*

Monsieur le commandeur!

LE COMMANDEUR.

Elle te plaît? Eh bien! garde-la. Je t'aime autant celle-là qu'une autre; mais laisse-nous espérer la fin de cette intrigue, quand il en sera temps. (*Saint-Albin veut sortir.*) Où vas-tu?

SAINT-ALBIN.

Je m'en vais.

LE COMMANDEUR, *l'arrêtant.*

As-tu oublié que je te parle au nom de ton père?

SAINT-ALBIN.

Eh bien! monsieur, dites. Déchirez-moi, désespérez-moi : je n'ai qu'un mot à répondre; Sophie sera ma femme.

LE COMMANDEUR.

Ta femme?

SAINT-ALBIN.

Oui, ma femme.

LE COMMANDEUR.

Une fille de rien.

SAINT-ALBIN.

Qui m'a appris à mépriser tout ce qui vous enchaîne et vous avilit.

LE COMMANDEUR.

N'as-tu pas de honte?

SAINT-ALBIN.

De la honte!

LE COMMANDEUR.

Toi, fils de M. d'Orbesson! neveu du commandeur d'Auvilé!

SAINT-ALBIN.

Moi, fils de M. d'Orbesson, et votre neveu.

LE COMMANDEUR.

Voilà donc les fruits de cette éducation merveilleuse dont ton père étoit si vain! Le voilà, ce modèle de tous les jeunes gens de la cour et de la ville!.... Mais tu te crois riche, peut-être?

SAINT-ALBIN.

Non.

LE COMMANDEUR.

Sais-tu ce qui te revient du bien de ta mère?

SAINT-ALBIN.

Je n'y ai jamais pensé, et je ne veux pas le savoir.

LE COMMANDEUR.

Écoute. C'étoit la plus jeune de six enfants que nous étions, et cela dans une province où l'on ne donne rien aux filles. Ton père, qui ne fut pas plus sensé que toi, s'en entêta et la prit. Mille écus de rente à partager avec ta sœur; c'est quinze cents francs pour chacun : voilà toute votre fortune.

SAINT-ALBIN.

J'ai quinze cents livres de rente?

LE COMMANDEUR.

Tant qu'elles peuvent s'étendre.

SAINT-ALBIN.

Ah! Sophie, vous n'habiterez plus sous un toit! Vous ne sentirez plus les atteintes de la misère. J'ai quinze cents livres de rente!

LE COMMANDEUR.

Mais tu peux en attendre ving-cinq mille de ton père, et presque le double de moi. Saint-Albin, on fait des folies; mais on n'en fait pas de plus chères.

SAINT-ALBIN.

Et que m'importe la richesse, si je n'ai pas celle avec qui je la voudrois partager?

LE COMMANDEUR.

Insensé!

SAINT-ALBIN.

Je sais. C'est ainsi qu'on appelle ceux qui préfèrent à tout une femme jeune, vertueuse et belle; et je fais gloire d'être à la tête de ces fous-là.

LE COMMANDEUR.

Tu cours à ton malheur.

SAINT-ALBIN.

Je mangeois du pain, je buvois de l'eau à côté d'elle, et j'étois heureux.

LE COMMANDEUR.

Tu cours à ton malheur.

SAINT-ALBIN.

J'ai quinze cents livres de rente.

LE COMMANDEUR.

Que feras-tu?

SAINT-ALBIN.

Elle sera nourrie, logée, vêtue, et nous vivrons.

LE COMMANDEUR.

Comme des gueux.

SAINT-ALBIN.

Soit.

LE COMMANDEUR.

Cela aura père, mère, frères, sœurs; et tu épouseras tout cela.

SAINT-ALBIN.

J'y suis résolu.

LE COMMANDEUR.

Je t'attends aux enfants.

SAINT-ALBIN.

Alors je m'adresserai à toutes les âmes sensibles. On me verra; on verra la compagne de mon infortune; je dirai mon nom, et je trouverai du secours.

LE COMMANDEUR.

Tu connois bien les hommes!

SAINT-ALBIN.

Vous les croyez méchants.

LE COMMANDEUR.

Et j'ai tort!

SAINT-ALBIN.

Tort ou raison, il me restera deux appuis avec lesquels je peux défier l'univers; l'amour, qui fait entreprendre, et la fierté, qui fait supporter... On n'entend tant de plaintes dans le monde, que parce que le pauvre est sans courage... et que le riche est sans humanité....

LE COMMANDEUR.

J'entends... Eh bien! aies-la, ta Sophie. Foule aux pieds la volonté de ton père, les lois de la décence, les bienséances de ton état. Ruine-toi, avilis-toi, je ne m'y oppose plus; tu serviras d'exemple à tous les enfants qui ferment l'oreille à la voix de la raison, qui se précipitent dans des engagements honteux, qui affligent leurs parents, et qui déshonorent leur nom. Tu l'auras, ta Sophie, puisque

tu l'as voulu; mais tu n'auras pas de pain à lui donner, ni à ses enfants, qui viendront en demander à ma porte.

SAINT-ALBIN.

C'est ce que vous craignez.

LE COMMANDEUR.

Ne suis-je pas bien à plaindre?.... Je me suis privé de tout pendant quarante ans; j'aurois pu me marier, et je me suis refusé cette consolation; j'ai perdu de vue les miens, pour m'attacher à ceux-ci : m'en voilà bien récompensé!... Que dira-t-on dans le monde? Voilà qui sera fait : je n'oserai plus me montrer, ou, si je parois quelque part et que l'on demande : « Qui est ce vieux homme-là « qui a l'air si chagrin? » On répondra tout bas : « C'est le commandeur d'Auvilé.... l'oncle de ce « jeune fou qui a épousé... Oui... » Ensuite on se parlera à l'oreille. On me regardera. La honte et le dépit me saisiront. Je me lèverai; je prendrai ma canne et je m'en irai. Non; je voudrois, pour tout ce que je possède, lorsque tu gravissois, au dernier siège, le long des murs, que quelque ennemi, d'un bon coup de baïonnette, t'eût envoyé dans le fossé, et que tu y fusses demeuré enseveli avec les autres. Du moins, on auroit dit : « C'est dom- « mage; c'étoit un sujet. » Non, il est inouï qu'il y ait jamais eu un pareil mariage dans une famille.

SAINT-ALBIN.

Ce sera le premier.

LE COMMANDEUR.

Et je le souffrirai?

SAINT-ALBIN.

S'il vous plaît.

LE COMMANDEUR.

Tu le crois?

SAINT-ALBIN.

Assurément.

LE COMMANDEUR.

Allons, nous verrons.

SAINT-ALBIN.

Tout est vu.

SCÈNE XIV.

SAINT-ALBIN, SOPHIE, MADAME HÉBERT.

(Tandis que Saint-Albin continue comme s'il étoit seul, Sophie et sa bonne s'avancent et parlent dans les intervalles du monologue de Saint-Albin.)

SAINT-ALBIN, *après une pause, en se promenant et rêvant.*

Oui, tout est vu... Ils ont conjuré contre moi... je le sens...

SOPHIE, *d'un ton doux et plaintif, à sa bonne.*

On le veut... Allons, ma bonne.

SAINT-ALBIN, *de même.*

C'est pour la première fois que mon père est d'accord avec cet oncle cruel.

SOPHIE, *en soupirant.*

Ah! quel moment!

MADAME HÉBERT.

Il est vrai, mon enfant.

SOPHIE, *de même.*

Mon cœur se trouble.

SAINT-ALBIN, *de même.*

Ne perdons point de temps. Il faut l'aller trouver.

SOPHIE, *apercevant Saint-Albin.*

Le voilà, ma bonne; c'est lui.

SAINT-ALBIN, *allant à Sophie.*

Oui, Sophie, oui, c'est moi. Je suis Sergi.

SOPHIE, *en sanglotant.*

Non, vous ne l'êtes pas. (*Elle se retourne vers madame Hébert.*) Que je suis malheureuse!

SAINT-ALBIN.

Sophie, ne craignez rien. Sergi vous aimoit; Saint-Albin vous adore, et vous voyez l'homme le plus vrai et l'amant le plus passionné.

SOPHIE *soupire profondément.*

Hélas!

SAINT-ALBIN.

Croyez que Sergi ne peut vivre, ne veut vivre que pour vous.

SOPHIE.

Je le crois; mais à quoi cela sert-il?

SAINT-ALBIN.

Dites un mot.

SOPHIE.

Quel mot?

SAINT-ALBIN.

Que vous m'aimez. Sophie, m'aimez-vous?

SOPHIE, *soupirant profondément.*

Ah! si je ne vous aimois pas...

SAINT-ALBIN.

Donnez-moi donc votre main; recevez la mienne, et le serment que je fais ici, à la face du ciel et de cette honnête femme qui vous a servi de mère, de n'être jamais qu'à vous.

SOPHIE.

Hélas! vous savez qu'une fille bien née ne reçoit et ne fait de serments qu'aux pieds des autels... Et ce n'est pas moi que vous y conduirez... Ah! Sergi, c'est à présent que je sens la distance qui nous sépare.

SAINT-ALBIN, *avec violence.*

Sophie, et vous aussi?

SOPHIE.

Abandonnez-moi à ma destinée, et rendez le repos à un père qui vous aime.

SAINT-ALBIN.

Ce n'est pas vous qui parlez; c'est lui. Je le reconnois cet homme dur et cruel.

SOPHIE.

Il ne l'est point. Il vous aime.

SAINT-ALBIN.

Il m'a maudit. Il m'a chassé. Il ne lui restoit plus qu'à se servir de vous pour m'arracher la vie.

SOPHIE.

Vivez, Sergi.

SAINT-ALBIN.

Jurez donc que vous serez à moi malgré lui.

SOPHIE.

Moi, Sergi! Ravir un fils à son père!.. J'entrerois dans une famille qui me rejette!

SAINT-ALBIN.

Et que vous importe mon père, mon oncle, ma sœur et toute ma famille, si vous m'aimez?

SOPHIE.

Vous avez une sœur?

SAINT-ALBIN.

Oui, Sophie.

SOPHIE.

Qu'elle est heureuse!

SAINT-ALBIN.

Vous me désespérez.

SOPHIE.

J'obéis à vos parents. Puisse le ciel vous accorder un jour une épouse qui soit digne de vous et vous aime autant que Sophie!

SAINT-ALBIN.

Et vous le souhaitez?

SOPHIE.

Je le dois.

SAINT-ALBIN.

Malheur, malheur à qui vous a connue, et qui peut être heureux sans vous!

SOPHIE.

Vous le serez. Vous jouirez de toutes les bénédictions promises aux enfants qui respecteront la

volonté de leurs parents. J'emporterai celles de votre père. Je retournerai seule à ma misère, et vous vous ressouviendrez de moi.

SAINT-ALBIN.

Je mourrai de douleur, et vous l'aurez voulu... (*En la regardant tristement.*) Sophie...

SOPHIE.

Je ressens toute la peine que je vous cause.

SAINT-ALBIN, *la regardant encore.*

Sophie...

SOPHIE, *à madame Hébert, en sanglotant.*

O ma bonne! que ses larmes me font de mal!... Sergi, n'opprimez pas mon âme foible.... J'en ai assez de ma douleur.... (*Elle se couvre les yeux de ses mains.*) Adieu, Sergi. (*Elle s'éloigne.*)

SAINT-ALBIN.

Non, non.... Je ne le puis.... Madame Hébert, retenez-la... Ayez pitié de nous.

MADAME HÉBERT.

Pauvre Sergi!

SAINT-ALBIN, *à Sophie.*

Vous ne vous éloignerez pas... J'irai... Je vous suivrai.... Sophie, arrêtez.... (*Il se jette à ses genoux.*) Ce n'est ni par vous, ni par moi que je vous conjure... c'est au nom de ces parents cruels... Si je vous perds, je ne pourrai ni les voir, ni les entendre, ni les souffrir... Voulez-vous que je les haïsse?

SOPHIE.

Aimez vos parents. Obéissez-leur. Oubliez-moi. Ne me suivez pas ; je vous le défends.

(*Elle sort avec madame Hébert.*)

SCÈNE XV.

SAINT-ALBIN, *seul.*

(Il marche ; il se plaint ; il se désespère ; il nomme Sophie par intervalles : ensuite il s'appuie sur le dos d'un fauteuil, les yeux couverts de ses mains.)

SCÈNE XVI.

SAINT-ALBIN, CÉCILE, GERMEUIL.

(Pendant qu'il est dans cette situation, Cécile et Germeuil entrent.)

GERMEUIL, *s'arrêtant sur le fond, et regardant tristement Saint-Albin, dit à Cécile :*

Le voilà, le malheureux ! Il est accablé, et il ignore que, dans ce moment.... Que je le plains ! Mademoiselle, parlez-lui.

CÉCILE.

Saint-Albin !

SAINT-ALBIN, *qui ne les voit point, mais qui les entend approcher, leur crie, sans les regarder :*

Qui que vous soyez, allez retrouver les barbares qui vous envoient. Retirez-vous.

CÉCILE.

Mon frère, c'est moi; c'est Cécile qui connoît votre peine et qui vient à vous.

SAINT-ALBIN, *toujours dans la même position.*

Retirez-vous.

CÉCILE.

Je m'en irai, si je vous afflige.

SAINT-ALBIN.

Vous m'affligez. Vous m'affligez.

(Cécile s'en va.)

SAINT-ALBIN, *rappelant sa sœur d'une voix foible et douloureuse.*

Cécile!

CÉCILE, *s'approchant de son frère.*

Mon frère!

SAINT-ALBIN, *la prenant par la main, sans changer de situation et sans la regarder.*

Elle m'aimoit. Ils me l'ont ôtée. Elle me fuit.

GERMEUIL, *à lui-même.*

Plût au ciel!

SAINT-ALBIN.

J'ai tout perdu, ma sœur. J'ai tout perdu.

CÉCILE.

Il vous reste une sœur, un ami.

SAINT-ALBIN, *se relevant avec vivacité.*

Où est Germeuil?

CÉCILE.

Le voilà.

SAINT-ALBIN *se promène un moment en silence, puis il dit :*

Ma sœur, laissez-nous. (*Cécile parle bas à Germeuil et sort.*) (*Saint-Albin en se promenant et à plusieurs reprises.*) Oui.... C'est le seul parti qui me reste... et j'y suis résolu.

SCÈNE XVII.

SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

SAINT-ALBIN.

Germeuil, personne ne nous entend?

GERMEUIL.

Qu'avez-vous à me dire?

SAINT-ALBIN.

J'aime Sophie; j'en suis aimé. Vous aimez Cécile, et Cécile vous aime.

GERMEUIL.

Moi, votre sœur!

SAINT-ALBIN.

Vous, ma sœur. Mais la même persécution qu'on me fait vous attend; et, si vous avez du courage, nous irons, Sophie, Cécile, vous et moi chercher le bonheur loin de ceux qui nous entourent et nous tyrannisent.

GERMEUIL.

Qu'ai-je entendu?.. Il ne me manquoit que cette confidence!... Qu'osez-vous entreprendre, et que me conseillez-vous? C'est ainsi que je reconnoîtrois les bienfaits dont votre père m'a comblé de-

puis que je respire! Pour prix de sa tendresse, je remplirois son âme de douleur, et je l'enverrois au tombeau en maudissant le jour qu'il me reçut chez lui!

SAINT-ALBIN.

Vous avez des scrupules, n'en parlons plus.

GERMEUIL.

L'action que vous me proposez, et celle que vous avez résolue, sont deux crimes. (*Avec vivacité.*) Saint-Albin, abandonnez votre projet. Vous avez encouru la disgrâce de votre père, et vous allez la mériter, attirer sur vous le blâme public, vous exposer à la poursuite des lois, désespérer celle que vous aimez.... Quelles peines vous vous préparez!... Quel trouble vous me causez!...

SAINT-ALBIN.

Si je ne peux compter sur votre secours, épargnez-moi vos conseils.

GERMEUIL.

Vous vous perdez.

SAINT-ALBIN.

Le sort en est jeté.

GERMEUIL.

Vous me perdez moi-même; vous me perdez... Que dirai-je à votre père, lorsqu'il m'apportera sa douleur?... A votre oncle?... Oncle cruel! neveu plus cruel encore!... Avez-vous dû me confier vos desseins?... Que suis-je venu chercher ici?... Pourquoi vous ai-je vu?...

SAINT-ALBIN.

Adieu, Germeuil. Embrassez-moi. Je compte sur votre discrétion.

GERMEUIL.

Où courez-vous ?

SAINT-ALBIN.

M'assurer le seul bien dont je fasse cas, et m'éloigner d'ici pour jamais.

SCÈNE XVIII.

GERMEUIL, *seul.*

Le sort m'en veut-il assez! Le voilà résolu d'enlever sa maîtresse; et il ignore qu'au même instant son oncle travaille à la faire enfermer... Je deviens coup sur coup leur confident et leur complice.... Quelle situation est la mienne! Encore, si je pouvois m'ouvrir au père respectable... Mais ils ont exigé le secret.. Y manquer, je ne puis ni ne le dois... Voilà ce que le commandeur a vu lorsqu'il s'est adressé à moi, à moi qu'il déteste, pour l'exécution de l'ordre injuste qu'il sollicite.... En me présentant sa fortune et sa nièce, deux appas auxquels il n'imagine pas qu'on résiste, son but est de m'embarquer dans un complot qui me perde... Si son neveu le prévient, autres dangers.... Mais Cécile sait tout; elle connoit mon innocence... Eh! que servira son témoignage contre le cri de la famille entière qui se soulèvera contre moi?... Dans quels embarras ils m'ont précipité, le neveu par

indiscrétion, l'oncle par méchanceté!... Et toi, malheureuse innocente, dont les intérêts ne touchent personne, qui te sauvera de deux hommes violents qui ont également résolu ta ruine?... L'un m'attend pour la consommer, l'autre y court; et je n'ai qu'un instant... Ne le perdons pas... Emparons-nous d'abord de l'ordre. Je m'expose, je le sais; mais il faut faire son devoir, et fermer les yeux sur le reste.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

GERMEUIL, CÉCILE.

GERMEUIL, *d'un ton suppliant.*

MADEMOISELLE.

CÉCILE.

Laissez-moi : qu'osez-vous me demander? Je recevrois la maîtresse de mon frère chez moi! chez moi! dans mon appartement! dans la maison de mon père! Laissez-moi, vous dis-je; je ne veux pas vous entendre.

GERMEUIL.

C'est le seul asile qui lui reste, et le seul qu'elle puisse accepter.

CÉCILE.

Non, non, non.

GERMEUIL.

Je ne vous demande qu'un instant; que je puisse regarder autour de moi, me reconnoître.

CÉCILE.

Non, non.. Une inconnue!

GERMEUIL.

Une infortunée, à qui vous ne pourriez refuser de la commisération, si vous la voyiez.

CÉCILE.

Que diroit mon père?

GERMEUIL.

Le respecté-je moins que vous? Craindrois-je moins de l'offenser?

CÉCILE.

Et le commandeur?

GERMEUIL.

C'est un homme barbare.

CÉCILE.

Vous êtes la cause de toutes mes peines.

GERMEUIL.

Dans cette conjoncture difficile, c'est votre frère, c'est votre oncle que je vous prie de considérer; épargnez-leur à chacun une action odieuse.

CÉCILE.

La maitresse de mon frère! une inconnue! Non, monsieur; mon cœur me dit que cela est mal, et il ne m'a jamais trompée. Ne m'en parlez plus; je tremble qu'on ne nous écoute.

GERMEUIL.

Ne craignez rien. Votre père est tout à sa douleur, le commandeur et votre frère à leurs projets; les gens sont écartés : j'ai pressenti votre répugnance...

CÉCILE.

Qu'avez-vous fait?

GERMEUIL.

Le moment m'a paru favorable, et je l'ai intro-

duite ici : elle y est. La voilà. Renvoyez-la, mademoiselle.

CÉCILE.

Germeuil, qu'avez-vous fait?

SCÈNE II.

GERMEUIL, CÉCILE, SOPHIE.

(Sophie entre sur la scène comme une troublée. Elle ne voit point; elle n'entend point; elle ne sait où elle est. Cécile, de son côté, est dans une agitation extrême.)

SOPHIE.

Je ne sais où je suis.... je ne sais où je vais... Il me semble que je marche dans les ténèbres...... Ne rencontrerai-je personne qui me conduise? O ciel! ne m'abandonnez pas.

GERMEUIL, *l'appelant.*

Mademoiselle! mademoiselle!

SOPHIE.

Qui est-ce qui m'appelle?

GERMEUIL.

C'est moi, mademoiselle, c'est moi.

SOPHIE.

Qui êtes-vous? où êtes-vous? Qui que vous soyez, secourez-moi... sauvez-moi...

GERMEUIL *va la prendre par la main, et lui dit :*

Venez... mon enfaut... Par ici.

SOPHIE *fait quelques pas et tombe sur ses genoux.*

Je ne puis.... La force m'abandonne.... Je succombe...

CÉCILE.

O ciel! (*A Germeuil.*) Appelez. Eh! non, n'appelez pas.

(*Germeuil et Cécile relèvent Sophie et la mettent sur un fauteuil.*)

SOPHIE, *les yeux fermés et comme dans le délire de la défaillance.*

Les cruels!... Que leur ai-je fait? (*Elle regarde autour d'elle avec toutes les marques de l'effroi.*)

GERMEUIL.

Rassurez-vous; je suis l'ami de Saint-Albin, et mademoiselle est sa sœur.

SOPHIE, *après un moment de silence.*

Mademoiselle, que vous dirai-je? Voyez ma peine. Elle est au-dessus de mes forces.... Je suis à vos pieds. (*Elle se jette aux genoux de Cécile.*)

(*Cécile fait rasseoir Sophie.*)

SOPHIE.

Je suis une infortunée qui cherche un asile.... C'est votre oncle et votre frère que je fuis... Votre oncle, que je ne connois pas, et que je n'ai jamais offensé: votre frère.... Ah! ce n'est pas de lui que j'attendois mon chagrin!.. Que vais-je devenir, si vous m'abandonnez?... Ils accompliront sur moi leurs desseins... Secourez-moi, sauvez-moi... Sauvez-moi d'eux. Sauvez-moi de moi-même. Ils ne savent pas ce que peut oser celle qui craint le deshonneur, et qu'on réduit à la nécessité de haïr la vie... Je n'ai pas cherché mon malheur, et je n'ai rien à me reprocher... Je travaillois; je vivois

tranquille.... Les jours de la douleur sont venus. Ce sont vos parents qui les ont amenés sur moi, et je pleurerai toute ma vie, parce qu'ils m'ont connue.

CÉCILE.

Qu'elle me peine!.. Oh! que ceux qui peuvent la tourmenter sont méchants!

(Ici la pitié succède à l'agitation dans le cœur de Cécile. Elle se penche sur le dos d'un fauteuil du côté de Sophie, et celle-ci continue.)

SOPHIE.

J'ai une mère qui m'aime.... Comment reparoîtrois-je devant elle?.... Mademoiselle, conservez une fille à sa mère; je vous en conjure par la vôtre, si vous l'avez encore..... Je ne peux rien; mais il est un être qui peut tout, et devant lequel les œuvres de la commisération ne sont pas perdues.... Mademoiselle! *(Elle se jette aux genoux de Cécile.)*

CÉCILE *s'approche d'elle, et lui tend les mains.*

Levez-vous.

GERMEUIL, *à Cécile.*

Vos yeux se remplissent de larmes. Son malheur vous a touchée.

CÉCILE, *à Germeuil.*

Qu'avez-vous fait?

SOPHIE.

Dieu soit loué; tous les cœurs ne sont pas endurcis.

CÉCILE, *à Sophie.*

Je connois le mien. Je ne voulois ni vous voir, ni vous entendre... Enfant aimable et malheureux, comment vous nommez-vous?

SOPHIE.

Sophie.

CÉCILE, *en l'embrassant.*

Sophie, venez. (*Germeuil se jette aux genoux de Cécile, et lui prend une main qu'il baise sans parler.*) Que me demandez-vous encore? Ne fais-je pas tout ce que vous voulez?

GERMEUIL, *en se relevant, à part.*

Imprudent!.. Qu'allois-je lui dire?..

SCÈNE III.

MADEMOISELLE CLAIRET, SOPHIE, CÉCILE, GERMEUIL.

(Cécile ouvre la porte de sa chambre, appelle mademoiselle Clairet, lui remet Sophie et lui parle à l'oreille.)

MADEMOISELLE CLAIRET, *à Cécile.*

J'ENTENDS, mademoiselle. Reposez-vous sur moi.

SCÈNE IV.

GERMEUIL, CÉCILE.

CÉCILE, *après un moment de silence, avec chagrin.*

ME voilà, grâce à vous, à la merci de mes gens.

GERMEUIL.

Je ne vous ai demandé qu'un instant pour lui trouver un asile. Quel mérite y auroit-il à faire le bien, s'il n'y avoit aucun inconvéuient?

CÉCILE.

Que les hommes sont dangereux!... Éloignez-vous... Vous vous en allez, je crois?

GERMEUIL.

Je vous obéis.

CÉCILE.

Fort bien! Après m'avoir mise dans la position la plus cruelle, il ne vous reste plus qu'à m'y laisser. Allez, monsieur, allez.

GERMEUIL.

Que je suis malheureux!

CÉCILE.

Vous vous plaignez, je crois?

GERMEUIL.

Je ne fais rien qui ne vous déplaise.

CÉCILE.

Vous m'impatientez.... Songez que je suis dans un trouble qui ne me laissera rien prévoir, rien prévenir. Comment oserai-je lever les yeux devant mon père? S'il s'aperçoit de mon embarras et qu'il m'interroge, je ne mentirai pas. Savez-vous qu'il ne faut qu'un mot inconsidéré pour éclairer un homme tel que le commandeur?... Et mon frère... Je redoute d'avance le spectacle de sa douleur. Que va-t-il devenir, lorsqu'il ne trouvera plus Sophie?... Monsieur, ne me quittez pas un moment,

si vous ne voulez pas que tout se découvre.... Mais on vient. Allez..... Restez..... Non; retirez-vous....

SCÈNE V.

CÉCILE, *seule.*

Ciel! dans quel état je suis!

SCÈNE VI.

CÉCILE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *à sa manière.*

Cécile, te voilà seule?

CÉCILE, *d'une voix altérée.*

Oui, mon cher oncle. C'est assez mon goût.

LE COMMANDEUR.

Je te croyois avec l'ami.

CÉCILE.

Qui, l'ami?

LE COMMANDEUR.

Eh! Germeuil.

CÉCILE.

Il vient de sortir.

LE COMMANDEUR.

Que te disoit-il? Que lui disois-tu?

CÉCILE.

Des choses déplaisantes, comme c'est sa coutume.

LE COMMANDEUR.

Je ne vous conçois pas. Vous ne pouvez vous accorder un moment; cela me fâche. Il a de l'esprit, des talents, des connoissances, des mœurs dont je fais grand cas. Point de fortune à la vérité, mais de la naissance. Je l'estime, et je lui ai conseillé de penser à toi.

CÉCILE.

Qu'appelez-vous, penser à moi?

LE COMMANDEUR.

Cela s'entend. Tu n'as pas résolu de rester fille apparemment?

CÉCILE.

Pardonnez-moi, monsieur, c'est mon projet.

LE COMMANDEUR.

Cécile, veux-tu que je te parle à cœur ouvert? Je suis entièrement détaché de ton frère : c'est une âme dure, un esprit intraitable; et il vient, encore tout-à-l'heure, d'en user avec moi d'une manière indigne, et que je ne lui pardonnerai de ma vie... Il peut à présent courir, tant qu'il voudra, après la créature dont il s'est entêté, je ne m'en soucie plus.... On se lasse à la fin d'être bon.... Toute ma tendresse s'est retirée sur toi, ma chère nièce.... Si tu voulois un peu ton bonheur, celui de ton père et le mien....

CÉCILE.

Vous devez le supposer.

LE COMMANDEUR.

Mais tu ne me demandes pas ce qu'il faudroit faire?

CÉCILE.

Vous ne me le laisserez pas ignorer.

LE COMMANDEUR.

Tu as raison. Eh bien! il faudroit te rapprocher de Germeuil. C'est un mariage auquel ton père ne consentira pas sans la dernière répugnance; mais je parlerai, je lèverai les obstacles : si tu veux, j'en fais mon affaire.

CÉCILE.

Vous me conseilleriez de penser à quelqu'un qui ne seroit pas du choix de mon père?

LE COMMANDEUR.

Il n'est pas riche, tout tient à cela; mais je te l'ai dit, ton frère ne m'est plus rien, et je vous assurerai tout mon bien. Cécile, cela vaut la peine d'y réfléchir.

CÉCILE.

Moi, que je dépouille mon frère!

LE COMMANDEUR.

Qu'appelles-tu, dépouiller? Je ne vous dois rien. Ma fortune est à moi, et elle me coûte assez pour en disposer à mon gré.

CÉCILE.

Mon oncle, je n'examinerai point jusqu'où les parents sont les maîtres de leur fortune, et s'ils peuvent, sans injustice, la transporter où il leur

plaît. Je sais que je ne pourrois accepter la vôtre sans honte, et c'en est assez pour moi.

LE COMMANDEUR.

Et tu crois que Saint-Albin en feroit autant pour sa sœur?

CÉCILE.

Je connois mon frère; et, s'il étoit ici, nous n'aurions tous les deux qu'une voix.

LE COMMANDEUR.

Et que me diriez-vous?

CÉCILE.

Monsieur le commandeur, ne me pressez pas: je suis vraie.

LE COMMANDEUR.

Tant mieux, parle, j'aime la vérité; tu dis?

CÉCILE.

Que c'est une inhumanité sans exemple, que d'avoir en province des parents plongés dans l'indigence, que vous frustrez d'une fortune qui leur appartient, et dont ils ont un besoin si grand; que nous ne voulons, ni mon frère, ni moi, d'un bien qu'il faudroit restituer à ceux à qui les lois de la nature et de la société l'ont destiné.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre. Je vous abandonnerai tous. Je sortirai d'une maison où tout va au rebours du sens commun, où rien n'égale l'insolence des enfants, si ce n'est l'imbécillité du maître. Je jouirai de la vie, et je ne me tourmenterai pas davantage pour des ingrats.

CÉCILE.

Mon cher oncle, vous ferez bien.

LE COMMANDEUR.

Mademoiselle, votre approbation est de trop, et je vous conseille de vous écouter. Je sais ce qui se passe dans votre âme; je ne suis pas la dupe de votre désintéressement, et vos petits secrets ne sont pas aussi cachés que vous l'imaginez. Mais il suffit... et je m'entends.

SCÈNE VII.

CÉCILE, LE COMMANDEUR, LE PÈRE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN.

(Le père de famille entre le premier, son fils le suit.)

SAINT-ALBIN, *violent, désolé, éperdu, ici et dans toute la scène.*

Elles n'y sont plus... On ne sait ce qu'elles sont devenues... Elles ont disparu.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Bon. Mon ordre est exécuté.

SAINT-ALBIN.

Mon père, écoutez la prière d'un fils désespéré. Rendez-lui Sophie. Il est impossible qu'il vive sans elle. Vous faites le bonheur de tout ce qui vous environne; votre fils sera-t-il le seul que vous ayez rendu malheureux?... Elle n'y est plus... elles ont disparu... Que ferai-je?... quelle sera ma vie?

LE COMMANDEUR, *à part.*

Il a fait diligence.

SAINT-ALBIN.

Mon père!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je n'ai aucune part à leur absence. Je vous l'ai déja dit; croyez-moi. (*Il se promène lentement, la tête baissée et l'air chagrin.*)

SAINT-ALBIN *s'écrie, en se tournant vers le fond.*

Sophie, où êtes-vous? qu'êtes-vous devenue?... Ah!...

CÉCILE, *à part.*

Voilà ce que j'avois prévu.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Consommons notre ouvrage. Allons. (*A son neveu, d'un ton compatissant.*) Saint-Albin!

SAINT-ALBIN.

Monsieur, laissez-moi. Je ne me repens que trop de vous avoir écouté... Je la suivois... Je l'aurois fléchie... et je l'ai perdue!

LE COMMANDEUR.

Saint-Albin!

SAINT-ALBIN.

Laissez-moi.

LE COMMANDEUR.

J'ai causé ta peine, et j'en suis affligé.

SAINT-ALBIN.

Que je suis malheureux!

LE COMMANDEUR.

Germeuil me l'avoit bien dit. Mais aussi, qui

pouvoit imaginer que, pour une fille comme il y en a tant, tu tomberois dans l'état où je te vois?

SAINT-ALBIN, *avec terreur.*

Que dites-vous de Germeuil?

LE COMMANDEUR.

Je dis... Rien...

SAINT-ALBIN.

Tout me manqueroit-il en un jour? et le malheur qui me poursuit m'auroit-il encore ôté mon ami?... Monsieur le commandeur, achevez.

LE COMMANDEUR.

Germeuil et moi... Je n'ose te l'avouer... Tu ne nous le pardonneras jamais...

LE PÈRE DE FAMILLE, *au commandeur.*

Qu'avez-vous fait? Seroit-il possible!..... Mon frère, expliquez-vous.

LE COMMANDEUR.

Cécile... Germeuil te l'aura confié?.... Dis pour moi.

SAINT-ALBIN, *au commandeur.*

Vous me faites mourir.

LE PÈRE DE FAMILLE, *avec sévérité.*

Cécile, vous vous troublez!

SAINT-ALBIN.

Ma sœur!

LE PÈRE DE FAMILLE, *regardant encore sa fille avec sévérité.*

Cécile!... Mais, non, le projet est trop odieux. Ma fille et Germeuil en sont incapables.

SAINT-ALBIN.

Je tremble... je frémis... O ciel! de quoi suis-je menacé?

LE PÈRE DE FAMILLE, *avec sévérité.*

Monsieur le commandeur, expliquez-vous, vous dis-je, et cessez de me tourmenter par les soupçons que vous répandez sur tout ce qui m'entoure. (*Le père de famille se promène : il est indigné. Le commandeur, hypocrite, paroît honteux et se tait. Cécile a l'air consterné. Saint-Albin a les yeux sur le commandeur, et attend avec effroi qu'il s'explique. Le père de famille au commandeur.*) Avez-vous résolu de garder long-temps ce silence cruel?

LE COMMANDEUR, *à sa nièce.*

Puisque tu te tais, et qu'il faut que je parle.... (*A Saint-Albin.*) Ta maîtresse...

SAINT-ALBIN.

Sophie?

LE COMMANDEUR.

Est renfermée.

SAINT-ALBIN.

Grand Dieu!

LE COMMANDEUR.

J'ai obtenu l'ordre... et Germeuil s'est chargé du reste.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Germeuil!

SAINT-ALBIN.

Lui!

CÉCILE.

Mon frère, il n'en est rien.

SAINT-ALBIN.

Sophie... Et c'est Germeuil! *(Il se renverse sur un fauteuil, avec toutes les marques du désespoir.)*

LE PÈRE DE FAMILLE, *au commandeur.*

Et que vous a fait cette infortunée, pour ajouter à son malheur la perte de l'honneur et de la liberté? Quels droits avez-vous sur elle?

LE COMMANDEUR.

La maison est honnête.

SAINT-ALBIN.

Je la vois... je vois ses larmes; j'entends ses cris, et ne meurs pas!... *(Au commandeur.)* Barbare! appelez votre indigne complice. Venez tous les deux; par pitié, arrachez-moi la vie... Sophie!... Mon père, secourez-moi; sauvez-moi de mon désespoir. *(Il se jette entre les bras de son père.)*

LE PÈRE DE FAMILLE.

Calmez-vous, malheureux.

SAINT-ALBIN, *entre les bras de son père, et d'un ton plaintif et douloureux.*

Germeuil!... lui!... lui!...

LE COMMANDEUR.

Il n'a fait que ce que tout autre auroit fait à sa place.

SAINT-ALBIN, *toujours sur le sein de son père et du même ton.*

Qui se dit mon ami! Le perfide!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Sur qui compter désormais!

LE COMMANDEUR.

Il ne le vouloit pas; mais je lui ai promis ma fortune et ma nièce.

CÉCILE.

Mon père, Germeuil n'est ni vil ni perfide.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qu'est-il donc?

SAINT-ALBIN, *à son père.*

Écoutez, et connoissez-le.... Ah! le traître!.... Chargé de votre indignation, irrité par cet oncle inhumain... abandonné de Sophie....

LE PÈRE DE FAMILLE.

Eh bien?

SAINT-ALBIN.

J'allois, dans mon désespoir, m'en saisir et l'emporter au bout du monde.... Non, jamais homme ne fut plus indignement joué.... Il vient à moi... Je lui confie ma pensée comme à mon ami... Il me blâme.... Il me dissuade.... Il m'arrête; et c'est pour me trahir, me livrer, me perdre... Il lui en coûtera la vie.

SCÈNE VIII.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CECILE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

CÉCILE, *qui la première aperçoit Germeuil, court à lui et lui crie :*

GERMEUIL!.. où allez-vous?

SAINT-ALBIN, *s'avance vers lui, et lui crie avec fureur :*

Traître, où est-elle? Rends-la moi, et te prépare à défendre ta vie.

LE PÈRE DE FAMILLE, *courant après Saint-Albin.*

Mon fils!

CÉCILE.

Mon frère!.. Arrêtez... Je me meurs...

(Elle tombe dans un fauteuil.)

LE COMMANDEUR, *au père de famille.*

Y prend-elle intérêt? Qu'en dites-vous?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Germeuil, retirez-vous.

GERMEUIL.

Monsieur, permettez que je reste.

SAINT-ALBIN.

Que t'a fait Sophie? Que t'ai-je fait pour me trahir?

LE PÈRE DE FAMILLE, *toujours à Germeuil.*

Vous avez commis une action odieuse.

SAINT-ALBIN.

Si ma sœur t'est chère, si tu la voulois, ne va-

loit-il pas mieux?... Je te l'avois proposée... Mais c'est par une trahison qu'il te convenoit de l'obtenir.... Homme vil, tu t'es trompé.... Tu ne connois ni Cécile, ni mon père, ni ce commandeur qui t'a dégradé, et qui jouit maintenant de ta confusion... Tu ne réponds rien!.. Tu te tais!

GERMEUIL, *avec froideur et fermeté.*

Je vous écoute, monsieur, et je vois qu'on ôte ici l'estime, en un moment, à celui qui a passé toute sa vie à la mériter. J'attendois autre chose.

LE PÈRE DE FAMILLE.

N'ajoutez pas la fausseté à la perfidie. Retirez-vous.

GERMEUIL.

Je ne suis ni faux, ni perfide.

SAINT-ALBIN.

Quelle insolente intrépidité!

LE COMMANDEUR, *à Germeuil.*

Mon ami, il n'est plus temps de dissimuler. J'ai tout avoué.

GERMEUIL, *au commandeur.*

Monsieur, je vous entends, et je vous reconnois.

LE COMMANDEUR.

Que veux-tu dire? Je t'ai promis ma fortune et ma nièce; c'est notre traité, et il tient.

GERMEUIL.

Je n'estime pas assez la fortune pour en vouloir au prix de l'honneur; et votre nièce ne doit

pas être la récompense d'une perfidie.... Voilà votre ordre.

LE COMMANDEUR, *en le reprenant.*

Voyons. Voyons.

GERMEUIL.

Il seroit en d'autres mains, si j'en avois fait usage.

SAINT-ALBIN.

Qu'ai-je entendu? Sophie est libre!

GERMEUIL.

Saint-Albin, apprenez à vous méfier des apparences, et à rendre justice à un homme d'honneur. *(Au commandeur.)* Monsieur, je vous salue.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, SAINT-ALBIN, CÉCILE.

LE PÈRE DE FAMILLE, *avec regret.*

J'AI jugé trop vite. Je l'ai offensé.

LE COMMANDEUR, *stupéfait, regarde sa lettre de cachet.*

Il m'a joué.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous méritez cette humiliation.

LE COMMANDEUR.

Fort bien! Encouragez-les à me manquer; ils n'y sont pas assez disposés.

SAINT-ALBIN.

En quelqu'endroit qu'elle soit, sa bonne doit être revenue... J'irai. Je verrai sa bonne. Je m'accuserai. J'embrasserai ses genoux. Je pleurerai. Je la toucherai, et je percerai ce mystère.

(Il va pour sortir.)

CÉCILE, *en le suivant.*

Mon frère!

SAINT-ALBIN, *à Cécile.*

Ma sœur, de grâce, faites ma paix avec Germeuil.

SCÈNE X.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Vous avez entendu?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Oui, mon frère.

LE COMMANDEUR.

Savez-vous où il va?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je le sais.

LE COMMANDEUR.

Et vous ne l'arrêtez pas?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Non.

LE COMMANDEUR.

Et s'il vient à retrouver cette fille?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je compte beaucoup sur elle : c'est un enfant, mais c'est un enfant bien né; et, dans cette circonstance, elle fera plus que vous et moi.

LE COMMANDEUR.

Bien imaginé!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Mon fils n'est pas dans un moment où la raison puisse quelque chose sur lui.

LE COMMANDEUR.

Donc il n'a qu'à se perdre? J'enrage. Et vous êtes un père de famille, vous?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Pourriez-vous m'apprendre ce qu'il faut faire?

LE COMMANDEUR.

Ce qu'il faut faire? Être le maître chez soi; se montrer homme d'abord, et père après, s'ils le méritent.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et contre qui, s'il vous plaît, faut-il que j'agisse?

LE COMMANDEUR.

Contre qui? Belle question! Contre tous. Contre ce Germeuil, qui nourrit votre fils dans son extravagance, qui cherche à faire entrer une créature dans la famille pour s'en ouvrir la porte à lui-

même, et que je chasserois de ma maison : contre une fille qui devient de jour en jour plus insolente, qui me manque à moi, qui vous manquera bientôt à vous, et que j'enfermerois dans un couvent : contre un fils qui a perdu tout sentiment d'honneur, qui va nous couvrir de ridicule et de honte, et à qui je rendrois la vie si dure, qu'il ne seroit pas tenté plus long-temps de se soustraire à mon autorité. Pour la vieille qui l'a attiré chez elle, et la jeune dont il a la tête tournée, il y a beau jour que j'aurois fait sauter tout cela. C'est par où j'aurois commencé; et, à votre place, je rougirois qu'un autre s'en fût avisé le premier.... Mais il faudroit de la fermeté, et nous n'en avons point.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je vous entends. C'est-à-dire que je chasserai de ma maison un homme que j'y ai reçu au sortir du berceau, à qui j'ai servi de père, qui s'est attaché à mes intérêts depuis qu'il se connoît, qui aura perdu ses plus belles années auprès de moi, qui n'aura plus de ressource si je l'abandonne, et à qui il faut que mon amitié soit funeste, si elle ne lui devient pas utile, et cela, sous prétexte qu'il donne de mauvais conseils à mon fils, dont il a désapprouvé les projets; qu'il sert une malheureuse créature, que peut-être il n'a jamais vue, ou plutôt parce qu'il n'a pas voulu être l'instrument de sa perte. J'enfermerai ma fille dans un couvent, je chargerai sa conduite ou son caractère de soup-

çons désavantageux, je flétrirai sa réputation, et cela, parce qu'elle aura quelquefois usé de représailles avec monsieur le commandeur; qu'irritée par son humeur chagrine, elle sera sortie de son caractère, et qu'il lui sera échappé un mot peu mesuré. Je me rendrai odieux à mon fils, j'éteindrai dans son âme les sentiments qu'il me doit, j'achèverai d'enflammer son caractère impétueux, et de le porter à quelque éclat qui le déshonore dans le monde tout en y entrant, et cela, parce qu'il a rencontré une infortunée qui a des charmes et de la vertu, et que, par un mouvement de jeunesse qui marque au fond la bonté de son naturel, il a pris un attachement qui m'afflige. N'avez-vous pas honte de vos conseils? Vous qui devriez être le protecteur de mes enfants auprès de moi, c'est vous qui les accusez : vous leur cherchez des torts, vous exagérez ceux qu'ils ont, et vous seriez fâché de ne leur en pas trouver.

LE COMMANDEUR.

C'est un chagrin que j'ai rarement.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et ces femmes contre lesquelles vous obtenez un ordre?

LE COMMANDEUR.

Il ne vous restoit plus que d'en prendre aussi la défense. Allez, allez.

LE PÈRE DE FAMILLE.

J'ai tort. Il y a des choses qu'il ne faut pas vou-

loir vous faire sentir, mon frère. Mais cette affaire me touchoit d'assez près, ce me semble, pour que vous daignassiez m'en dire un mot.

LE COMMANDEUR.

C'est moi qui ai tort, et vous avez toujours raison.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Non, monsieur le commandeur, vous ne ferez de moi ni un père dur et injuste, ni un homme ingrat et malfaisant. Je ne commettrai point une violence, parce qu'elle est de mon intérêt; je ne renoncerai point à mes espérances, parce qu'il est survenu des obstacles qui les éloignent, et je ne ferai point un désert de ma maison, parce qu'il s'y passe des choses qui me déplaisent comme à vous.

LE COMMANDEUR.

Voilà qui est expliqué. Oh bien! conservez votre chère fille, aimez bien votre cher fils, laissez en paix les créatures qui le perdent; cela est trop sage pour qu'on s'y oppose : mais pour votre Germeuil, je vous avertis que nous ne pouvons plus loger, lui et moi, sous le même toit... Il n'y a point de milieu; il faut qu'il soit hors d'ici aujourd'hui, ou que j'en sorte demain.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Monsieur le commandeur, vous êtes le maître.

LE COMMANDEUR.

Je m'en doutois. Vous seriez enchanté que je

m'en allasse, n'est-ce pas? Mais je resterai : oui, je resterai, ne fût-ce que pour vous remettre sous le nez vos sottises et vous en faire honte. Je suis curieux de savoir ce que tout ceci deviendra.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

SAINT-ALBIN, *seul.*

(Il entre furieux.)

Tout est éclairci ; le traître Germeuil est démasqué. Malheur à lui ! malheur à lui ! c'est lui qui a emmené Sophie ; il l'a arrachée des bras de sa bonne. Je ne le quitte plus qu'il ne m'ait instruit. (*Il appelle.*) Philippe ?

SCÈNE II.

SAINT-ALBIN, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Monsieur !

SAINT-ALBIN, *en donnant une lettre.*

Portez cela.

PHILIPPE.

A qui, monsieur ?

SAINT-ALBIN.

A Germeuil.... (*Philippe va pour sortir ; il s'arrête et revient sur ses pas.*) Je lui arrache l'aveu de son crime et le secret de sa retraite, et je cours partout où me conduira l'espoir de la retrouver.

(*Il aperçoit Philippe, qui est resté.*) Tu n'es pas allé, revenu?

PHILIPPE.

Monsieur....

SAINT-ALBIN.

Eh bien?

PHILIPPE.

N'y a-t-il rien là-dedans dont monsieur votre père soit fâché?

SAINT-ALBIN.

Marchez.

SCÈNE III.

SAINT-ALBIN, *seul.*

Lui qui me doit tout!...

SCÈNE IV.

CÉCILE, SAINT-ALBIN.

SAINT-ALBIN, *continuant.*

Que j'ai cent fois défendu contre le commandeur!... A qui... (*En apercevant sa sœur.*) Malheureuse, à quel homme t'es-tu attachée!...

CÉCILE.

Que dites-vous? qu'avez-vous? Mon frère, vous m'effrayez.

SAINT-ALBIN.

Le perfide! le traître!... Elle alloit dans la co2-

fiance qu'on la menoit ici.... Il a abusé de votre nom...

CÉCILE.

Germeuil est innocent.

SAINT-ALBIN.

Il a pu voir leurs larmes! entendre leurs cris! les arracher l'une à l'autre! Le barbare!

CÉCILE.

Ce n'est point un barbare, c'est votre ami.

SAINT-ALBIN.

Mon ami!... Je le voulois... Il n'a tenu qu'à lui de partager mon sort... d'aller lui et moi, vous et Sophie...

CÉCILE.

Qu'entends-je?... Vous lui auriez proposé...

SAINT-ALBIN.

Que ne me dit-il pas? que ne m'opposa-t-il pas? avec quelle fausseté....

CÉCILE.

C'est un homme d'honneur : oui, Saint-Albin, et c'est en l'accusant que vous achevez de m'en convaincre.

SAINT-ALBIN.

Qu'osez-vous dire?... Tremblez, tremblez... Le défendre, c'est redoubler ma fureur... Éloignez-vous.

CÉCILE.

Non, mon frère; vous m'écouterez. Germeuil...

Rendez-lui justice.... Ne le connoissez-vous plus? un moment l'a-t-il pu changer?... Vous l'accusez! vous!... Homme injuste!

SAINT-ALBIN.

Malheur à toi, s'il te reste de la tendresse!... Je pleure... tu pleureras bientôt aussi.

CÉCILE, *avec terreur et d'une voix tremblante.*

Vous avez un dessein?

SAINT-ALBIN.

Par pitié pour vous, ne m'interrogez pas.

CÉCILE.

Vous me haïssez?

SAINT-ALBIN.

Je vous plains.

CÉCILE.

Vous attendez mon père?

SAINT-ALBIN.

Je le fuis; je fuis toute la terre.

CÉCILE.

Je le vois. Vous voulez perdre Germeuil... vous voulez me perdre... Eh bien! perdez-nous... dites à mon père...

SAINT-ALBIN.

Je n'ai plus rien à lui dire... Il sait tout.

CÉCILE.

Ah ciel!

SCÈNE V.

SAINT-ALBIN, CÉCILE, LE PÈRE DE FAMILLE.

(Saint-Albin marque d'abord de l'impatience à l'approche de son père : ensuite il reste immobile.)

LE PÈRE DE FAMILLE.

Tu me fuis, et je ne peux t'abandonner!... Je n'ai plus de fils, et il te reste toujours un père!... Saint-Albin, pourquoi me fuyez-vous?.... Je ne viens pas vous affliger davantage, et exposer mon autorité à de nouveaux mépris.. Mon fils, mon ami, tu ne veux pas que je meure de chagrin.... Nous sommes seuls. Voici ton père. Voilà ta sœur. Elle pleure, et mes larmes attendent les tiennes pour s'y mêler... Que ce moment sera doux, si tu veux! Vous avez perdu celle que vous aimiez, et vous l'avez perdue par la perfidie d'un homme qui vous est cher.

SAINT-ALBIN, *en levant les yeux au ciel, avec fureur.*

Ah!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Triomphez de vous et de lui. Domtez une passion qui vous dégrade. Montrez-vous digne de moi... Saint-Albin, rendez-moi mon fils. (*Saint-Albin s'éloigne. On voit qu'il voudroit répondre aux sentiments de son père, et qu'il ne le peut pas. Le père de famille suit son fils, en lui criant avec vio-*

lence:) Rends-moi mon fils... Rends-moi mon fils. *(Saint-Albin va s'appuyer contre le mur, élevant ses mains et cachant sa tête entre ses bras.)* Il ne me répond rien. Ma voix n'arrive plus jusqu'à son cœur. Une passion insensée l'a fermé. Elle a tout détruit. Il est devenu stupide et féroce. *(Il se renverse dans un fauteuil et dit:)* O père malheureux! Le ciel m'a frappé. Il me punit dans cet objet de ma foiblesse... J'en mourrai... Cruels enfants! c'est mon souhait... c'est le vôtre...

CÉCILE, *s'approchant de son père en sanglotant.*

Ah! mon père.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Consolez-vous.... Vous ne verrez pas longtemps mon chagrin...

CÉCILE, *avec douleur, et saisissant les mains de son père.*

Si vous abandonnez vos enfants, que voulez-vous qu'ils deviennent?

LE PÈRE DE FAMILLE, *après un moment de silence.*

Cécile, j'avois des vues sur vous... Germeuil... Je disois, en vous regardant tous les deux : voilà celui qui fera le bonheur de ma fille. .. Elle relèvera la famille de mon ami.

CÉCILE, *surprise.*

Qu'ai-je entendu!

SAINT-ALBIN, *se retournant avec fureur.*

Il auroit épousé ma sœur! Je l'appellerois mon frère! lui!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Tout m'accable à la fois.... Il n'y faut plus penser.

SCÈNE VI.

SAINT-ALBIN, CÉCILE, LE PÈRE DE FAMILLE, GERMEUIL.

SAINT-ALBIN.

Le voilà; le voilà. Sortez, sortez tous.

CÉCILE, *en courant au-devant de Germeuil.*

Germeuil, arrêtez. N'approchez pas. Arrêtez.

LE PÈRE DE FAMILLE, *en saisissant son fils par le milieu du corps, et l'entraînant hors de la salle.*

Saint-Albin!.. Mon fils!..

(Germeuil s'avance, d'une démarche ferme et tranquille. Saint-Albin, avant que de sortir, détourne la tête, et fait signe à Germeuil.)

SCÈNE VII.

CÉCILE, GERMEUIL.

CÉCILE.

Suis-je assez malheureuse!

SCÈNE VIII.

CÉCILE, GERMEUIL, LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE PÈRE DE FAMILLE, *rentrant, rencontre le commandeur sur le fond de la salle.*

Mon frère, dans un moment je suis à vous.

LE COMMANDEUR.

C'est-à-dire, que vous ne voulez pas de moi dans celui-ci. Serviteur.

SCÈNE IX.

CÉCILE, GERMEUIL, LE PÈRE DE FAMILLE.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à Germeuil.*

La division et le trouble sont dans ma maison, et c'est vous qui les causez.... Germeuil, je suis mécontent. Je ne vous reprocherai point ce que j'ai fait pour vous. Vous le voudriez peut-être : mais, après la confiance que je vous ai marquée aujourd'hui, je ne daterai pas de plus loin, je m'attendois à autre chose de votre part... Mon fils médite un rapt; il vous le confie, et vous me le laissez ignorer. Le commandeur forme un autre projet odieux; il vous le confie, et vous me le laissez ignorer.

GERMEUIL.

Ils l'avoient exigé.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Avez-vous dû le promettre?.. Cependant cette fille disparoit, et vous êtes convaincu de l'avoir emmenée... Qu'est-elle devenue?.. Que faut-il que j'augure de votre silence? Mais je ne vous presse pas de répondre. Il y a dans cette conduite une obscurité qu'il ne me convient pas de percer. Quoi qu'il en soit, je m'intéresse à cette fille, et je veux qu'elle se retrouve. Cécile, je ne compte plus sur la consolation que j'espérois trouver parmi vous. Je pressens les chagrins qui attendent ma vieillesse, et je veux vous épargner la douleur d'en être témoins. Je n'ai rien négligé, je crois, pour votre bonheur, et j'apprendrai avec joie que mes enfants sont heureux.

SCÈNE X.

CÉCILE, GERMEUIL.

(Cécile se jette dans un fauteuil, et penche tristement sa tête sur ses mains.)

GERMEUIL.

Je vois votre inquiétude, et j'attends vos reproches.

CÉCILE.

Je suis désespérée.... Mon frère en veut à votre vie.

GERMEUIL.

Sa lettre ne signifie rien. Il se croit offensé; mais je suis innocent et tranquille.

CÉCILE.

Pourquoi vous ai-je cru? que n'ai-je suivi mon pressentiment?... Vous avez entendu mon père.

GERMEUIL.

Votre père est un homme juste, et je n'en crains rien.

CÉCILE.

Il vous aimoit, il vous estimoit.

GERMEUIL.

S'il eut ces sentiments, je les recouvrerai.

CÉCILE.

Vous auriez fait le bonheur de sa fille... Cécile eût relevé la famille de son ami.

GERMEUIL.

Ciel! qu'entends-je?

CÉCILE.

Mon père!.... Je n'osois lui ouvrir mon cœur... Désolé qu'il étoit de la passion de mon frère, je craignois d'ajouter à sa peine... Pouvois-je penser que, malgré l'opposition, la haine du commandeur ... Ah! Germeuil, c'est à vous qu'il me destinoit.

GERMEUIL.

Et vous m'aimiez!... Mais j'ai fait ce que je devois... Quelles qu'en soient les suites, je ne me repentirai point du parti que j'ai pris... Mademoiselle, il faut que vous sachiez tout.

CÉCILE.

Qu'est-il encore arrivé?

GERMEUIL.

Cette femme.

CÉCILE.

Qui ?

GERMEUIL.

Cette bonne de Sophie....

CÉCILE.

Eh bien ?

GERMEUIL.

Est assise à la porte de la maison. Les gens sont assemblés autour d'elle. Elle demande à entrer, à parler.

CÉCILE, *se levant avec précipitation et courant pour sortir.*

Ah Dieu ! je cours....

GERMEUIL.

Où ?

CÉCILE.

Me jeter aux pieds de mon père.

GERMEUIL.

Arrêtez ; songez...

CÉCILE.

Non, monsieur.

GERMEUIL.

Écoutez-moi.

CÉCILE.

Je n'écoute plus.

GERMEUIL.

Cécile !... Mademoiselle !...

CÉCILE.

Que voulez-vous de moi?

GERMEUIL.

J'ai pris mes mesures. On retient cette femme. Elle n'entrera pas; et quand on l'introduiroit, si on ne la conduit pas au commandeur, que dirat-elle aux autres qu'ils ignorent?

CÉCILE.

Non, monsieur, je ne veux pas être exposée davantage. Mon père saura tout. Mon père est bon; il verra mon innocence, il connoîtra le motif de votre conduite, et j'obtiendrai mon pardon et le vôtre.

GERMEUIL.

Et cette infortunée, à qui vous avez accordé un asile?... Après l'avoir reçue, en disposerez-vous sans la consulter?

CÉCILE.

Mon père est bon.

SCÈNE XI.

CÉCILE, GERMEUIL, SAINT-ALBIN.

(Saint-Albin entre à pas lents; il a l'air sombre et farouche, la tête basse, les bras croisés, et le chapeau renfoncé sur les yeux.)

GERMEUIL, *à Cécile.*

Voila votre frère.

CÉCILE *se jette entre Germeuil et lui, et s'écrie:*

Saint-Albin!... Germeuil!

SAINT-ALBIN, *à Germeuil.*

Je vous croyois seul, monsieur.

CÉCILE.

Germeuil, c'est votre ami, c'est mon frère.

GERMEUIL.

Mademoiselle, je ne l'oublierai pas.

SAINT-ALBIN, *en se jetant dans un fauteuil.*

Sortez ou restez, je ne vous quitte plus.

CÉCILE, *à Saint-Albin.*

Insensé!... ingrat!... qu'avez-vous résolu?.... Vous ne savez pas...

SAINT-ALBIN.

Je ne sais que trop!

CÉCILE.

Vous vous trompez.

SAINT-ALBIN, *en se levant.*

Laissez-moi, laissez-nous... (*S'adressant à Germeuil, en portant la main à son épée.*) Germeuil!...

CÉCILE, *se tournant en face de son frère, lui crie :*

O Dieu!... Arrêtez... Apprenez... Sophie...

SAINT-ALBIN.

Eh bien, Sophie?

CÉCILE.

Que vais-je lui dire?...

SAINT-ALBIN.

Qu'en a-t-il fait? Parlez, parlez.

CÉCILE.

Ce qu'il en a fait?.... Il l'a dérobée à vos fureurs... il l'a dérobée aux poursuites du commandeur,.. Il l'a conduite ici... Il a fallu la recevoir...

Elle est ici, et elle y est malgré moi... (*En sanglotant et en pleurant.*) Allez maintenant, courez lui plonger votre épée dans le sein.

SAINT-ALBIN.

O ciel! puis-je le croire! Sophie est ici!.... Et c'est lui!... c'est vous!.... Ah! mon ami! ah! ma sœur!... Je suis un malheureux, je suis un insensé. Cécile, Germeuil, je vous dois tout... Me pardonnerez-vous?... Oui; vous êtes justes; vous aimez aussi; vous vous mettrez à ma place, et vous me pardonnerez...

CÉCILE.

Mais Sophie a su le projet que vous avez fait de l'enlever; elle pleure, elle se désespère.

SAINT-ALBIN.

Elle me méprise, elle me hait. Cécile, voulez-vous vous venger? voulez-vous m'accabler sous le poids de mes torts? mettez le comble à vos bontés. Que je la voie... que je la voie un instant.

CÉCILE.

Qu'osez-vous me demander?

SAINT-ALBIN.

Ma sœur, il faut que je la voie. Il le faut.

CÉCILE.

Y pensez-vous?

SAINT-ALBIN.

Cécile!

CÉCILE.

Et mon père? Et le commandeur?

SAINT-ALBIN.

Et que m'importe?.. Il faut que je la voie, et j'y cours.

GERMEUIL.

Arrêtez.

CÉCILE.

Germeuil!

GERMEUIL.

Mademoiselle, il faut appeler.

CÉCILE.

Oh! la cruelle complaisance!

(*Germeuil sort pour appeler.*)

SCÈNE XII.

CÉCILE, SAINT-ALBIN.

(Saint-Albin saisit la main de Cécile et la baise avec transport.)

SCÈNE XIII.

MADEMOISELLE CLAIRET, GERMEUIL, CÉCILE, SAINT-ALBIN.

SAINT-ALBIN, *embrassant son ami.*

Je vais la revoir!

CÉCILE, *après avoir parlé bas à mademoiselle Clairet, continue haut et d'un ton chagrin.*

Conduisez-la. Prenez bien garde.

GERMEUIL, *à mademoiselle Clairet qui sort.*

Ne perdez pas de vue le commandeur.

SCÈNE XIV.

SAINT-ALBIN, CÉCILE, GERMEUIL.

SAINT-ALBIN.

Je vais revoir Sophie! (*Il s'avance, en écoutant du côté où Sophie doit entrer, et il dit:*) J'entends ses pas... Elle approche... Je tremble... Je frissonne... Il semble que mon cœur veuille s'échapper de moi, et qu'il craigne d'aller au-devant d'elle... Je n'oserai lever les yeux.... Je ne pourrai jamais lui parler.

SCÈNE XV.

CÉCILE, GERMEUIL, SAINT-ALBIN, SOPHIE, MADEMOISELLE CLAIRET, *dans l'antichambre, à l'entrée de la salle.*

SOPHIE, *apercevant Saint-Albin, court effrayée se jeter entre les bras de Cécile et s'écrie :*

Mademoiselle!

SAINT-ALBIN, *la suivant.*

Sophie!

(*Cécile tient Sophie entre ses bras, et la serre avec tendresse.*)

GERMEUIL, *appelant.*

Mademoiselle Clairet?

MADEMOISELLE CLAIRET, *du dedans.*

J'y suis.

SCÈNE XVI.

SOPHIE, CÉCILE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

CÉCILE, *à Sophie.*

Ne craignez rien. Rassurez-vous. Asseyez-vous.

(*Sophie s'assied. Cécile et Germeuil se retirent au fond du théâtre, où ils demeurent spectateurs de ce qui se passe entre Sophie et Saint-Albin. Germeuil a l'air sérieux et rêveur. Il regarde quelquefois tristement Cécile, qui, de son côté, montre du chagrin, et de temps en temps de l'inquiétude.*)

SAINT-ALBIN, *à Sophie, qui a les yeux baissés et le maintien sévère.*

C'est vous! C'est vous! Je vous recouvre.... Sophie!... O ciel! quelle sévérité! quel silence!... Sophie, ne me refusez pas un regard.... J'ai tant souffert!.. dites un mot à cet infortuné...

SOPHIE, *sans le regarder.*

Le méritez-vous?

SAINT-ALBIN.

Demandez-leur.

SOPHIE.

Qu'est-ce qu'on m'apprendra? N'en sais-je pas assez? Où suis-je? Que fais-je? Qui est-ce qui m'y a conduite? Qui m'y retient?.. Monsieur, qu'avez-vous résolu de moi?

SAINT-ALBIN.

De vous aimer, de vous posséder, d'être à vous malgré toute la terre, malgré vous.

SOPHIE.

Vous me montrez bien le mépris qu'on fait des malheureux. On les compte pour rien. On se croit tout permis avec eux. Mais, monsieur, j'ai des parents aussi.

SAINT-ALBIN.

Je les connoîtrai. J'irai. J'embrasserai leurs genoux; et c'est d'eux que je vous obtiendrai.

SOPHIE.

Ne l'espérez pas. Ils sont pauvres, mais ils ont de l'honneur.... Monsieur, rendez-moi à mes parents. Rendez-moi à moi-même. Renvoyez-moi.

SAINT-ALBIN.

Demandez plutôt ma vie : elle est à vous.

SOPHIE.

O Dieu! que vais-je devenir! (*A Cécile et à Germeuil, d'un ton désolé et suppliant.*) Monsieur!.... Mademoiselle!... (*Se retournant vers Saint-Albin.*) Monsieur, renvoyez-moi..... Renvoyez-moi..... Homme cruel, faut-il tomber à vos pieds? M'y voilà. (*Elle se jette aux pieds de Saint-Albin.*)

SAINT-ALBIN *tombe aux siens en la relevant, et dit :*

Vous à mes pieds! C'est à moi à me jeter, à mourir aux vôtres.

SOPHIE, *relevée.*

Vous êtes sans pitié.... Oui, vous êtes sans pitié.... Vil ravisseur, que t'ai-je fait? Quel droit as-tu sur moi?... Je veux m'en aller... Qui est-ce

qui osera m'arrêter ?.. Vous m'aimez ?.. Vous m'avez aimée ?.. Vous ?

SAINT-ALBIN.

Qu'ils le disent.

SOPHIE.

Vous avez résolu ma perte.... Oui, vous l'avez résolue, et vous l'achèverez... Ah ! Sergi.

(*En disant ce mot avec douleur, elle se laisse aller dans un fauteuil : elle détourne son visage de Saint-Albin, et se met à pleurer.*)

SAINT-ALBIN.

Vous détournez vos yeux de moi !.. Vous pleurez ! Ah ! j'ai mérité la mort.... Malheureux que je suis ! Qu'ai-je voulu ? Qu'ai-je dit ? Qu'ai-je osé ? Qu'ai-je fait ?

SOPHIE, *à elle-même.*

Pauvre Sophie, à quoi le ciel t'a réservée ! La misère m'arrache d'entre les bras d'une mère.... J'arrive ici avec un de mes frères... Nous y venions chercher de la commisération, et nous n'y rencontrons que le mépris et la dureté.... Parce que nous sommes pauvres, on nous méconnoît, on nous repousse.... Mon frère me laisse.... Je reste seule.... Une bonne femme voit ma jeunesse et prend pitié de mon abandon.... Mais une étoile qui veut que je sois malheureuse, conduit cet homme-là sur mes pas, et l'attache à ma perte !.. J'aurai beau pleurer... Ils veulent me perdre, et ils me perdront... Si ce n'est celui-ci, ce sera son oncle. (*Elle se lève.*) Eh ! que me veut cet oncle ?. . Pour-

quoi me poursuit-il aussi? Est-ce moi qui ai appelé son neveu?.. Le voilà; qu'il parle, qu'il s'accuse lui-même. Homme trompeur, homme ennemi de mon repos, parlez...

SAINT-ALBIN.

Mon cœur est innocent. Sophie, ayez pitié de moi... Pardonnez-moi.

SOPHIE.

Qui s'en seroit méfié?... Il paroissoit si tendre et si bon!... Je le croyois doux....

SAINT-ALBIN.

Sophie, pardonnez-moi.

SOPHIE.

Que je vous pardonne!

SAINT-ALBIN.

Sophie!

(Il veut lui prendre la main.)

SOPHIE.

Retirez-vous. Je ne vous aime plus, je ne vous estime plus. Non.

SAINT-ALBIN.

O Dieu! que vais-je devenir?... Ma sœur, Germeuil, parlez; parlez pour moi... Sophie, pardonnez-moi.

SOPHIE.

Non.

(Cécile et Germeuil s'approchent.)

CÉCILE, *à Sophie.*

Mon enfant!

GERMEUIL, *à Sophie.*

C'est un homme qui vous adore.

SOPHIE.

Eh bien! qu'il me le prouve; qu'il me défende contre son oncle; qu'il me rende à mes parents; qu'il me renvoie, et je lui pardonne.

SCÈNE XVII.

GERMEUIL, CÉCILE, SAINT-ALBIN, SOPHIE, MADEMOISELLE CLAIRET.

MADEMOISELLE CLAIRET, *à Cécile.*

Mademoiselle, on vient, on vient.

GERMEUIL.

Sortons tous.

(*Cécile, Sophie et mademoiselle Clairet entrent dans un appartement; Saint-Albin et Germeuil dans un autre.*)

SCÈNE XVIII.

LE COMMANDEUR, MADAME HÉBERT, DESCHAMPS.

(Le commandeur entre brusquement, madame Hébert et Deschamps le suivent.)

MADAME HÉBERT, *en montrant Deschamps.*

Oui, monsieur, c'est lui; c'est lui qui accompagnoit le méchant qui me l'a ravie : je l'ai reconnu tout d'abord.

LE COMMANDEUR.

Coquin! A quoi tient-il que je n'envoie chercher un commissaire, pour t'apprendre ce que l'on gagne à se prêter à des forfaits?

DESCHAMPS.

Monsieur, ne me perdez pas; vous me l'avez promis.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! elle est donc ici?

DESCHAMPS.

Oui, monsieur.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Elle est ici, ô commandeur, et tu ne l'as pas deviné! (*A Deschamps.*) Et c'est dans l'appartement de ma nièce?

DESCHAMPS.

Oui, monsieur.

LE COMMANDEUR.

Et le coquin qui suivoit le carrosse, c'est toi?

DESCHAMPS.

Oui, monsieur.

LE COMMANDEUR.

Et l'autre qui étoit dedans, c'est Germeuil?

DESCHAMPS.

Oui, monsieur.

LE COMMANDEUR.

Germeuil?

MADAME HÉBERT.

Il vous l'a déja dit.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Oh! pour le coup, je les tiens.

MADAME HÉBERT.

Monsieur, quand ils l'ont emmenée, elle me tendoit les bras, et elle me disoit : Adieu, ma bonne, je ne vous reverrai plus; priez pour moi. Monsieur, que je la voie, que je lui parle, que je la console.

LE COMMANDEUR.

Cela ne se peut... (*A part.*) Quelle découverte!

MADAME HÉBERT.

Sa mère et son frère me l'ont confiée. Que leur répondrai-je, quand ils me la redemanderont? Monsieur, qu'on me la rende, ou qu'on m'enferme avec elle.

LE COMMANDEUR, *à lui-même.*

Cela sera, je l'espère. (*A madame Hébert.*) Mais pour le présent, allez, allez vite, et surtout ne reparoissez plus. Si l'on vous aperçoit, je ne réponds de rien.

MADAME HÉBERT.

Mais on me la rendra, et je puis y compter?

LE COMMANDEUR.

Oui, oui; comptez et partez.

SCÈNE XIX.

LE COMMANDEUR, DESCHAMPS.

DESCHAMPS, *à part, en voyant sortir madame Hébert.*

Que maudits soient la vieille et le portier qui l'a laissé passer!

LE COMMANDEUR, *à Deschamps.*

Et toi, maraud!.... va.... conduis cette femme chez elle.... et songe que, si l'on découvre qu'elle m'a parlé.... ou si elle remonte ici, je te fais pendre.

DESCHAMPS, *en s'en allant.*

Oui, monsieur.

SCÈNE XX.

LE COMMANDEUR, *seul.*

La maîtresse de mon neveu dans l'appartement de ma nièce!..... Quelle découverte!..... Je me doutois bien que les valets étoient mêlés là-dedans. On alloit, on venoit, on se faisoit des signes, on se parloit bas. Tantôt on me suivoit, tantôt on m'évitoit... Il y a là une femme-de-chambre qui ne me quitte non plus que mon ombre... Voilà donc la cause de tous ces mouvements auxquels je n'entendois rien... Commandeur, cela doit vous apprendre à ne jamais rien négliger. Il y a toujours quelque chose à savoir où l'on fait du bruit... S'ils

empêchoient cette vieille d'entrer, ils en avoient de bonne raisons.... Les coquins!... Mais j'ai mon ordre... Ils me l'ont rendu... Oh! pour cette fois, il me servira. Dans un moment, je tombe sur eux, je me saisis de la créature, je chasse le coquin qui a tramé tout ceci.... je romps à la fois deux mariages.... Ma nièce, ma prude nièce s'en ressouviendra, je l'espère.... Et le bon-homme, j'aurai mon tour avec lui... Je me venge du père, du fils, de la fille, de son ami... O commandeur, quelle journée pour toi!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

CÉCILE, MADEMOISELLE CLAIRET.

CÉCILE.

Je meurs d'inquiétude et de crainte... Deschamps a-t-il reparu ?

MADEMOISELLE CLAIRET.

Non, mademoiselle.

CÉCILE.

Où peut-il être allé ?

MADEMOISELLE CLAIRET.

Je n'ai pu le savoir.

CÉCILE.

Que s'est-il passé ?

MADEMOISELLE CLAIRET.

D'abord il s'est fait beaucoup de mouvement et de bruit. Je ne sais combien ils étoient. Ils alloient et venoient. Tout à coup le mouvement et le bruit ont cessé. Alors je me suis avancée sur la pointe des pieds, et j'ai écouté de toutes mes oreilles ; mais il ne me parvenoit que des mots sans suite. J'ai seulement entendu monsieur le commandeur qui crioit d'un ton menaçant : un commissaire.

CÉCILE.

Quelqu'un l'auroit-il aperçue?

MADEMOISELLE CLAIRET.

Non, mademoiselle.

CÉCILE.

Deschamps auroit-il parlé?

MADEMOISELLE CLAIRET.

C'est autre chose. Il est parti comme un éclair.

CÉCILE.

Et mon oncle?

MADEMOISELLE CLAIRET.

Je l'ai vu. Il gesticuloit. Il se parloit à lui-même. Il avoit tous les signes de cette gaîté méchante que vous lui connoissez.

CÉCILE.

Où est-il?

MADEMOISELLE CLAIRET.

Il est sorti seul, et à pied.

CÉCILE.

Allez.... Courez.... Attendez le retour de mon oncle... Ne le perdez pas de vue... Il faut trouver Deschamps... Il faut savoir ce qu'il a dit. (*Mademoiselle Clairet sort; Cécile la rappelle, et lui dit* :) Sitôt que Germeuil sera rentré, dites-lui que je suis ici.

SCÈNE II.

CÉCILE, *seule.*

Où en suis-je réduite!... Ah, Germeuil!... Le trouble me suit...

SCÈNE III.

SAINT-ALBIN, CÉCILE.

CÉCILE, *à elle-même.*

Tout semble me menacer.... Tout m'effraie..., (*A Saint-Albin, allant à lui.*) Mon frère, Deschamps a disparu. On ne sait ni ce qu'il a dit, ni ce qu'il est devenu. Le commandeur est sorti en secret, et seul... Il se forme un orage. Je le vois. Je le sens. Je ne veux pas l'attendre.

SAINT-ALBIN.

Après ce que vous avez fait pour moi, m'abandonnerez-vous?

CÉCILE.

J'ai mal fait. J'ai mal fait... Cette enfant ne veut plus rester; il faut la laisser aller. Mon père a vu mes alarmes. Plongé dans la peine, et délaissé par ses enfants, que voulez-vous qu'il pense, sinon que la honte de quelque action indiscrète leur fait éviter sa présence, et négliger sa douleur?... Il faut s'en rapprocher. Germeuil est perdu dans son esprit; Germeuil, qu'il avoit résolu.... Mon frère, vous êtes généreux; n'exposez pas plus long-temps

votre ami, votre sœur, la tranquillité et les jours de mon père.

SAINT-ALBIN.

Non; il est dit que je n'aurai pas un instant de repos.

CÉCILE.

Si cette femme avoit pénétré!... Si le commandeur savoit!.. Je n'y pense pas sans frémir... Avec quelle vraisemblance et quel avantage il nous attaqueroit! Quelles couleurs il pourroit donner à notre conduite! et cela, dans un moment où l'âme de mon père est ouverte à toutes les impressions qu'on y voudra jeter.

SAINT-ALBIN.

Où est Germeuil?

CÉCILE.

Il craint pour vous. Il craint pour moi. Il est allé chez cette femme...

SCÈNE IV.

CÉCILE, SAINT-ALBIN, MADEMOISELLE CLAIRET.

MADEMOISELLE CLAIRET *se montre sur le fond, et leur crie :*

Le commandeur est rentré.

SCÈNE V.

CÉCILE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

GERMEUIL.

Le commandeur sait tout.

CÉCILE ET SAINT-ALBIN, *avec effroi.*

Le commandeur sait tout!

GERMEUIL.

Cette femme a pénétré. Elle a reconnu Deschamps. Les menaces du commandeur ont intimidé celui-ci, et il a tout dit.

CÉCILE.

Ah ciel!

SAINT-ALBIN.

Que vais-je devenir?

CÉCILE.

Que dira mon père?

GERMEUIL.

Le temps presse. Il ne s'agit pas de se plaindre. Si nous n'avons pu ni écarter, ni prévenir le coup qui nous menace, du moins qu'il nous trouve rassemblés et prêts à le recevoir.

CÉCILE.

Ah! Germeuil, qu'avez-vous fait?

GERMEUIL.

Ne suis-je pas assez malheureux?

SCÈNE VI.

CÉCILE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL, MADEMOISELLE CLAIRET.

MADEMOISELLE CLAIRET *traverse la scène, et leur crie :*

Voici le commandeur.

SCÈNE VII.

GERMEUIL, SAINT-ALBIN, CÉCILE.

GERMEUIL.

Il faut nous retirer.

CÉCILE.

Non, j'attendrai mon père.

SAINT-ALBIN.

Ciel ! qu'allez-vous faire?

GERMEUIL.

Allons, mon ami.

SAINT-ALBIN.

Allons sauver Sophie.

CÉCILE.

Vous me laissez !

SCÈNE VIII.

CÉCILE, *seule, va, vient, et dit :*

Je ne sais que devenir... (*Elle se tourne vers le fond de la salle en criant :*) Germeuil !.... Saint-Albin !... O mon père, que vous répondrai-je ?... que

dirai-je à mon oncle?... Mais le voici... Prenons mon ouvrage... cela me dispensera du moins de le regarder.

SCÈNE IX.

LE COMMANDEUR, MADEMOISELLE CLAIRET, CÉCILE.

(Le commandeur entre, poursuivant mademoiselle Clairet qui entre dans le salon, et lui ferme la porte au nez.)

SCÈNE X.

CÉCILE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

MA nièce, tu as là une femme-de-chambre bien alerte... On ne sauroit faire un pas sans la rencontrer.... Mais te voilà, toi, bien rêveuse et bien délaissée!... Il me semble que tout commence à se rasseoir ici.

CÉCILE, *en bégayant.*

Oui... je crois... que... Ah!

LE COMMANDEUR, *appuyé sur sa canne, et debout devant elle.*

La voix et les mains te tremblent... C'est une cruelle chose que le trouble!... Ton frère me paroît un peu remis .. Voilà comme ils sont tous! d'abord c'est un désespoir où il ne s'agit de rien moins que de se noyer ou se pendre. Tournez la main, pist, ce n'est plus cela... Je me trompe fort,

ou il n'en seroit pas de même de toi : si ton cœur se prend une fois, cela durera.

CÉCILE, *parlant à son ouvrage.*

Encore!

LE COMMANDEUR, *ironiquement.*

Ton ouvrage va mal?

CÉCILE, *tristement.*

Fort mal.

LE COMMANDEUR.

Comment Germeuil et ton frère sont-ils maintenant?... Assez bien, ce me semble... Cela s'est apparemment éclairci?... Tout s'éclaircit à la fin; et puis on est si honteux de s'être mal conduit!.... Tu ne sais pas cela, toi qui a toujours été si réservée, si circonspecte!

CÉCILE, *à part.*

Je n'y tiens plus. (*Elle se lève.*) J'entends, je crois, mon père.

LE COMMANDEUR.

Non, tu n'entends rien.... C'est un étrange homme que ton père. Toujours occupé, sans savoir de quoi. Personne, comme lui, n'a le talent de regarder et de ne rien voir.... Mais revenons à l'ami Germeuil... Quand tu n'es pas avec lui, tu n'es pas trop fâchée qu'on t'en parle.... Je n'ai pas changé d'avis sur son compte, au moins.

CÉCILE.

Mon oncle!...

LE COMMANDEUR.

Ni toi non plus, n'est-ce pas?... Je lui découvre

tous les jours quelque qualité, et je ne l'ai jamais si bien connu... C'est un garçon surprenant... (*Cécile se lève encore.*) Mais tu es bien pressée?

CÉCILE.

Il est vrai.

LE COMMANDEUR.

Qu'as-tu qui t'appelle?

CÉCILE.

J'attendois mon père; il tarde à venir, et j'en suis inquiète.

SCÈNE XI.

LE COMMANDEUR, *seul.*

INQUIÈTE! je te conseille de l'être. Tu ne sais pas ce qui t'attend.... Tu auras beau pleurer, gémir, soupirer; il faudra se séparer de l'ami Germeuil... Un ou deux ans de couvent seulement.... Mais le bon-homme ne vient point....

SCÈNE XII.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *voyant entrer le père de famille.*

AH! le voici Arrivez donc, arrivez donc.

SCÈNE XIII.

LE COMMANDEUR, LE PÈRE DE FAMILLE, MADEMOISELLE CLAIRET.

(Mademoiselle Clairet entrouvre la porte du salon, passe la tête, et écoute.)

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et qu'avez-vous de si pressé à me dire?

LE COMMANDEUR.

Vous l'allez savoir... Mais attendez un moment. (*Il s'avance doucement au fond de la salle, et dit à la femme-de-chambre, qu'il surprend au guet :*) Mademoiselle, approchez; ne vous gênez pas; vous entendrez mieux. (*Mademoiselle Clairet se retire et pousse la porte.*)

SCÈNE XIV.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qu'est-ce qu'il y a? A qui parlez-vous?

LE COMMANDEUR.

Je parle à la femme-de-chambre de votre fille, qui nous écoute.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Voilà l'effet de la méfiance que vous avez semée entre vous et mes enfants. Vous les avez éloignes de moi, et vous les avez mis en société avec leurs gens.

LE COMMANDEUR.

Non, mon frère, ce n'est pas moi qui les ai

éloignés de vous; c'est la crainte que leurs démarches ne fussent éclairées de trop près. S'ils sont, pour parler comme vous, en société avec leurs gens, c'est par le besoin qu'ils ont eu de quelqu'un qui les servît dans leur mauvaise conduite. Entendez-vous, mon frère?.... Vous ne savez pas ce qui se passe autour de vous. Tandis que vous dormez dans une sécurité qui n'a point d'exemple, ou que vous vous abandonnez à une tristesse inutile, le désordre s'est établi dans votre maison. Il a gagné de toute part, et les valets, et les enfants, et leurs entours... Il n'y eut jamais ici de subordination; il n'y a plus ni décence ni mœurs.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ni mœurs!

LE COMMANDEUR.

Ni mœurs.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Monsieur le commandeur, expliquez-vous.

LE COMMANDEUR.

Du caractère foible dont vous êtes, je n'espère pas que vous en conceviez le ressentiment vif et profond qui conviendroit à un père. N'importe, j'aurai fait ce que j'ai dû, et les suites en retomberont sur vous seul.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous m'effrayez. Qu'est-ce donc qu'ils ont fait?

LE COMMANDEUR.

Ce qu'ils ont fait? De belles choses. Écoutez, écoutez.

LE PÈRE DE FAMILLE.

J'attends.

LE COMMANDEUR.

Cette petite fille, dont vous êtes si fort en peine....

LE PÈRE DE FAMILLE.

Eh bien?

LE COMMANDEUR.

Où croyez-vous qu'elle soit?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je ne sais.

LE COMMANDEUR.

Vous ne savez?.... Sachez donc qu'elle est chez vous.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Chez moi!

LE COMMANDEUR.

Chez vous; oui, chez vous.... Et qui croyez-vous qui l'y ait introduite?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Germeuil?

LE COMMANDEUR.

Et celle qui l'a reçue?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Mon frère, arrêtez... Cécile... ma fille!....

LE COMMANDEUR.

Oui, Cécile; oui, votre fille a reçu chez elle la maîtresse de son frère. Cela est honnête; qu'en pensez-vous?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ah!

LE COMMANDEUR.

Ce Germeuil reconnoît d'une étrange manière les obligations qu'il vous a.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ah! Cécile, Cécile! où sont les principes que vous a inspirés votre mère?

LE COMMANDEUR.

La maîtresse de votre fils chez vous, dans l'appartement de votre fille! Jugez, jugez.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ah, Germeuil!... Ah, mon fils!... Que je suis malheureux! quel sera le reste de ma vie? qui adoucira les peines de mes dernières années? qui me consolera?

LE COMMANDEUR.

Quand je vous disois : « Veillez sur votre fille; « votre fils se dérange; vous avez chez vous un co-« quin, » j'étois un homme dur, méchant, importun.

LE PÈRE DE FAMILLE.

J'en mourrai, j'en mourrai. Et qui chercherai-je autour de moi?... Ah ciel! ah ciel! (*Il pleure.*)

LE COMMANDEUR.

Vous avez négligé mes conseils; vous en avez ri.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Non, mes enfants ne sont pas tombés dans les égarements que vous leur reprochez : ils sont innocents. Je ne croirai point qu'ils se soient avilis,

qu'ils m'aient oublié jusque-là... Saint-Albin!.... Cécile!... Germeuil!... Où sont-ils?.... S'ils peuvent vivre sans moi, je ne peux vivre sans eux.... J'ai voulu les quitter.... Moi les quitter!.... Qu'ils viennent..... qu'ils viennent tous se jeter à mes pieds.

LE COMMANDEUR.

Homme pusillanime, n'avez-vous point de honte?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qu'ils viennent... Qu'ils s'accusent.... Qu'ils se repentent...

LE COMMANDEUR.

Non; je voudrois qu'ils fussent cachés quelque part, et qu'ils vous entendissent.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et qu'entendroient-ils qu'ils ne sachent?

LE COMMANDEUR.

Et dont ils n'abusent.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Il faut que je les voie, et que je leur pardonne, ou que je les haïsse.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! voyez-les. Pardonnez-leur. Aimez-les, et qu'ils soient à jamais votre tourment et votre honte. Je m'en irai si loin, que je n'entendrai parler ni d'eux, ni de vous.

SCÈNE XV.

LE COMMANDEUR, LE PÈRE DE FAMILLE, MADAME HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS.

LE COMMANDEUR, *apercevant madame Hébert.*

FEMME maudite! (*A Deschamps.*) Et toi, coquin, que fais-tu ici?

MADAME HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS, *au commandeur.*

Monsieur!

LE COMMANDEUR, *à madame Hébert.*

Que venez-vous chercher? Retournez-vous-en. Je sais ce que je vous ai promis, et je vous tiendrai parole.

MADAME HÉBERT.

Monsieur... Vous voyez ma joie... Sophie...

LE COMMANDEUR.

Allez, vous dis-je.

M. LE BON.

Monsieur, monsieur, écoutez-la.

MADAME HÉBERT.

Ma sophie.... Mon enfant.... n'est pas ce qu'on pense... M. Le Bon... parlez... je ne puis...

LE COMMANDEUR, *à M. Le Bon.*

Est-ce que vous ne connoissez pas ces femmes-là, et les contes qu'elles savent faire?.. M. Le Bon, à votre âge vous donnez là-dedans?

MADAME HÉBERT, *au père de famille.*

Monsieur, elle est chez vous.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à part, et douloureusement.*

Il est donc vrai!

MADAME HÉBERT.

Je ne demande pas qu'on m'en croie... Qu'on la fasse venir.

LE COMMANDEUR.

Ce sera quelque parente de ce Germeuil.

(Ici on entend, au-dedans, du bruit, du tumulte, des cris confus.)

LE PÈRE DE FAMILLE.

J'entends du bruit.

LE COMMANDEUR.

Ce n'est rien.

SCÈNE XVI.

LE COMMANDEUR, LE PÈRE DE FAMILLE, MADAME HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS, CÉCILE.

CÉCILE, *au-dedans.*

PHILIPPE, Philippe, appelez mon père.

SCÈNE XVII.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, MADAME HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS.

LE PÈRE DE FAMILLE.

C'EST la voix de ma fille.

MADAME HÉBERT, *au père de famille.*

Monsieur, faites venir mon enfant.

SCÈNE XVIII.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, MADAME HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS, SAINT-ALBIN.

SAINT-ALBIN, *au-dedans.*

N'APPROCHEZ pas. Sur votre vie, n'approchez pas.

SCÈNE XIX.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, MADAME HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS.

MADAME HÉBERT ET M. LE BON, *au père de famille.*

MONSIEUR, accourez.

LE COMMANDEUR, *au père de famille.*

Ce n'est rien, vous dis-je.

SCÈNE XX.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, MADAME HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS, MADEMOISELLE CLAIRET.

MADEMOISELLE CLAIRET, *effrayée au père de famille.*

DES épées, un exempt, des gardes! Monsieur, accourez, si vous ne voulez pas qu'il arrive malheur.

SCÈNE XXI.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, MADAME HÉBERT, MONSIEUR LE BON, DESCHAMPS, MADEMOISELLE CLAIRET, CÉCILE, SOPHIE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL, UN EXEMPT, PHILIPPE, DES DOMESTIQUES, TOUTE LA MAISON.

(Cécile, Sophie, l'Exempt, Saint-Albin, Germeuil et Philippe entrent en tumulte; Saint-Albin a l'épée tirée, et Germeuil le retient.)

CÉCILE *entre en criant et se jetant aux pieds de son père.*

MON père!

SOPHIE, *en courant vers le père de famille, et en criant.*

Monsieur!

LE COMMANDEUR, *à l'exempt, en criant.*

Monsieur l'exempt, faites votre devoir.

SOPHIE *et* MADAME HÉBERT, *en s'adressant au père de famille, et la première en se jetant à ses genoux.*

Monsieur!

SAINT-ALBIN, *toujours retenu par Germeuil.*

Auparavant il faut m'ôter la vie. Germeuil, laissez-moi.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à l'exempt.*

Arrêtez.

M. LE BON ET MADAME HÉBERT, *en tournant de son côté Sophie qui est toujours à genoux.*

Monsieur, regardez-la.

LE COMMANDEUR, *à l'exempt, sans la regarder.*

Faites votre devoir, vous dis-je.

SAINT-ALBIN, *en criant.*

Arrêtez.

MADAME HÉBERT *et* M. LE BON, *en criant au commandeur, et en même temps que Saint-Albin.*

Regardez-la.

SOPHIE, *en s'adressant au commandeur.*

Monsieur!

LE COMMANDEUR *se retourne, la regarde, et s'écrie stupéfait.*

Que vois-je?

MADAME HÉBERT *et* M. LE BON.

Oui, monsieur, c'est elle : c'est votre nièce.

SAINT-ALBIN, CÉCILE, GERMEUIL, MADEMOISELLE CLAIRET.

Sophie, la nièce du commandeur.

SOPHIE, *toujours à genoux, au commandeur.*

Mon cher oncle.

LE COMMANDEUR, *brusquement.*

Que faites-vous ici ?

SOPHIE, *tremblante.*

Ne me perdez pas.

LE COMMANDEUR.

Que ne restiez-vous dans votre province ? Pourquoi n'y pas retourner quand je vous l'ai fait dire ?

SOPHIE.

Mon cher oncle, je m'en irai, je m'en retournerai ; ne me perdez pas.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à Sophie.*

Venez, mon enfant, levez-vous.

CÉCILE, *toujours à genoux aux pieds de son père.*

Mon père, ne condamnez pas votre fille sans l'entendre. Malgré les apparences, Cécile n'est point coupable ; elle n'a pu ni délibérer, ni vous consulter....

LE PÈRE DE FAMILLE, *d'un air un peu sévère, mais touché.*

Ma fille, vous êtes tombée dans une grande imprudence.

CÉCILE.

Mon père !

LE PÈRE DE FAMILLE, *avec tendresse.*

Levez-vous.

SAINT-ALBIN.

Mon père, vous pleurez.

LE PÈRE DE FAMILLE.

C'est sur vous, c'est sur votre sœur. Mes en-

fants, pourquoi m'avez-vous négligé? Voyez, vous n'avez pu vous éloigner de moi sans vous égarer.

SAINT-ALBIN *et* CÉCILE, *en lui baisant les mains.*

Ah! mon père.

LE PÈRE DE FAMILLE, *après avoir essuyé ses larmes, prend un air d'autorité, et dit au commandeur qui paroît confondu.*

Monsieur le commandeur, vous avez oublié que vous étiez chez moi.

L'EXEMPT, *au père de famille, montrant le commandeur.*

Est-ce que monsieur n'est pas le maître de la maison?

LE PÈRE DE FAMILLE, *à l'exempt.*

C'est ce que vous auriez dû savoir, avant que d'y entrer. Allez, monsieur; je réponds de tout.

(L'exempt sort.)

SCÈNE XXII.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, SOPHIE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL, *et* TOUS LES GENS DE LA MAISON.

SAINT-ALBIN.

Mon père!

LE PÈRE DE FAMILLE, *avec tendresse.*

Je t'entends.

SAINT-ALBIN, *en présentant Sophie au commandeur.*

Mon oncle!

SOPHIE, *au commandeur qui se détourne d'elle.*

Ne repoussez pas l'enfant de votre frère.

LE PÈRE DE FAMILLE, *au commandeur, en montrant Sophie.*

Voyez-la. Où sont les parents qui n'en fussent vains?

LE COMMANDEUR.

Elle n'a rien, je vous en avertis.

SAINT-ALBIN.

Elle a tout.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ils s'aiment.

LE COMMANDEUR, *au père de famille.*

Vous la voulez pour votre fille?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ils s'aiment.

LE COMMANDEUR, *à Saint-Albin.*

Tu la veux pour ta femme?

SAINT-ALBIN.

Si je la veux!

LE COMMANDEUR.

Aie-la; j'y consens : aussi-bien, je n'y consentirois pas, qu'il n'en seroit ni plus ni moins....

SAINT-ALBIN, *à Sophie.*

Ah! Sophie, nous ne serons plus séparés.

LE COMMANDEUR, *au père de famille.*

Mais, c'est à une condition.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Mon frère, grâce entière; point de condition.

LE COMMANDEUR.

Non. Il faut que vous me fassiez justice de votre fille et de cet homme-là.

SAINT-ALBIN.

Justice! et de quoi? qu'ont-ils fait? Mon père, c'est à vous-même que j'en appelle. C'est lui qui vous a conservé votre fils.... Sans lui vous n'en auriez plus. Qu'allois-je devenir? C'est lui qui m'a conservé Sophie... Menacée par moi, menacée par mon oncle, c'est Germeuil, c'est ma sœur, qui l'ont sauvée.... Ils n'avoient qu'un instant.... elle n'avoit qu'un asile.... Ils l'ont dérobée à ma violence..... Les punirez-vous de ma faute? Cécile, venez. Il faut fléchir le meilleur des pères.

(Il amène sa sœur aux pieds de son père, et s'y jette avec elle.)

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ma fille, je vous ai pardonné, que me demandez-vous?

SAINT-ALBIN.

D'assurer pour jamais son bonheur, le mien et le vôtre. Cécile.... Germeuil.... ils s'aiment, ils s'adorent.... Mon père, livrez-vous à toute votre bonté. Que ce jour soit le plus beau jour de notre vie. *(Il court à Germeuil, il appelle Sophie.)* Germeuil, Sophie, allons tous nous jeter aux pieds de mon père.

SOPHIE, *se jetant aux pieds du père de famille, dont elle ne quitte guère les mains le reste de la scène.*

Monsieur!

LE PÈRE DE FAMILLE, *se penchant sur eux, et les relevant.*

Mes enfants!.... mes enfants!.... Cécile, vous aimez Germeuil?

LE COMMANDEUR.

Et ne vous en ai-je pas averti?

CÉCILE.

Mon père, pardonnez-moi.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Pourquoi me l'avoir celé? Mes enfants, vous ne connoissez pas votre père... Germeuil, approchez; vos réserves m'ont affligé; mais je vous ai regardé de tout temps comme mon second fils, je vous avois destiné ma fille : qu'elle soit avec vous la plus heureuse des femmes!

GERMEUIL, *baisant la main du père de famille.*

Ah! monsieur.

LE COMMANDEUR.

Fort bien. Voilà le comble. J'ai vu arriver de loin cette extravagance; mais il étoit dit qu'elle se feroit malgré moi, et, dieu merci, la voilà faite. Soyons tous bien joyeux, nous ne nous reverrons plus.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous vous trompez, monsieur le commandeur.

SAINT-ALBIN.

Mon oncle!

LE COMMANDEUR.

Retire-toi. Je voue à ta sœur la haine la mieux

conditionnée; et toi, tu aurois cent enfants, que je n'en nommerois pas un. Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE XXIII.

TOUTE LA MAISON, *excèpté* LE COMMANDEUR.

LE PÈRE DE FAMILLE.

ALLONS, mes enfants. Voyons qui de nous saura le mieux réparer les peines qu'il a causées. Approchez, mes enfants.... Venez, Germeuil..... Venez, Sophie. *(Il unit ses quatre enfants, puis il dit:)* Le jour qui vous unira sera le plus solennel de votre vie; puisse-t-il être aussi le plus fortuné!... Allons, mes enfants.... Oh! qu'il est cruel!.... qu'il est doux d'être père!

(En sortant de la salle, le père de famille conduit ses deux filles; Saint-Albin a les bras jetés autour de son ami Germeuil; M. Le Bon donne la main à madame Hebert: le reste suit en confusion, et tous marquent le transport de la joie.)

FIN DU PÈRE DE FAMILLE.

BÉVERLEI,

TRAGÉDIE BOURGEOISE,

IMITÉE DE L'ANGLOIS,

EN VERS LIBRES,

PAR SAURIN,

Représentée, pour la première fois, le 7 mai 1768.

PERSONNAGES.

BÉVERLEI.

MADAME BÉVERLEI, son épouse.

HENRIETTE, sœur de Béverlei.

TOMI, enfant de six à sept ans, fils de Béverlei et de son épouse.

LEUSON, amant d'Henriette.

STUKÉLI, faux ami de Béverlei.

JARVIS, ancien domestique de Béverlei.

UN INCONNU.

UN SERGENT.

Des Recors.

La scène est à Londres.

BÉVERLEI,

TRAGÉDIE BOURGEOISE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un salon mal meublé, et dont les murs sont presque nus, avec des restes de dorure.)

SCÈNE I.

MADAME BÉVERLEI, HENRIETTE.

(Elles sont assises, et travaillent, l'une au tambour, l'autre à la tapisserie.)

MADAME BÉVERLEI, *tournant la tête vers le fond du théâtre.*

Chère Henriette, il ne vient point!
Quel tourment que l'inquiétude!

HENRIETTE

C'est chez nous un mal d'habitude,
Ma sœur, mais un autre s'y joint,
Plus cruel, à ne vous rien taire,
L'indigence!

MADAME BÉVERLEI.

Oh! pour celui-là,
Plût au ciel qu'il fût seul! Oui, ma sœur; et déja
Je sens qu'on apprend à s'y faire.
Ce salon que j'ai vu si richement orné,

Ses meubles, ses tableaux, ses glaces, sa dorure,
Tout cela rendoit-il mon cœur plus fortuné?
Ce sont besoins du luxe, et non de la nature.
Mes yeux à cet éclat s'étoient accoutumés;
A voir ces murs tout nus ils se sont faits de même.
Un seul objet les tient uniquement charmés,
Et rien ne manque ici quand j'y vois ce que j'aime.

HENRIETTE.

Vous me mettriez en courroux!
Tomber, de l'opulence, au sein de la misère,
Cela n'est donc rien, selon vous?
Oh! je n'apprendrai, moi, qu'à détester mon frère.
Oui, je le haïrai dans peu;
A le haïr, vous-même, il saura vous contraindre.

MADAME BÉVERLEI.

Mon époux?... Je pourrai le plaindre;
Mais le haïr!

HENRIETTE.

Funeste amour du jeu!
Combien de fois après l'aurore
Vous l'avez vu rentrer, maudissant dans vos bras
Cette avare fureur qui l'agitoit encore?
Vos yeux de veiller étoient las;
Mais son retour, du moins, consoloit votre attente.
Ce n'est pas de même aujourd'hui:
Depuis long-temps le jour a lui,
Et Béverlei, trompant votre âme impatiente,
N'est pas encor rentré chez lui.

MADAME BÉVERLEI.

C'est la première fois.

HENRIETTE.

Ma sœur toujours l'excuse!

Jamais contre lui de courroux!
Ah! vous êtes trop bonne, et mon frère en abuse.

MADAME BÉVERLEI.

Il n'a qu'un seul défaut.

HENRIETTE.

Qui les renferme tous.
La passion qui le dévore
Bannit toute vertu, tout sentiment du cœur.
Il fut un temps qu'il chérissoit sa sœur,
Qu'il adoroit sa femme.

MADAME BÉVERLEI.

Eh! ce temps dure encore.

HENRIETTE.

Ses traits sont altérés aussi-bien que ses mœurs.
Qu'est devenu cet air qui lui gagnoit les cœurs,
Cette grâce, cette noblesse,
Et mille autres dons enchanteurs?
Les veilles, les chagrins ont flétri sa jeunesse.

MADAME BÉVERLEI.

Ce changement encor n'a point frappé mes yeux.

HENRIETTE.

(Voyant madame Béverlei soupirer.)
Son fils!... En soupirant vous regardez les cieux.
Hélas! quel sera son partage?
Pauvre enfant!

MADAME BÉVERLEI.

Le besoin rend l'homme industrieux;
Obligé de valoir, mon fils en vaudra mieux:
Le malheur et l'exemple instruiront son jeune âge.
De bonne heure il en recevra
L'utile leçon d'être sage,
Et de sa mère il apprendra

La patience et le courage.
Ah ! croyez-moi, ma chère sœur,
Le bonheur, dont souvent l'on ne poursuit que l'ombre,
C'est le contentement du cœur.
Béverlei l'a perdu : sur son front toujours sombre,
On lit l'affreux remords dont il est dévoré;
Rendre malheureux ce qu'il aime,
Voilà le trait cruel dont il est déchiré...
Ah ! s'il pouvoit se pardonner, lui-même !

HENRIETTE.

Oh ! pour moi, quand je songe à quelle passion
Il a sacrifié le plus bel héritage,
Je ne puis contenir mon indignation.
Le peu que j'eus pour mon partage,
Entre ses mains est demeuré.
Je crains...

MADAME BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Vous lui faites outrage.

HENRIETTE.

Un joueur n'a rien de sacré.
Dès ce jour je veux qu'il me rende
Ce dépôt dans ses mains imprudemment laissé.
Pour lui faire cette demande,
D'un trop juste motif mon cœur se sent pressé.

MADAME BÉVERLEI.

Quel motif?

HENRIETTE.

Le soutien d'une sœur qui m'est chère.

MADAME BÉVERLEI.

Non; ce bien vous est nécessaire :
L'hymen doit à Leuson engager votre foi,

Cet amant en est digne; et je ne sais pourquoi
Son bonheur toujours se diffère?

HENRIETTE.

Puis-je y penser, lorsque ma sœur
Gémit sous le poids du malheur?

MADAME BÉVERLEI.

Vous êtes sur mon sort un peu trop inquiète;
J'ai des diamants, des bijoux;
Je n'en ai pas besoin pour être satisfaite,
Et s'il faut m'en priver...

HENRIETTE, *l'interrompant vivement.*

Ah! ma sœur.

MADAME BÉVERLEI.

Calmez-vous.

Ma chère Henriette est trop vive;
Tout peut encor se réparer.
Nous avons à Cadix un fonds qui doit rentrer.
Incessamment il nous arrive:
On nous en donne avis.

HENRIETTE.

C'est un fonds pour le jeu,
Qui, croyez-moi, durera peu.

MADAME BÉVERLEI.

Il peut se corriger.

HENRIETTE.

Qu'un joueur se corrige,
Ma sœur!

MADAME BÉVERLEI.

Ah! si le ciel opéroit ce prodige,
Mon sort pourroit faire encor des jaloux!
De mille biens environnée,
Et, surtout, possédant le cœur de mon époux,

Des riches votre sœur fut la plus fortunée :
Si pour sa guérison mes vœux ne sont pas vains,
Avec cet époux que j'adore,
Réduite à subsister du travail de mes mains,
Des pauvres je serai la plus heureuse encore.

HENRIETTE.

Oh bien ! ma sœur, n'en parlons plus.
Je vous avertis, au surplus,
Qu'hier Leuson me chargea de vous dire
Qu'il a sur Stukéli le plus grave soupçon :
Souvent sur notre front notre cœur se fait lire,
Et l'air de Stukéli n'annonce rien de bon.

MADAME BÉVERLEI.

L'ami de mon mari ne peut qu'être honnête homme.

HENRIETTE.

Oh ! sans cesse pour tel lui-même il se renomme.
Leuson n'est pas léger, et le croit un fripon.

MADAME BÉVERLEI, *avec un air inquiet.*

N'entends-je pas quelqu'un ?

HENRIETTE.

Non.

MADAME BÉVERLEI.

Je suis au supplice !..

(*Elle regarde à sa montre.*)
Huit heures et demie !

HENRIETTE, *à part.*

Elle me fait pitié !

MADAME BÉVERLEI.

Pour le coup...

SCÈNE II.

JARVIS, MADAME BÉVERLEI, HENRIETTE.

HENRIETTE.

C'est Jarvis, qu'après un long service,
Chargé d'ans, nous avons, par un dur sacrifice,
Depuis six mois, congédié.

MADAME BÉVERLEI, *à part.*

Sa présence m'est un reproche...
(*A Jarvis.*)
Jarvis, je vous avois prié
De vouloir à mon cœur épargner une approche
Dont il se sent humilié.

JARVIS.

Madame, excusez-moi : je l'ai donc oublié...
(*Regardant l'appartement.*)
O ciel! en quel état je vois votre demeure!..
M'avez-vous défendu les larmes qu'à cette heure
M'arrache l'aspect de ces lieux?
Je voudrois les cacher, pardonnez, je suis vieux :
A mon âge aisément l'on oublie et l'on pleure.

MADAME BÉVERLEI, *à part.*

Je ne l'écoute pas avec tranquillité...
(*A Jarvis.*)
Asseyez-vous, Jarvis.

JARVIS.

C'est bien de la bonté.
Est-il bien vrai, mon pauvre maître
A, dit-on, perdu tout son bien?
En ce logis je l'ai vu naître.
L'honnête homme de père, hélas! qu'étoit le sien!

Que dieu fasse paix à son âme;
Mais, après quarante ans, madame,
Il n'eût pas renvoyé le bon-homme Jarvis.
Jusqu'à sa mort je le servis.
Courbé sous le poids des années,
J'espérois auprès de son fils
Passer celles encor qui me sont destinées;
Mais il ne me l'a pas permis.
Peut-être a-t-il trouvé ma vieillesse importune?
Trop librement, parfois, je me suis déclaré?

MADAME BÉVERLEI.

Non, de vous s'il s'est séparé,
Accusez-en, Jarvis, sa mauvaise fortune.

JARVIS.

Est-il réduit si bas? Oh! j'en suis pénétré.
Comme je vous disois, ici je l'ai vu naître.
Son père a bâti la maison;
Et cent fois dans mes bras, hélas! mon pauvre maître,
Je l'ai tenu petit garçon...
Aux pauvres il étoit si bon!
« D'où vient, me disoit-il, qu'il est des misérables,
« Des pauvres?.. Ce sont nos semblables.
« Je veux, si je suis jamais roi,
« Qu'en mon royaume tout abonde;
« Je rendrai riche tout le monde,
« Et je commencerai par toi... »
Ce sont les mots de son enfance:
Comme d'hier je m'en souviens;
Et voilà que lui-même il est dans l'indigence.

MADAME BÉVERLEI, *à part.*

Mes pleurs coulent en abondance...
(Bas, à Henriette.)
Parlez-lui.

HENRIETTE, *bas.*

Que j'essuie auparavant les miens.

JARVIS, *à madame Béverlei.*

Me refusera-t-il, dans cet état funeste,
De m'attacher à son malheur?
Ce refus perceroit mon cœur,
Et de mes tristes jours abrègeroit le reste.

MADAME BÉVERLEI, *entendant quelqu'un.*

Vous l'allez voir, je crois.

HENRIETTE.

Ce n'est pas encor lui.

SCÈNE III.

STUKÉLI, MADAME BÉVERLEI, HENRIETTE, JARVIS *dans le fonds.*

(Les dames se lèvent.)

MADAME BÉVERLEI, *à Stukéli.*

Avez-vous vu mon époux aujourd'hui,
Monsieur Stukéli?

STUKÉLI.

Non.

HENRIETTE.

Et cette nuit?

STUKÉLI.

Madame,
Hier au soir je l'ai quitté.
Quoi! mon ami seroit resté
Toute la nuit loin de sa femme?

HENRIETTE.

Votre ami! pouvez-vous vous dire son ami,
Quand son goût pour le jeu par vous est affermi,
Quand vous encouragez son vice?

STUKÉLI.

Vous ne me rendez pas justice.
Auprès de lui n'ai-je pas employé
Remontrance, conseil? Ce sont les seules armes
Que me fournissoit l'amitié.
J'ai même été jusques aux larmes.
Enfin, le trouvant sourd à tout,
N'ai-je pas, dans l'espoir de réparer sa perte,
Poussé l'amitié jusqu'au bout,
En lui tenant ma bourse ouverte?
J'ai de son mauvais sort supporté la moitié.

HENRIETTE.

C'est avoir eu, monsieur, une fausse pitié.

STUKÉLI.

On n'abandonne point son ami dans la peine.

HENRIETTE.

Approfondir l'abîme où son penchant l'entraîne!..
Vous vous attendez peu d'être remercié?

STUKÉLI.

De nous persécuter la fortune se lasse.
J'espérois...

MADAME BÉVERLEI, *à Henriette, voyant qu'elle veut faire de nouveaux reproches à Stukéli.*

(A Stukéli.)

C'est assez... Répondez-moi, de grâce;
Vous quittâtes hier mon époux?

STUKÉLI.

Chez Vilson,
Avec gens qu'à connoître il n'est profit, ni gloire.
Il ne m'en a pas voulu croire.

MADAME BÉVERLEI.

Y seroit-il encor?

STUKÉLI.

Jarvis sait la maison.

JARVIS, *à madame Béverlei.*

Madame, irai-je?

MADAME BÉVERLEI.

Il peut ne le pas trouver bon.

HENRIETTE, *à Jarvis.*

Allez-y comme de vous-même,
Jarvis.

STUKÉLI, *à Jarvis.*

Et gardez-vous de prononcer mon nom;
(A part.)
Il se plaindroit de moi... Peut-être avec raison.

MADAME BÉVERLEI, *à Jarvis.*

Allez donc... Mais, de grâce, avec un soin extrême
Évitez tous les mots qui pourroient l'offenser.
Les malheureux, Jarvis, sont aisés à blesser :
Avec ménagement il faut qu'on les approche.
J'ai toujours suivi cette loi :
Béverlei, consolé par moi,
De ma bouche jamais n'entendit un reproche.

JARVIS.

Il ne m'appartient pas de lui rien reprocher;
Et puis, voudrois-je le fâcher?
Mon pauvre maître! hélas! sa peine,
La vôtre, n'est-ce pas la mienne?
(Il sort.)

SCÈNE IV.

TOMI, MADAME BÉVERLEI, HENRIETTE, STUKÉLI.

(Tomi entre, et dit un mot tout bas à Henriette.)

HENRIETTE, *à Tomi.*

A l'instant, mon petit ami.
Venez.

MADAME BÉVERLEI, *à Tomi, en l'appelant.*

Écoutez-moi, Tomi.
Ce matin, suivant l'ordinaire,
Votre père, mon fils, n'a pu vous embrasser;
Mais, quand il reviendra, si vous voulez me plaire,
Songez à le bien caresser :
N'y manquez pas.

TOMI.

Oh ! maman, je n'ai garde :
J'aime tant mon papa !

MADAME BÉVERLEI.

Je ne crois pas qu'il tarde;
Songez-y bien.

HENRIETTE, *à Tomi, en l'emmenant.*

Venez.

(Tomi baise la main de sa mère, et sort avec Henriette.)

SCÈNE V.

MADAME BÊVERLEI, STUKÉLI.

STUKÉLI.

C'EST tout votre portrait :
Il est charmant !

MADAME BÊVERLEI.

Oh ! c'est son père, trait pour trait..
Que tous deux le ciel les conserve !..
(Elle s'assied, et Stukéli aussi.)
Mais daignez à présent me parler sans réserve.
A mon époux, monsieur, n'est-il rien arrivé?
C'est la première fois que la nuit il s'absente;
Et je crains...

STUKÉLI.

Quoi ! pour vous son amour éprouvé,
Pour lui, malgré ses torts, votre foi si constante,
Votre esprit et votre beauté,
Tant de charmes, qu'en vous l'on admire et l'on vante,
Tout ne répond-il pas de sa fidélité?

MADAME BÊVERLEI.

Sans convenir, monsieur, de ces prétendus charmes,
Je ne soupçonne point sa foi;
Sur ce point je suis sans alarmes :
Ce seroit l'outrager.

STUKÉLI.

Comme vous, je le crois;
Et c'est avec plaisir, madame, que je vois
Que vous connoissez trop le monde
Pour écouter les vains propos
Que hasardent souvent les sots
Et les méchants dont il abonde.

MADAME BÉVERLEI.

Quels propos, et sur quoi?.. Je ne vous entends pas.

STUKÉLI, *avec un air embarrassé.*

Mais... sur rien.

MADAME BÉVERLEI.

Pourquoi donc, monsieur, cet embarras?

STUKÉLI.

Je songeois qu'on a vu souvent la calomnie,
Entre d'heureux époux, semer la zizanie;
Qu'on doit fermer l'oreille à ses discours.

MADAME BÉVERLEI.

D'accord...,
Mais que prétendez-vous conclure?
Mon mari m'aime : j'en suis sûre;
Et l'on ne m'a point fait contre lui de rapport.
Tout au contraire; et dans ce monde,
Qui de sots, dites-vous, et de méchants abonde,
On convient que le jeu fait son unique tort.
Son cœur me reste, au moins, dans ma douleur profonde,
Et je ne le perdrois qu'en recevant la mort.

STUKÉLI.

Madame, pardonnez : peut-être
Le zèle et l'amitié m'ont fait aller trop loin.
Je vois que j'ai pris trop de soin,
Et qu'indiscrètement je vous ai fait connoître
Ce que de vous apprendre il n'étoit pas besoin.
Mais, malgré de vains bruits, j'ose ici vous répondre...

MADAME BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Il me suffit, pour les confondre,
Que je connoisse mon époux.
Tous ces vains bruits je les méprise;

Et, si vous permettez, monsieur, que je le dise,
Mon estime pour lui m'en répond mieux que vous...
(*A part.*)
Je ne puis résister au tourment qui me presse !..
(*A Stukéli.*)
J'ai besoin de repos, monsieur, et je vous laisse...
Vous pouvez, cependant, ici
Attendre en liberté que votre ami paroisse.
(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

STUKÉLI, *seul.*

Bon! mon projet a réussi.
J'ai mis le trouble dans son âme...
Madame Béverlei, vous avez oublié
Qu'avant que par l'hymen votre sort fût lié,
Vous avez dédaigné ma flamme...
Sous le voile de l'amitié,
J'ai déja ruiné le rival que j'abhorre...
Dans le cœur de sa femme il faut le perdre encore...
Le perdre... la gagner... c'est mon double projet.
Des deux côtés suivons ma trame.
Mon bonheur seroit imparfait,
Si l'amour... Oui... déja dans l'esprit de la femme
Adroitement j'ai glissé le poison,
Et j'espère bientôt... Quelqu'un vient... C'est Leuson
Son esprit pénétrant me met en défiance :
Il m'impose par sa présence,
Et je ne le vois pas d'un œil bien affermi.

SCÈNE VII.

LEUSON, STUKÉLI.

LEUSON.

Je vous trouve à propos. Jusqu'en votre demeure
J'aurois été, monsieur, vous chercher tout à l'heure.

STUKÉLI.

De quoi s'agit-il donc, monsieur?

LEUSON.

De mon ami,
De Béverlei.

STUKÉLI.

Dites le nôtre.

LEUSON, *d'un ton ferme.*

Je dis le mien : s'il eût été le vôtre...

STUKÉLI, *l'interrompant.*

Monsieur, je crois l'avoir prouvé.
Dans les occasions Béverlei m'a trouvé.
J'ai, pour le secourir, oublié la prudence.

LEUSON.

Ce n'est pas ce qu'on dit. On veut que, chez Vilson,
Vous ayiez avec Machinson
Une secrète intelligence.
Vous vous enrichissez, dit-on,
Lorsque Béverlei se ruine.

STUKÉLI.

Monsieur...

LEUSON, *l'interrompant.*

C'est ce qu'on imagine.
Qu'en croirai-je?

SCÈNE VIII.

HENRIETTE, *paroissant, et restant un moment à écouter au fond du théâtre, sans être vue de Leuson ni de Stukéli;* LEUSON, STUKÉLI.

STUKÉLI, *à Leuson.*

Monsieur Leuson,
Sur une question semblable,
Ici je m'expliquerois mal.
J'espère quelque jour, en lieu plus convenable...

LEUSON, *l'interrompant.*

Le jour, le lieu, tout m'est égal.
Sortons; l'instant est favorable.

HENRIETTE, *à Leuson, en le retenant.*

Monsieur Leuson, où voulez-vous aller?
Demeurez, je veux vous parler.

STUKÉLI, *à Leuson.*

Il suffit; serviteur.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

HENRIETTE, LEUSON.

HENRIETTE.

Qu'avez-vous donc ensemble?

LEUSON.

J'ai démasqué le traître. Il sait, le scélérat!
Que Leuson le connoît, et dans le cœur il tremble.

HENRIETTE.

Sur de simples soupçons ferez-vous un éclat?
Hasarderez-vous votre vie?...
Vous remplissez mon cœur d'effroi.

LEUSON.

Que ce tendre intérêt que vous prenez à moi
Transporte mon âme ravie!
Qu'en craignant pour mes jours, vous me les rendez chers!
Mais ce lâche, au cœur faux, à l'œil timide et sombre,
Vil opprobre de l'univers,
N'a jamais su porter tous ses coups que dans l'ombre.
Je crois à sa valeur comme à sa probité.
Vous voyez que mes jours sont bien en sûreté.

HENRIETTE.

Mais que prétendez-vous donc faire?

LEUSON.

Pour armer contre lui les lois,
Jusqu'ici je n'ai pas une preuve assez claire;
Mais je l'aurai dans peu, j'espère.
C'est à vous, cependant, d'autoriser mes droits.
Donnez-moi Béverlei pour frère;
Que ses intérêts soient les miens :
Ne différez plus des liens ..

HENRIETTE, *l'interrompant.*

Trouvez bon que je les diffère
Jusqu'à ce que ma sœur ait des destins plus doux.
Venez la consoler... Hélas! dans l'amertume,
Sans se plaindre de son époux,
Sa beauté se flétrit, et son cœur se consume.
Tandis qu'elle est en proie à ce trouble mortel,
Ah! Leuson, de l'amour puis-je goûter les charmes?
Non, son état est trop cruel;
Et je vais essuyer ou partager ses larmes.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(La scène est dans une place publique, près de la maison de Béverlei.)

SCÈNE I.

BÉVERLEI, *seul, et fort en désordre.*

CIEL! voici ma maison, et je crains d'y rentrer.
A ma femme, à ma sœur je n'ose me montrer...
J'ai tout trahi, l'amour, l'amitié, la nature.
A tout ce qui m'est cher, à moi-même odieux,
Sans dessein, sans espoir, errant à l'aventure,
La honte et le remords me suivent en tous lieux...
O du jeu passion fatale!
Ou, plutôt, vil amour de l'or!
Eh! qu'avois-je besoin d'en amasser encor?
A ma félicité quelle autre fut égale?
Tout prévenoit mes vœux, tout flattoit mes désirs.
L'amour semoit de fleurs ma couche nuptiale,
Et l'aurore avec moi réveilloit les plaisirs...
Ah! pour moi que le ciel ne fut-il plus avare!...
Si lorsqu'à tous nos vœux la fortune sourit,
La sagesse est un don si rare,
La médiocrité, mère du bon esprit,
Vaut mieux que la richesse, hélas! qui nous égare!...
Malheureux!

SCÈNE II.

JARVIS, BÉVERLEI.

JARVIS.

Ah ! monsieur, je sors de chez Vilson.

BÉVERLEI.

Toi, Jarvis ! Connois-tu cette horrible maison ?
Ce gouffre où l'avarice égorge ses victimes,
Où parmi l'intérêt, la bassesse et les crimes,
Règne le désespoir, la malédiction ;
Image de ce lieu de désolation,
Dont le courroux du ciel a creusé les abîmes ?

JARVIS.

Oubliez ce séjour maudit,
Et venez consoler madame.
Elle n'étoit pas bien ; ses larmes me l'ont dit.

BÉVERLEI.

Laisse-moi... Tu dis que ma femme ?...

JARVIS.

Je dis que dans ses bras vous devriez voler.
Votre retour, monsieur, peut seul la consoler.
Venez.

BÉVERLEI.

J'ai tort, Jarvis : moi-même je me blâme ;
Mais, laisse-moi.

JARVIS.

Que je vous laisse, hélas !
Je ne sais s'il est des ingrats ;
Mais vos bontés pour moi long-temps ont su paroître.
Tout ce que j'ai, vous me l'avez donné.

Abandonnerois-je un bon maître,
Lorsque de la fortune il est abandonné?

BÉVERLEI.

Eh! que peux-tu pour moi?

JARVIS.

Bien peu de chose.
Cependant... pardonnez... mon cher maître, je n'ose;
En vous l'offrant, je crains...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

O digne serviteur!
De ton maître avili crains plutôt la bassesse:
Oui, crains que, sans pitié, dépouillant ta vieillesse,
Je n'abuse de ton bon cœur.
Tu ne sais pas, Jarvis, ce que c'est qu'un joueur.
J'ai ruiné mon fils, et ma femme, et ma sœur:
De la même fureur crains d'être aussi la proie.
Un misérable qui se noie,
S'attache, en périssant, au plus foible roseau.
Crains que je ne t'entraîne aussi dans mon naufrage.
Si tu savois, ô ciel! à quel excès nouveau
M'a porté cette nuit du jeu l'aveugle rage!
Ma femme... ah! je suis confondu...
Moi qui comptois un jour perdu
Le jour que je passois loin d'elle,
De toute cette nuit elle ne m'a point vu!
J'ai passé cette nuit cruelle,
Dans les convulsions d'un malheur obstiné,
A maudire cent fois le jour où je suis né.

JARVIS.

Venez donc; chaque instant pour madame est une heure.
Songez...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Et tu dis qu'elle pleure?

JARVIS.

Elle se cachoit pour pleurer:
Des larmes s'échappoient à travers sa paupière.
J'ai cru même, tout bas, l'entendre soupirer.
Vous n'avez pas un cœur de pierre;
Ah! si vous l'aviez vue...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Hélas! que je la plains,
Et que je m'abhorre moi-même!
Sa vertu méritoit de plus heureux destins!
Jarvis, de ma douleur extrême
Tu ne peux adoucir l'horreur.
Tu n'assoupiras point le remords dans mon cœur!
Abandonne ce misérable:
Va trouver ta maîtresse... Hélas! dans son malheur,
On peut la consoler; elle n'est pas coupable.

JARVIS.

Mais, vous-même, venez.

BÉVERLEI.

Dis-moi la vérité.
Dans le monde, Jarvis, comment suis-je traité?

JARVIS.

On vous regarde comme un homme
Qui dans un précipice, en rêvant, s'est jeté:
Le meilleur des humains (c'est ainsi qu'on vous nomme)
Est partout plaint et regretté.

BÉVERLEI.

Bon vieillard, je sais me connoître.
Dis plutôt, sans flatter ton maître,

Que partout on me nomme époux ingrat, cruel,
Frère sans amitié, père sans naturel...
Va, dis-je, trouver ta maîtresse;
Je te suis.

JARVIS.

Eh! pourquoi différer d'un instant?
Son cœur est bien dans la détresse:
Elle a bien des chagrins, mon cher maître; et pourtant
Je jurerois que votre absence
De tous ses maux est le plus grand.

BÉVERLEI.

Tu peux de mon retour lui porter l'assurance.
A Stukéli je dois parler,
Avant de me rendre auprès d'elle...
Mais modère pour moi ton zèle.
Qu'ont mes malheurs et toi, Jarvis, à démêler?
Né dans ce que l'orgueil appelle la bassesse,
De l'honneur tu suivis la loi;
Et l'honneur rarement conduit à la richesse.
Les besoins vont bientôt assaillir ta vieillesse;
Ne mets pas la misère entre la tombe et toi...
Je vais chez Stukéli.

JARVIS, *voyant paroître Stukéli.*

Le voici.

BÉVERLEI.

Laisse-moi.

(Jarvis s'éloigne.)

SCÈNE III.

STUKÉLI, BÉVERLEI.

BÉVERLEI.

Eh bien! cher Stukéli, quelle ressource?

STUKÉLI.

Aucune,

Et je n'ai rien que d'affligeant
A vous annoncer.

BÉVERLEI.

Point d'argent?

STUKÉLI.

On veut des sûretés. En avez-vous quelqu'une?
Quant à moi, je n'ai rien qui puisse être engagé:
Vous avez épuisé ce que j'eus de fortune.

BÉVERLEI.

Oui, notre ruine est commune.
Dans l'abîme où j'étois plongé
Vous m'êtes venu tendre une main secourable,
Et moi, doublement misérable,
J'ai dans le même abîme entraîné mon ami;
Voilà de mes tourments le plus insupportable.

STUKÉLI.

Montrez dans le malheur un cœur plus affermi;
Appelons, croyez-moi, le courage à notre aide.
La plainte n'est point un remède.
Voyez s'il ne vous reste plus
Quelqu'un de ces bijoux, brillants et superflus,
Que notre vanité prend sur le nécessaire.

BÉVERLEI.

Infidèle dépositaire,

J'ai perdu cette nuit les effets de ma sœur:
Il ne reste plus rien que la honte à son frère.

STUKÉLI.

Tant pis; car, entre nous, je le dis sans humeur,
Je n'ai consulté que mon cœur,
Et j'ai plus fait pour vous que je ne pouvois faire.

BÉVERLEI.

Il est trop vrai.

STUKÉLI.

Riche dans son état,
Peut-être, Jarvis...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Ah!

STUKÉLI.

A regret je le nomme;
Mais ce n'est pas le temps d'être si délicat.

BÉVERLEI.

Ce l'est toujours d'être honnête homme.
Moi, dépouiller ce bon vieillard?

STUKÉLI.

Adieu donc.

BÉVERLEI.

Quel brusque départ!

STUKÉLI.

Je ne veux pas, du moins, dans ce malheur extrême,
Qu'on puisse m'accuser de vous avoir séduit.
Leuson en fait courir le bruit.
Votre ami s'est pour vous sacrifié lui-même:
Des reproches en sont le fruit.

BÉVERLEI.

Eh! vous en fais-je aucun? C'est moi seul que j'accuse.
Nous périssons tous deux battus des mêmes flots.

Quant à Leuson, à ses propos,
Je lui ferai sentir à quel point il s'abuse.

STUKÉLI.

Fort bien !... Mais pour tirer vous et moi d'embarras,
Il faudroit autre chose ; et vous n'ignorez pas
Que plus d'un créancier peut, d'un moment à l'autre,
Faire d'une prison mon séjour et le vôtre.
Je n'en sortirois pas : pour vous j'ai tout vendu.
Non content d'épuiser ma bourse,
Effets, contrats, tout est fondu.
Vous, du moins, vous avez encore une ressource.

BÉVERLEI.

Nommez-la donc, et prenez-la.

STUKÉLI.

Oh ! je ne prétends point cela...
Votre femme... Mais non, je prévois la réponse ;
Et trop mal aisément une femme renonce
A ce qui sert à l'embellir.

BÉVERLEI.

Ses diamants ?... Cruel ! je ne puis m'y résoudre.
Tombe plutôt sur moi la foudre.
Son époux jusque-là ne sauroit s'avilir.
La priver du seul bien qu'a respecté ma rage !
Non.

STUKÉLI.

La nécessité demande du courage.

BÉVERLEI.

Dis plutôt de la lâcheté.

STUKÉLI.

Je suis sûr qu'aujourd'hui la fortune volage
Tourneroit de notre côté.

J'ai des pressentiments dans l'âme,
Dont je garantirois l'infaillibilité.

BÉVERLEI.

Je les éprouve aussi : le même espoir m'enflamme.
Je brûle de jouer; mais permets, Stukéli,
Que ton ami soit homme.

STUKÉLI.

Et que le tien périsse.
Mets ce que j'ai fait en oubli;
Laisse-moi dans le précipice.
Je ne presse plus un ingrat
Qu'une femme, qui t'est si chère,
Conserve ses bijoux, en pare, avec éclat,
Et son orgueil, et sa misère....
Je ne vous dis plus rien.

BÉVERLEI.

Hélas!
Que vous connoissez mal cette épouse adorée!
Les bijoux dont elle fait cas,
Ce sont mille vertus dont on la voit parée,
Et qui ne lui manqueront pas.
Son éclat naturel suffit à ses appas.
C'est pour plaire à moi seul qu'elle ornoit sa figure;
C'est pour ma vanité qu'elle avoit des bijoux.
Pour les besoins de son époux,
Elle s'en priveroit sans peine et sans murmure.

STUKÉLI.

Non; de sentiment j'ai changé.
Mon amitié fut sans réserve;
Que dans une prison plongé,
Votre ami...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Le ciel m'en préserve!
Qu'un ami généreux, pour m'avoir assisté,
Dans une prison soit jeté!
Stukéli me croit donc sans honneur et sans âme?
Dans le désespoir où je suis,
Accablé sous le poids du malheur et du blâme,
Je n'achèterai point le bonheur à ce prix.

STUKÉLI.

Avec trop de chaleur...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Ah! sans être de glace,
En a-t-on moins en pareil cas?
Non... Finissons de vains débats;
Je vois ce qu'il faut que je fasse.
Allez chez vous.

STUKÉLI.

Peut-être ai-je été trop pressant.

BÉVERLEI.

Moi, trop ingrat.

STUKÉLI.

Chez lui votre ami vous attend...
(*A part.*)
J'imagine un moyen qui hâtera l'affaire.
(*Il s'en va.*)

SCÈNE IV.

BÉVERLEI, *seul, s'approchant de sa maison.*

ENTRONS.

SCÈNE V.

HENRIETTE, *sortant de la maison de Béverlei;* BÉVERLEI.

HENRIETTE.

C'EST vous, enfin, mon frère?
O mon dieu! comme vous voilà!...
Qu'en voyant ce changement-là,
Ma pauvre sœur aura de peine!

BÉVERLEI.

Que fait-elle?

HENRIETTE.

Elle goûte un moment de repos.
Ses yeux se sont fermés, las d'une attente vaine.
Tandis que le sommeil a suspendu ses maux,
Mon frère, trouvez bon que je vous redemande
Les effets qu'en vos mains...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

L'impatience est grande!...
Quoi donc, ma sœur, votre Leuson
A-t-il sur ce sujet formé quelque soupçon?
A d'étranges discours on dit qu'il se hasarde.
Ose-t-il...

HENRIETTE, *l'interrompant à son tour.*

Sur ce point, mon frère, il n'ose rien.
C'est moi, jusqu'à présent, qu'uniquement regarde
Le soin de gouverner mon bien;
Et mon dessein n'est plus qu'il reste sous la garde
D'un homme qui si mal a conservé le sien.

BÉVERLEI.

Avez-vous quelque inquiétude?

HENRIETTE.

Rendez-moi mes effets pour la faire cesser;
Ou bien, s'ils sont perdus, daignez me l'annoncer.
Le coup pourra m'en être rude;
Mais j'ai tant souffert pour ma sœur,
Pour son fils, que de la douleur
Vous m'avez fait une habitude.
Mon mal sera pour moi plus léger que le leur...
Maudite passion!..

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Épargnez-moi le reste.

HENRIETTE.

Sa maison fut un paradis;
Deux anges l'habitoient, son épouse et son fils.
La candeur ingénue et la beauté modeste
Lui prodiguoient leur doux souris;
Et, lassé d'être heureux, de ce séjour céleste,
Il s'est précipité dans l'abîme funeste
De la misère et du mépris.

BÉVERLEI.

Cruelle! vous me percez l'âme!

HENRIETTE.

Si le mal sur vous seul tomboit, comme le blâme...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Un frère de sa sœur attendoit plus d'égard.
Choisissez des couleurs moins dures:
Vos reproches viennent trop tard;
Sans pouvoir les guérir, vous ouvrez mes blessures.
De vos effets, demain, nous parlerons, ma sœur;
Souffrez qu'aujourd'hui je respire.

HENRIETTE.

Demain donc. Jusque-là je forcerai mon cœur

A garder sur lui plus d'empire.
Il faut du ciel respecter le courroux,
Et, sans murmure, adorer sa justice.
Que ce soit, cependant, un frère qu'il choisisse
Pour nous faire sentir ses coups;
Que ce soit un père, un époux...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Eh! ma sœur.

HENRIETTE.

C'en est fait : je garde le silence.

SCÈNE VI.

MADAME BÉVERLEI, TOMI, BÉVERLEI HENRIETTE.

MADAME BÉVERLEI, *sortant de sa maison, avec Tomi, à Béverlei, en courant à lui.*

SOYEZ le bien-venu!.. Vous voilà, mon ami?

BÉVERLEI.

Chère épouse!.. J'ai fait une bien longue absence;
Je crains qu'en m'attendant vous n'ayez peu dormi.

MADAME BÉVERLEI.

Mon ami, laissons là ma peine et mes alarmes...
Je vous vois : tout est oublié.

BÉVERLEI, *à part.*

Tant de vertu, de tendresse et de charmes!..
Que je me sens humilié!
Que de reproches à me faire!

(Pendant cet à parte, *madame Béverlei parle bas à son fils, et lui dit d'aller à son père.)*

TOMI.

Mon papa!

BÉVERLEI.

Venez dans mes bras...

(Il le baise.)

Venez çà, cher enfant!.. Plus sage que ton père,
De tous les maux qu'il cause à son épouse, hélas!
Puisse-tu consoler ta malheureuse mère!

MADAME BÉVERLEI.

Malheureuse!.. Elle ne l'est pas:
Voûs m'aimez!

TOMI, *à Béverlei.*

Mon papa...

BÉVERLEI.

Dites, mon fils?

TOMI.

O dame!
J'ai bien eu du chagrin!

BÉVERLEI.

Comment, petit ami?

TOMI.

C'est que maman tantôt elle pleuroit.

MADAME BÉVERLEI, *en mettant son doigt sur sa bouche.*

Tomi,
Paix!

BÉVERRLEI.

Laissez-le dire, ma femme...
(A Tomi.)
Ensuite?

TOMI.

Dans ses bras j'ai couru tout d'abord;
Et puis, en me baisant, elle pleuroit plus fort,
Et moi, je me suis mis à pleurer tout comme elle.

HENRIETTE, *à part.*

Pauvre enfant!

BÉVERLEI, *à madame Béverlei.*

Que je sens vivement tout mon tort!

MADAME BÉVERLEI.

Pardonnez, votre absence à mon cœur est cruelle.

SCÈNE VII.

LEUSON, BÉVERLEI, MADAME BÉVERLEI, HENRIETTE, TOMI.

MADAME BÉVERLEI, *à Béverlei, en lui montrant Leuson.*

Voici monsieur Leuson, dont le zèle et les soins
Ne se peuvent trop reconnoître.

BÉVERLEI.

Je lui suis obligé.

LEUSON.

Non; mais j'espère, au moins,
Que bientôt vous me pourrez l'être.
J'espère parvenir à démasquer le traître...

BÉVERLEI, *l'interrompant vivement.*

Qui s'est perdu pour moi par excès d'amitié?

LEUSON.

Dites que pour vous perdre il en prend l'apparence.
Quand vous saurez qu'il est le vil associé...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

N'allez pas plus avant: qui l'outrage m'offense...
(A madame Béverlei.)
J'aurois, ma chère amie, à vous entretenir.

HENRIETTE.

Eh bien! nous vous laissons, mon frère...
(A Leuson.)
Venez, monsieur Leuson.

LEUSON, *à Béverlei.*

Un temps pourra venir
Que vous remercierez l'ami qui vous éclaire,
Et qui vous servira.

(Henriette rentre avec Leuson et Tomi.)

SCÈNE VIII.

BÉVERLEI, MADAME BÉVERLEI.

BÉVERLEI.

J'AI peine à retenir
La colère qui me possède !
Un ami qui périt pour venir à mon aide,
Oser l'appeler traître, et l'oser devant moi !

MADAME BÉVERLEI.

Leuson vous aime et vous estime :
A de faux bruits, sans doute, il donne trop de foi ;
Mais il faut excuser le zèle qui l'anime.

BÉVERLEI.

Attaquer mon ami, c'est s'attaquer à moi...
Si vous saviez combien je lui suis redevable !
On connoît à l'épreuve un ami véritable ;
Et si Stukéli ne l'est pas,
Il faut à l'amitié ne croire de la vie.

MADAME BÉVERLEI.

D'un voile si sacré masquer sa perfidie !
On n'a point le cœur assez bas :
Je pense comme vous.

BÉVERLEI.

Hélas ! ma chère amie,
Que tout le monde ici n'a-t-il votre douceur !
De toutes les vertus vous êtes le modèle.

J'ai beau déchirer votre cœur,
Je le trouve toujours iudulgent et fidèle...
Ah! j'ai détruit votre bonheur.

MADAME BÉVERLEI.

Il ne l'est point; sortez d'erreur.
J'ai tout quand je vous vois; et durant votre absence
Votre retour fait tous mes vœux.
Oubliez le passé, comme un songe fâcheux,
Je me croirai dans l'abondance :
Il ne me manque rien que de vous voir heureux.

BÉVERLEI.

Amie, hélas! trop généreuse!
Malgré moi du passé le cruel souvenir
Réfléchira son ombre affreuse
Sur les derniers moments de mon triste avenir...
Mais un autre chagrin, en secret, me dévore.

MADAME BÉVERLEI.

Parle, et dans ce cœur qui t'adore,
Cher époux, épanche ton cœur.

BÉVERLEI.

Cet ami que, dans son honneur,
Si lâchement on assassine..

MADAME BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Eh bien?

BÉVERLEI.

J'ai causé sa ruine.
Tout le bien qu'avoit Stukéli
Dans mon naufrage enseveli...
Des créanciers pressants, dont la poursuite vive
Ne lui laisse pour perspective
Que l'infâme séjour d'une horrible prison...

Tout cela dans mon cœur verse un mortel poison.
Mon amitié pour lui ne peut rester oisive.

MADAME BÉVERLEI.

J'espère...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Il faut agir, et non pas espérer.

MADAME BÉVERLEI.

Le fonds que sur Cadix nous avons à prétendre
Est très considérable, et va bientôt rentrer.

BÉVERLEI.

Mon ami ne peut pas attendre.
Dans l'amertume de son cœur,
Il m'a reproché son malheur.

SCÈNE IX.

UN INCONNU, *apportant une lettre;* BEVERLEI, MADAME BÉVERLEI.

BÉVERLEI, *à l'inconnu.*

Que voulez-vous?

L'INCONNU, *lui présentant la lettre.*

C'est une lettre,
Qu'entre vos mains, monsieur, on m'a dit de remettre.
(Béverlei prend la lettre, et l'inconnu se retire.)

SCÈNE X.

BÉVERLEI, MADAME BÉVERLEI.

BÉVERLEI, *ouvrant la lettre.*

Elle est de Stukéli.

MADAME BÉVERLEI.

Que vous annonce-t-il?

BÉVERLEI, *lisant.*

« Venez me voir le plus promptement que vous pour« rez. C'est la seule marque d'amitié qu'actuellement je « désire de vous. Depuis que je vous ai quitté, j'ai pris « la résolution d'abandonner l'Angleterre. J'aime mieux « me bannir de ma patrie que de devoir ma liberté au « moyen dont nous avons parlé tantôt. Ainsi n'en dites « rien à madame Béverlei; et hâtez-vous de venir rece« voir les adieux de votre ami ruiné,

STUKÉLI.

Et ruiné par moi !... Je suivrai son exil.

MADAME BÉVERLEI.

Quoi !...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Sans le secourir souffrir qu'il se bannisse !
J'ai causé son malheur, je dois le partager...
(*A part.*)
O fureur de jouer ! abominable vice !
(*A madame Béverlei.*)
Voilà tes fruits amers... Il faut le soulager,
Ou le suivre... Il n'est point de parti si funeste...

MADAME BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Je ne puis supporter l'état où je vous vois...
Il parle d'un moyen... Dissipez mon effroi;
En est-il quelqu'un qui nous reste?

BÉVERLEI.

C'est à moi de souffrir; je suis seul criminel...
Ce cœur n'est pas assez cruel
Pour vouloir en priver et mon fils et sa mère.
Votre beauté n'en a que faire;
Mais c'est l'unique bien qui vous soit demeuré.

MADAME BÉVERLEI.

Mes diamants?

BÉVERLEI.

J'ai honte...

MADAME BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Est-ce donc une affaire?

Mon ami, sois bien assuré
Que la paix de ton cœur par dessus tout m'est chère :
Que jamais rien par moi n'y sera préféré.

BÉVERLEI.

Ta vertu me confond... Tu m'en vois pénétré...
Mais de quel poids affreux ta bonté me soulage!

MADAME BÉVERLEI.

Mais vous ne jouerez plus? Cela m'est bien promis?
C'est à quoi mon époux expressément s'engage?

BÉVERLEI.

Ah! c'est pour t'adorer désormais que je vis.

MADAME BÉVERLEI.

Venez : tout ce que j'ai va vous être remis.

BÉVERLEI.

De ton amour quel nouveau gage!...
Mais pour le meilleur des amis
Pouvois-je faire moins?

MADAME BÉVERLEI.

Pouviez-vous davantage?...
Puisse-t-il en sentir le prix!
Et puisse votre cœur ne s'être pas mépris!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

STUKÉLI, *seul.*

J'AI tout au mieux joué mon rôle !
Voilà les diamants perdus,
Et cent pièces sur sa parole.
Tandis que notre ami confus,
Chez Vilson, en vain se désole,
Allons près de sa femme employer tout mon art.
J'ai tantôt mis le trouble en son âme incertaine :
Frappons un coup plus fort. Il faut que tôt ou tard
(La voyant paroître.)
Le dépit... le besoin... Mon bonheur me l'amène.

SCÈNE II.

MADAME BÉVERLEI, *sortant de chez elle;* STUKÉLI.

MADAME BÉVERLEI.

AH! monsieur, vous voilà? mon mari vous a vu?
Vous nous restez?

STUKÉLI.

J'aurois voulu
Qu'il n'eût pas exigé, madame, un sacrifice...
J'ai pour l'en détourner fait tout ce que j'ai pu.

MADAME BÉVERLEI.

Oui, monsieur, je vous rends justice.

A fuir votre pays vous étiez résolu :
Je le sais.

STUKÉLI.

Quelquefois, en blâmant son caprice,
D'un ami, malgré soi, l'on se rend le complice.

MADAME BÉVERLEI.

Vous étiez dans la peine : il vous a secouru ;
Et je ne vois rien là qu'à louer.

STUKÉLI, *à part, mais de manière à être entendu de madame Béverlei.*

Pauvre femme !
Que je la plains !

MADAME BÉVERLEI.

Monsieur, que dites-vous?

STUKÉLI.

Madame...

MADAME BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Quelque chose, en secret, paroît vous agiter?

STUKÉLI.

Il est vrai.

MADAME BÉVERLEI.

Mon époux...

STUKÉLI, *l'interrompant.*

Je n'y puis résister.

MADAME BÉVERLEI.

Monsieur, quel est donc ce mystère?

STUKÉLI, *à part, mais de manière à être entendu de madame Béverlei.*

Son sort me fait compassion.

MADAME BÉVERLEI.

Quel sort?

STUKÉLI.

À votre époux vous ne pouvez rien taire;
Et la moindre indiscrétion
Sûrement entre nous causeroit une affaire.

MADAME BÉVERLEI.

Ma prudence, en ce cas, est votre caution...
(Voyant qu'il feint d'hésiter.)
Quoi! vous balancez?

STUKÉLI.

Oui... Contentez-vous d'apprendre
Que si vos diamants de vos mains sont sortis,
À quelqu'autre que moi vous devez vous en prendre;
Qu'ils ne m'ont point été remis.

MADAME BÉVERLEI.

O ciel! à ma surprise il n'en est point d'égale.
Eh! pour qui?

STUKÉLI.

Je ne sais... Il se répand des bruits...
Nous sommes dans un siècle... on a vu des maris...

MADAME BÉVERLEI.

Eh bien, monsieur?

STUKÉLI.

Souvent une indigne rivale...

MADAME BÉVERLEI.

Achevez donc.

STUKÉLI.

Qu'il soit épris
D'un de ces vils objets de luxe et de scandale
A qui nous prodiguons l'argent et le mépris,
La chose paroît impossible,
Alors qu'on vous connoît.

MADAME BÉVERLEI.

Vous le croyez pourtant,
Je le vois?

STUKÉLI.

Vous avez une âme si sensible!
Je sens trop, en vous éclairant,
De quel horrible coup elle seroit frappée.

MADAME BÉVERLEI.

Ce coup... il est porté. Vous déchirez mon cœur...
(A part.)
Béverlei, tu m'aurois trompée!
J'ai pu supporter tout, hors cet affreux malheur.
Riche de ton amour, au sein de la misère,
Tu tenois lieu de tout à ce cœur éperdu...
Un autre objet a su lui plaire!
Ah! de ce seul instant, hélas! j'ai tout perdu.

STUKÉLI, *à part.*

Mon projet réussit.

MADAME BÉVERLEI, *à part.*

Trop certain que je l'aime,
Il en prend droit de m'outrager.
L'ingrat de mes bontés s'arme contre moi-même:
Il sait trop que de lui je ne puis me venger...
(A Stukéli.)
Non, je ne puis penser qu'à ce point il m'offense...
Un faux rapport vous a déçu.

STUKÉLI.

L'amitié m'imposoit silence:
Il faut parler. Je sers la beauté, la vertu...
De son secret, lui-même, il m'a fait confidence.

MADAME BÉVERLEI, *le regardant fixement.*
Ainsi de votre ami trompant la confiance,
Près de sa femme, ici, vous venez l'accuser?

STUKÉLI.

Madame...

MADAME BÉVERLEI, *l'interrompant.*
C'est assez : tu ne peux m'abuser.
Je vois trop que Leuson t'avoit bien su connoître.
Oui, puisque Béverlei voulut t'ouvrir son cœur,
Qu'il te crut son ami, que tu prétendis l'être,
S'il n'est d'un imposteur, ton rapport est d'un traître.
Choisis d'être perfide, ou calomniateur...
Je te crois tous les deux... Va, de ta bouche impure
Ne viens plus en ces lieux distiller le poison...
Mais, tremble !... de ton imposture
Béverlei me fera raison.

STUKÉLI.

L'effet peut suivre la menace,
Madame; en des combats vous pouvez l'engager :
Ce n'est pas pour moi seul que sera le danger.

MADAME BÉVERLEI.

Lâche! tu n'oserois le regarder en face...
Mais ton sang souilleroit ses mains.
Je lui cacherai ton audace.
Toi, dérobe à mes yeux le plus vil des humains.

STUKÉLI, *à part, en s'en allant.*
Cette fierté peut se confondre;
Et c'est en me vengeant que je dois lui répondre!

SCÈNE III.

MADAME BÉVERLEI, *seule.*

De ses artifices trompeurs
Je reconnois le piège, et pourtant je soupire!
Avec peine mon sein respire,
Et mes yeux se couvrent de pleurs...
Béverlei! Béverlei!

SCÈNE IV.

HENRIETTE, MADAME BÉVERLEI.

HENRIETTE.

Je vous vois toute en larmes!
Toujours de nouvelles douleurs,
Toujours de nouvelles alarmes!
Je vous l'ai déja dit, ma sœur,
Vous gâtez votre époux, à force de douceur...
Vous ne m'écoutez pas?

MADAME BÉVERLEI.

Ma sœur, je le confesse,
Je suis toute troublée.

HENRIETTE.

Eh! quel trouble vous presse?
Il aura joué? Deviez-vous,
Ma sœur, lui donner vos bijoux?
Si facilement, je vous prie,
Les lui falloit-il accorder?
Avant de les avoir il auroit eu ma vie.

MADAME BÉVERLEI.

Il n'avoit qu'à la demander,
Il auroit eu la mienne.

HENRIETTE.

O ciel ! quelle foiblesse !
Mérite-t-il cette tendresse ?

MADAME BÉVERLEI.

Si long-temps il fit mon bonheur !
Si long-temps tous les deux nous ne fîmes qu'une âme !
(Vivement.)
Que fût-il un ingrat !... Il ne l'est pas, ma sœur.
Je sacrifierois tout pour lui prouver ma flamme,
C'est un plaisir pour moi qui ne vaut aucun bien...
Adieu... Quelques instants je veux être à moi-même...
(Voyant paroître Leuson.)
Et je vois que Leuson cherche votre entretien...
Il vous apprendra comme on aime.
(Elle rentre chez elle.)

SCÈNE V.

LEUSON, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Ne laissons point seule ma sœur.
Venez.

LEUSON.

Daignez, belle Henriette,
D'un entretien, d'abord, m'accorder la faveur.

HENRIETTE.

Votre air sérieux m'inquiète.
De quoi s'agit-il donc ?

LEUSON.

D'un fait
Que de savoir il vous importe.

HENRIETTE.

Hâtez-vous donc.

LEUSON.

C'est un secret,
Que, pour une raison très forte,
Je ne puis révéler qu'à des conditions.

HENRIETTE.

Eh bien ! expliquez-les ; voyons.

LEUSON.

La première, c'est de m'apprendre
Si votre cœur, pour moi changé,
Ne désireroit pas de se voir dégagé ;
Et si par vos délais je ne dois pas comprendre...

HENRIETTE, *l'interrompant.*

Prenez garde, monsieur Leuson :
Qui de mon changement peut former le soupçon,
A ce changement doit s'attendre ;
Et quand vous doutez de ma foi...

LEUSON, *l'interrompant à son tour.*

Non ; je ne doute que de moi.
On connoît mal, d'abord, l'humeur, le caractère ;
Tout prend dans un amant les couleurs de l'amour.
Ses défauts sont cachés sous le désir de plaire.
Je crains que par le temps les miens produits au jour...

HENRIETTE, *l'interrompant vivement.*

Monsieur, répondez, je vous prie ;
Répondez en homme d'honneur.
Dites si, dans le fond du cœur,
Vous ne désirez pas que le mien se délie.

LEUSON.

Ah ! le ciel m'est témoin qu'il y va de ma vie :
Au bonheur d'être à vous mes jours sont attachés.

HENRIETTE.

Sachez donc de mon cœur les sentiments cachés.
Il n'est plus le même.

LEUSON.

Ah ! cruelle !

HENRIETTE.

Écoutez jusqu'au bout.

LEUSON.

Parlez, mademoiselle.

HENRIETTE.

En vous connoissant mieux, Leuson,
Ce qui fut un penchant est devenu raison ;
Et sur moi l'un et l'autre ont pris tant de puissance
Que fussiez-vous dans l'indigence,
Avec vous je préfèrerois
La plns simple cabane au plus riche palais.

LEUSON.

Adorable Henriette !... Eh bien donc ! je demande
(C'est mon autre condition)
Que d'une si chère union
Le jour fixé par vous...

HENRIETTE, *l'interrompant.*

Ah ! souffrez que j'attende.

LEUSON.

Je n'attends plus ; non : il faut que demain
De tous vos délais soit le terme.
J'en veux votre parole, Henriette, ou mon sein
Garde le secret qu'il renferme.

HENRIETTE.

Vous êtes trop pressant !

LEUSON.

Vous balancez en vain;
Et, si je vous suis cher, toute excuse est frivole.

HENRIETTE.

Il faut céder.

LEUSON.

Votre parole?

HENRIETTE.

Elle est à vous... Votre secret?

LEUSON.

Toute votre fortune...

HENRIETTE, *l'interrompant.*

Eh bien?

LEUSON.

Elle est perdue.

HENRIETTE.

O ciel!... Je reste confondue!
Perdue?... Et Leuson, qui le sait...
Vous avez surpris ma promesse.
De votre procédé j'admire la noblesse;
Mais...

LEUSON, *l'interrompant.*

J'ai votre parole... Eh quoi!
Voilà que vous rêvez, Henriette, et je voi
Des pleurs, au même instant, mouiller votre paupière?

HENRIETTE.

Il faut vous dévoiler mon âme toute entière.
Quelque beau procédé que vous me fassiez voir,
Peut-être vous m'allez accuser d'être fière,
Mais je crains de vous trop devoir.
Oui, Leuson, si j'ai tort, ce tort est excusable.
Notre fortune étoit semblable;

Et l'hymen, nous liant de ses nœuds les plus doux,
Laissoit tout égal entre nous.
Mais pour dot, aujourd'hui, vous porter l'indigence,
N'est-ce pas, jusques au tombeau,
Envers vous d'une dette immense
M'imposer le rude fardeau?
N'est-ce pas...

LEUSON, *l'interrompant.*

Quelle erreur! Eh quoi! belle Henriette,
Entre deux cœurs qui ne font qu'un
Peut-il subsister quelque dette?
Est-il quelque fardeau qui ne soit pas commun?
Craint-on d'être obligé par un autre soi-même?
Tout est acquitté quand on s'aime.

HENRIETTE

Que tout le soit donc entre nous.
L'orgueil voudroit en vain se soulever encore,
Henriette consent à tenir tout de vous.
Voici ma main, Leuson.

LEUSON.

Qu'en un moment si doux,
Je baise mille fois cette main que j'adore!

HENRIETTE.

Mais de mon bien perdu quel est votre garant?

LEUSON.

Un homme qui me doit quelque reconnoissance,
Bates, de Stukéli le principal agent.
Il m'en a fait la confidence;
Et, sans doute, en le ménageant,
Je parviendrai bientôt à mettre en évidence
La manœuvre du scélérat,
Dont Béverlei fait tant d'état.

HENRIETTE.

Plût au ciel !

LEUSON.

Je vous laisse... Adieu, belle Henriette.
Tenez à Béverlei notre affaire secrète.
Prévenu trop long-temps en faveur d'un pervers,
J'espère que demain ses yeux seront ouverts.
(Il s'en va.)

SCÈNE VI.

HENRIETTE, *seule.*

De sentiments quelle délicatesse,
Et quel généreux procédé !
Qu'il mérite bien ma tendresse !...
Mais, mon frère, à quel point le jeu l'a dégradé !...
Ah ! pour toi, chère sœur, quelle douleur cruelle,
Quand cette fatale nouvelle
Viendra frapper encor ton cœur déja brisé !...
Ce coup accableroit son courage épuisé...
Il faut la lui cacher et me résoudre à feindre...
(Apercevant Béverlei.)
Mais voici Béverlei... Tâchons de nous contraindre.
Que cet effort coûte à mon cœur !

SCÈNE VII.

BEVERLEI, HENRIETTE.

BÉVERLEI, *d'un air épanoui.*

Ah ! vous voilà, ma chère sœur.
De moi, depuis long-temps, vous avez à vous plaindre ?
Le vil amour du jeu me sut trop égarer.

J'oubliai vous, mon fils, et ma femme, et moi-même.
Mais, malgré tous ses torts, votre frère vous aime;
Il vous aima toujours, et veut tout réparer.

HENRIETTE.

Qu'annonce ce transport? Un retour de fortune?
Cette vicissitude aux joueurs est commune;
Mais...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Je ne le suis plus... Non, j'abhorre le jeu;
De le fuir à jamais devant vous je fais vœu.

HENRIETTE.

Pour la millième fois?

BÉVERLEI.

Où votre sœur est-elle?
Je lui viens annoncer une grande nouvelle.

HENRIETTE, *voyant paroître madame Béverlei.*

Vous la voyez.

SCÈNE VIII.

MADAME BÉVERLEI, BÉVERLEI, HENRIETTE.

BÉVERLEI, *à madame Béverlei.*

Ma femme, embrassez votre époux,
Et sachez le bonheur que le ciel nous envoie.

MADAME BÉVERLEI.

Il sait les vœux que je lui fais pour vous...
Mais quel est donc ce grand sujet de joie?

BÉVERLEI.

Nos fonds sont arrivés. Le bon monsieur Johnson,
Homme d'honneur et banquier de renom,
Vient de m'en faire la remise...

(Tirant un porte-feuille de sa poche.)
J'ai dans ce porte-feuille, en billets différents,
Une somme qui monte à trois cent mille francs.
Le ciel a béni l'entreprise,
Et nous avons, au moins, décuplé notre mise.
(Il remet son porte-feuille dans sa poche.)

MADAME BÉVERLEI.

Mon cœur en est charmé, moins pour moi que pour vous...
J'espère désormais que votre âme guérie,
Jouissant d'un destin plus doux,
Abjurera du jeu la triste frénésie;
Que vous me rendrez mon époux?

BÉVERLEI.

Oui, j'abjure à vos pieds cette fureur honteuse,
Qui de mon fils, qui de ma sœur,
Qui d'une épouse vertueuse
A fait trop long-temps le malheur!
Autant qu'à vous, ma femme, elle m'est odieuse,
Et je prends le ciel à témoin
Que je ne veux avoir désormais d'autre soin
Que d'élever mon fils et de vous rendre heureuse.

MADAME BÉVERLEI.

C'est de votre bonheur que dépend tout le mien.

BÉVERLEI.

Savez-vous mon projet? Cet antique héritage,
Par mes pères transmis jusqu'à moi d'âge en âge,
Que j'ai vendu presque pour rien,
Je prétends y rentrer. Là je veux vivre en sage.
Aux fureurs du sort échappé,
Las d'en éprouver les secousses,
Dans le sein des passions douces,
Mon cœur reposera de vous seule occupé.

MADAME BÉVERLEI.

Ah! mon ami.

HENRIETTE.

Fort bien! du mal qui vous possède,
Mon frère, ainsi que de l'amour,
La fuite est l'unique remède.

BÉVERLEI.

Oh! j'en suis guéri, sans retour.
Tant que mon âme en fut atteinte,
De convulsions agité,
Entre l'espérance et la crainte,
Je traînai de mes jours le tissu détesté...
J'ai cent fois été près d'attenter à ma vie.

MADAME BÉVERLEI.

Vous me faites frémir!

BÉVERLEI.

Le ciel, ma chère amie,
Pour prix de vos vertus, vient d'exaucer vos vœux....
Permettez, cependant, qu'un moment je vous quitte.
D'une dette pressante il faut que je m'acquitte:
Le retard seroit dangereux;
Ma personne en répond... Mais bientôt...

MADAME BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Avec peine
Je vous laisse aller.

BÉVERLEI.

A l'instant
Je reviens.

MADAME BÉVERLEI.

Mon ami, sur un point important
Il faut que je vous entretienne,
Et vous ne pouvez trop presser votre retour.

BÉVERLEI.

Je n'ai pas moins que vous d'impatience.

MADAME BÉVERLEI.

Allez donc... Pendant votre absence,
Nous préparerons tout pour fêter ce grand jour.
(*Elle rentre chez elle avec Henriette.*)

SCÈNE IX.

STUKÉLI, BÉVERLEI.

(*Béverlei fait un pas pour s'éloigner, et rencontre Stukéli.*)

BÉVERLEI.

TE voilà, Stukéli? Sais-tu que la fortune...

STUKÉLI, *l'interrompant.*

Oui; Johnson m'a tout dit. Je vous fais compliment.

BÉVERLEI.

Ton amitié pour moi se montra peu commune;
Tu verras si la mienne aujourd'hui se dément.
Mais je cours m'affranchir d'une dette importune,
Et satisfaire Jame, ainsi que Mackinson.

STUKÉLI.

Fort bien! Ils sont tous deux, à présent, chez Vilson.
La partie est considérable :
Des flots d'or roulent sur la table;
Avec quelque bonheur on feroit un beau gain...
Mais je les ai laissés tous deux en mauvais train,
Jouant d'un malheur effroyable.
Tu viendras à propos leur prêter du secours.

BÉVERLEI.

Dans cette maison infernale
Je voudrois, s'il se peut, ne rentrer de mes jours :
Elle me fut toujours fatale.

STUKÉLI.

Je t'approuve très fort de ne point aller là.
On n'y joua jamais une partie égale...
C'est sur un tapis vert le Pérou qui s'étale;
Tu serois tenté.

BÉVERLEI.

Point.

STUKÉLI.

Je doute de cela.
La fortune, il est vrai, n'est pas toujours cruelle.
Tu parois en grâce avec elle;
Avec discrétion on pourroit la tâter...
Ce n'est point mon avis.

BÉVERLEI.

Oh ! sois en assurance...
Cependant on peut m'arrêter.
Tu sais que Mackinson a contre moi sentence?

STUKÉLI.

Je l'avoue; et quelqu'un m'a dit, en confidence,
Qu'il vouloit, dès ce soir, la faire exécuter.

BÉVERLEI.

Eh bien ! cette raison décide...
Mais n'appréhende rien : je te réponds de moi.

STUKÉLI.

Tu n'iras pas, si tu m'en croi.
Leuson viendroit encor me traiter de perfide...
Il ne parle pas mieux de toi.
(En appuyant.)
Il dit, partout, avec menace,
Que du bien de ta sœur tu lui feras raison.

BÉVERLEI.

Laissons là ce monsieur Leuson:

On peut rabattre son audace...
Allons m'acquitter chez Vilson...
(Voulant lui confier son porte-feuille, qu'il tire de sa poche.)
Mais, pour plus de précaution,
Tiens, garde ces billets.

STUKÉLI.

Qui? moi! que je les prenne!
Tu connois le foible que j'ai?
Je te crois aujourd'hui dans une heureuse veine:
Tu voudras les ravoir; et moi je cèderai...
N'y va pas, Béverlei; permets que je t'arrête.

BÉVERLEI.

Me crois-tu donc si foible, et que sur un tapis
Un peu d'or me tourne la tête,
Que mes yeux en soient éblouis?

STUKÉLI.

Un peu d'or? des monceaux!

BÉVERLEI.

Beaucoup ou peu, qu'importe?

STUKÉLI.

On pourroit regagner tout ce que tu perdis...
Mais ne nous y fions que de la bonne sorte.

BÉVERLEI.

Non, je ne jouerai plus; c'est un parti bien pris...
Mais, puisqu'enfin tu crois cette épreuve si forte,
N'entrons pas: demandons Mackinson à la porte.
(Stukéli prend le porte-feuille, et il s'en va avec Béverlei.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(Il fait nuit.)

SCÈNE I.

BÉVERLEI, STUKÉLI.

STUKÉLI.

Que parlez-vous, ô ciel! de fer et de poison?

BÉVERLEI.

Mon sort est-il assez funeste?
J'ai tout perdu : rien ne me reste
Que l'affreux désespoir qui trouble ma raison;
Ma fureur va jusqu'au délire.

STUKÉLI.

Falloit-il entrer chez Vilson?
Si mes conseils sur vous avoient eu quelque empire,
Votre ami...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Mon ami!... Barbare! à toi ce nom?
Tu n'es qu'une horrible furie,
Qui de son souffle impur empoisonna ma vie,
Un monstre par l'enfer contre moi déchaîné!
Sans cette amitié détestable,
Seroit-il un mortel plus que moi fortuné?
En est-il un plus misérable?
Heureux père, heureux frère, et moins époux qu'amant,
Manquoit-il à mes vœux quelque bien désirable?

Mais d'un fatal égarement
Réveillant dans mon cœur la semence endormie,
Tu lui fournis de l'aliment,
Et fis d'une étincelle un affreux incendie.
Tout a péri, mes biens, mon honneur et ma vie:
Voilà ce qu'a produit ta funeste amitié.

STUKÉLI.

J'excuse le malheur : votre injustice extrême
Excite mon courroux bien moins que ma pitié...
Mais avez-vous donc oublié
Que sûr, disiez-vous, de vous-même,
Près d'entrer chez Vilson, je vous ai supplié...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Tu brûlois de m'y voir... Oui, j'ai vu l'artifice,
Et qu'en montrant le précipice,
Tu savois inspirer la fureur d'y courir...
Mais mon cœur étoit ton complice,
Et cherchoit lui-même à périr...
Mais, réponds-moi, pourquoi me rendre
Les effets qu'en dépôt j'avois mis dans tes mains?

STUKÉLI.

Vous savez que pour m'en défendre
Tous mes efforts ont été vains:
Vous avez voulu les reprendre.

BÉVERLEI.

Traître! donne-t-on du poison
Au furieux qui le demande?

STUKÉLI.

J'ai vu dans le malheur James et Mackinson;
J'espérois...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

J'ai contr'eux un violent soupçon.

De scélérats c'est une bande,
Dont la caverne est chez Vilson.
Ma perte n'est pas naturelle.

STUKÉLI.

On les dit cependant d'un honneur éprouvé;
Et par moi l'un et l'autre en jouant observé,
M'a paru loyal et fidèle.

BÉVERLEI.

Mais, toi-même, l'es-tu?

STUKÉLI.

Béverlei!

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Je ne sais...
Il me prend contre toi des mouvements de rage.

STUKÉLI.

Me croyez-vous donc lâche assez?...
Supportez le malheur avec plus de courage.

BÉVERLEI.

Du courage?... La mort!... Mais, ma femme! mon fils!...
Il le saisit au collet.)
Traître! tu m'as plongé dans l'abîme où je suis;
Il faut m'en tirer, ou, sur l'heure...
(*Voyant que Stukéli veut s'éloigner.*)
Je ne me connois plus... Pardonne... Tu me fuis?

STUKÉLI.

Je quitte un ingrat.

BÉVERLEI.

Ah! demeure.

STUKÉLI.

Pour me voir accablé de reproches sanglants?

BÉVERLEI.

Ah! dans mes transports violents,
Puis-je savoir si je t'outrage?
Sais-je ce que je dis? Suis-je maître de moi?...
Non... crains tout, en effet... Dans un moment de rage,
Je puis te poignarder, et moi-même après toi.
(Il lui fait signe de s'en aller, avec un geste furieux: Stukéli s'en va.)

SCÈNE II.

BÉVERLEI, *seul.*

Où porté-je mes pas?... Ciel! dans quel antre sombre
D'une âme bourrelée ensevelir l'horreur?
C'est en vain que la nuit me couvre de son ombre,
On n'échappe point à son cœur...
Nuit, tu ne peux cacher un coupable à lui-même..
O désespoir! ô honte extrême!...
Quoi! de mon repentir ce jour même est témoin:
Celle qui, lâchement à ma rage immolée,
Apprit, sans murmurer, à souffrir le besoin,
Ma femme, est par moi consolée;
Son bonheur, désormais, doit faire tout mon soin;
Loin de Londre et du jeu, qu'à jamais je déteste,
Je lui peins le séjour céleste...
L'enfer, hélas! n'étoit pas loin!
C'en est fait, à ses yeux je ne veux plus paroître.
Ma mort...

SCÈNE III.

LEUSON, BÉVERLEI.

BÉVERLEI, *à part.*

Mais, quelqu'un vient....Je crois le reconnoître...
Oui, c'est lui-même; c'est Leuson.
On dit que ses propos respirent la menace,
Que du bien de ma sœur il veut avoir raison.
Je prétends que lui-même ici me satisfasse.

LEUSON, *à part.*

Quelqu'un a prononcé mon nom...
(*A Béverlei, qu'il reconnoît.*)
Béverlei!... Mon ami, la rencontre est heureuse,
J'ai travaillé pour vous.

BÉVERLEI.

Sans en être prié?
C'est avoir l'âme généreuse!
Qui vous chargeoit, monsieur, de ce soin?

LEUSON.

L'amitié.
J'espère en tout son jour faire bientôt paroître
Le mortel le plus noir, et l'ami le plus traître...
Ce que j'ai découvert doit le faire trembler.

BÉVERLEI.

J'en connois un déja qui doit trembler lui-même.

LEUSON.

De qui prétendez-vous parler?
Quel est-il?

BÉVERLEI.

Moi présent, il proteste qu'il m'aime,
Et loin de moi sa bouche ose me diffamer.

LEUSON.

Cette énigme...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Je vais clairement m'exprimer.
J'ai, si l'on vous en croit, perdu, par ma folie,
Tout le bien que ma sœur vous devoit apporter.
Voilà dans tous les lieux ce que Leuson publie.
Qu'il ose en ma présence ici le répéter.

LEUSON.

Béverlei, la hauteur et le ton de menace
Ont causé bien des maux qu'on eût pu prévenir;
Et, peut-être, un autre, à ma place...
Mais je saurai me contenir.
Je ne dis jamais rien qu'en face
Je ne sois prêt à soutenir.
Des discours qu'on me fait tenir
Nommez le délateur, et de sa vile audace
Cette main saura le punir.

BÉVERLEI.

Je sais ce qu'il faut que je pense,
Et ce n'est là qu'un vain recours
Pour échapper à ma vengeance.

LEUSON.

O ciel! quel étrange discours!
Béverlei me tient ce langage!...
Mais nous nous sommes vus dans le champ de l'honneur:
Il sait bien qu'aisément on ne me fait pas peur.

BÉVERLEI.

Je ne sais rien que mon outrage;
Et, sans discourir davantage,
Défendez vos jours.

(*Il tire son épée.*)

LEUSON, *froidement.*

Frappe, ingrat!
Suis la fureur qui te domine.
Ta folle confiance en un vil scélérat
De tout ce qui t'est cher a causé la ruine:
Il te reste un ami... que ta main l'assassine.

BÉVERLEI.

J'ai ruiné mon fils, et ma femme et ma sœur:
De malédictions qu'elles chargent ma tête;
Je les accomplirai: ma main est toute prête.
Mais toi, quel droit as-tu de noircir mon honneur?
Tu te dis mon ami, barbare! si c'est l'être,
Ah! sois-le donc encore en me perçant le cœur.
Tu me vois, à ce trait, prêt à te reconnoître.

LEUSON.

Remets ce fer... Je vois qu'un traître
A contre ton ami sourdement manœuvré.
Je crois même entrevoir le but qu'il se propose.

BÉVERLEI.

Eh! par quelle raison juger qu'il m'en impose?

LEUSON.

Il sait que je l'ai pénétré.
En t'armant contre moi le lâche fourbe espère
De l'un des deux, au moins, par l'autre se défaire:
Mais son espoir sera trahi.
Tu ne verseras point le sang de ton ami;
Ma main du sang du mien ne sera point trempée.
Remets, te dis-je, cette épée...
Adieu; rentre chez toi. Demain, moins prévenu,
Béverlei rougira de m'avoir mal connu.

(*Il s'éloigne.*)

SCÈNE IV.

BÉVERLEI, *seul.*

Ce sang-froid de Leuson n'est pas celui d'un lâche.
Dans l'occasion je l'ai vu;
Sa valeur fut toujours sans tache...
Stukéli m'auroit-il déçu?..

SCÈNE V.

JARVIS, BÉVERLEI.

(Jarvis s'approche lentement de Béverlei, qu'il cherche à reconnoître.)

BÉVERLEI, *à part.*

Que m'importe, après tout? Tiens-je encore à la vie?..
Dans le fond de mon cœur je sens mille bourreaux...
D'un coup terminons tous mes maux;
Il faut avec ce fer qu'elle me soit ravie...
(*Apercevant quelqu'un qui s'approche.*)
Qui s'avance vers moi? Parle : est ce un assassin?
Si tu l'es, viens; suis-moi : ma main,
Plus que la tienne encore, est de sang altérée;
Et plus que toi je porte dans mon sein
Une rage désespérée!

JARVIS.

Mon cher maître, daignez...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Ah! bon-homme, c'est toi?
Que fais-tu si tard dans la rue?
Tu devrois être au lit.

JARVIS.

Monsieur, pardonnez-moi...
(Voyant l'épée nue.)
Vous-même... Ciel !

BÉVERLEI.

Quoi donc?

JARVIS.

Votre épée... Elle est nue...
Auriez-vous... Ah ! monsieur, vous me glacez d'effroi.

BÉVERLEI, *à part, et sans l'écouter.*

Oui, de quelque côté que je tourne la vue,
La misère, l'opprobre est partout sur mes pas.
Ce n'est que par un prompt trépas...

JARVIS, *l'interrompant.*

(A part.)
Monsieur !.. De sa douleur l'âme toute occupée,
Il se parle à lui-même, et ne m'écoute pas...
(A Béverlei.)
O mon maître !

BÉVERLEI.

Qui parle?

JARVIS.

Hélas !
C'est le pauvre Jarvis... Donnez-moi cette épée;
Monsieur, au nom de Dieu, donnez-la moi... Je crains...

BÉVERLEI, *l'interrompant et lui donnant son épée.*

Oui; prends-la; prends ce fer... Ote-le de mes mains.
Peut-être en ce moment c'est le ciel qui t'envoie.

JARVIS.

Ah ! monsieur, quelle est donc ma joie;
Et que Jarvis se tient heureux !

BÉVERLEI.

Puisses-tu toujours l'être, ô vieillard vertueux!..
Mais ne reste pas davantage.
De mes malheurs, Jarvis, crains la contagion.
La ruine, l'horreur, la malédiction,
De tout ce qui m'approche est le cruel partage...
Rentre, bon vieillard; couche-toi.
Va trouver le repos... qui n'est plus fait pour moi.

JARVIS.

Permettez que chez vous, monsieur, je vous ramène.

BÉVERLEI.

Non... jamais!

JARVIS.

Songez-vous quelle cruelle peine
Madame?.. Pardonnez! vous voulez donc sa mort?

BÉVERLEI.

Pour elle, et pour mon fils, de tous les maux le pire,
C'est peut-être de vivre... Oui, dans leur triste sort,
Ils passeront, hélas! leurs jours à me maudire.
Laisse-moi... De la nuit je chéris la noirceur.
Je voudrois en pouvoir redoubler les ténèbres.
Dans le fond de mon âme une plus grande horreur...
(Écoutant avec inquiétude.)
N'entends-je pas des cris funèbres?

JARVIS.

Tout garde le silence.

BÉVERLEI, *à part.*

O remords! ô fureur!..
(A Jarvis, en lui montrant des pierres qui sont près de lui.)
Va-t'en... Couché sur cette pierre,

Je passerai la nuit à dévorer mon cœur...
Eh ! puissé-je jamais ne revoir la lumière !
(Il s'étend sur les pierres.)

JARVIS, *se jetant à ses genoux.*

Ah ! mon cher maître, à vos genoux,
Votre vieux serviteur, en larmes, vous conjure...
Au nom de Dieu, relevez-vous...
Vous n'avez point une âme dure ;
Madame est dans les pleurs...

SCÈNE VI.

MADAME BÉVERLEI, *sortant de chez elle avec une petite lanterne à la main ;* BÉVERLEI, *couché sur les pierres ;* JARVIS, *à ses genoux.*

MADAME BÉVERLEI, *à part.*

JARVIS ne revient pas...
Je ne puis soutenir une plus longue attente.
Un trouble affreux m'agite... O ciel ! conduis mes pas :
Guide ma démarche tremblante.
(Elle avance du côté où sont Béverlei et Jarvis.)

BÉVERLEI, *à Jarvis, en se relevant à moitié.*

Tu m'importunes, bon vieillard.

JARVIS.

Votre père, monsieur, me montroit plus d'égard ;
Et vous-même dans votre enfance...
(Apercevant, dans l'éloignement, madame Béverlei, sans la reconnoître.)
Mais je vois que vers nous une clarté s'avance.
Prenez garde... quelqu'un...

MADAME BÉVERLEI, *qui s'est approchée, à part.*

J'entends sa voix, je crois...

Oui, c'est lui... c'est Jarvis... Que mon âme est émue!..
(Reconnoissant Béverlei.)
Je frémis... Approchons... Ciel! qu'est-ce que je voi?

JARVIS, *à Béverlei.*

C'est madame.

BÉVERLEI, *à part, en retombant sur les pierres.*

Ma femme!.. O terre! engloutis-moi!..

MADAME BÉVERLEI, *à son mari, en se précipitant sur lui.*

(A part.)
Mon ami!.. Je me meurs!.. Ce spectacle me tue!..
(A Béverlei.)
Cruel! vous détournez la vue!
Vous fuyez mes regards!.. Mon cœur se sent glacer!..
Parlez-moi!.. Vous voyez qu'à peine je respire!..
Ah! par pitié, faites cesser
Tout le trouble et l'effroi que ce moment m'inspire!

BÉVERLEI, *se relevant à moitié.*

Je vais plutôt les redoubler.
Frémissez... je n'ai rien que d'affreux à vous dire:
De malédictions vous m'allez accabler.

MADAME BÉVERLEI.

Ah! mon cœur en est incapable:
Il n'apprendra jamais qu'à bénir mon époux.

BÉVERLEI.

Cet époux est un misérable,
Qui ne doit être vu par vous
Que comme un monstre détestable.
Ce jour a fixé notre sort.
La misère, les pleurs, voilà votre partage.
C'est celui de mon fils... et le mien, c'est la mort.

MADAME BÉVERLEI.

Quoi donc?

BÉVERLEI.

Tout est perdu : le désespoir, la rage,
Voilà tout ce qui m'est resté.
Maudissez votre époux ; il l'a bien mérité.

MADAME BÉVERLEI, *à part.*

Exauce mes vœux et mes larmes,
Ciel ! d'un œil de bonté regarde sa douleur :
De son front obscurci dissipe les alarmes ;
Ramène la paix dans son cœur.
Si l'infortune et la misère
Doivent tomber sur l'un des deux,
Épuise sur moi ta colère,
Et que Béverlei soit heureux !

BÉVERLEI.

Eh ! c'est ainsi que me maudit ta bouche?
O d'un indigne époux vertueuse moitié,
Combien tant de bonté me confond et me touche !

MADAME BÉVERLEI.

Laisse donc la tendre pitié
Adoucir dans ton cœur le désespoir farouche...
Eh pourquoi succomber au poids de tes douleurs?
Tout n'a point, mon ami, péri dans ton naufrage ;
Mon partage n'est point la misère et les pleurs

BÉVERLEI.

Que nous reste-t-il?

MADAME BÉVERLEI.

Le courage
Et le travail... Tu sais que toujours quelque ouvrage,
Dans ton absence, occupoit mes moments?
Je trompois la longueur du temps...

Ah ! crois-moi, c'est du sein de l'indigence même
Que naîtra mon plus doux plaisir.
Je n'ai fait jusqu'ici qu'amuser mon loisir;
Je ferai vivre ce que j'aime.

BÉVERLEI.

Ta vertu peut tout adoucir :
Mon désespoir cède à tes charmes.
Je me jette en ton sein, que je baigne de larmes...
O chère et tendre épouse et tu ne me hais pas?

MADAME BÉVERLEI.

Je t'aime et je te plains... Hélas !
(*Béverlei, son épouse et Jarvis se relèvent tout-à-fait.*)

SCÈNE VII.

UN SERGENT, DEUX RECORS, BÉVERLEI, MADAME BÉVERLEI, JARVIS.

LE SERGENT, *à Béverlei.*

Je vous arrête. Il faut me suivre.

BÉVERLEI, *à part.*

O fortune ! voilà le dernier de tes coups !
On ne m'y verra pas survivre.

MADAME BÉVERLEI, *au sergent.*

Monsieur, je tombe à vos genoux.

LE SERGENT.

C'est de l'argent qu'il faut.

JARVIS.

De combien est la somme?

LE SERGENT.

Trois cents pièces.

JARVIS.

Chez moi, j'en ai moitié.

LE SERGENT.

Bon-homme,

Il faut le tout.

JARVIS.

Demain, je puis,

En fondant un contrat...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

(Au sergent.)

Finissons... Je vous suis...

(A Jarvis.)

Jarvis, ce nouveau trait a pénétré mon âme;

(A madame Béverlei.)

Mais gardez votre argent... Embrassez-moi, ma femme.
Pour la dernière fois je vous tiens dans mes bras...
Il faut subir mon sort...

(On l'emmène.)

MADAME BÉVERLEI, *le suivant avec Jarvis.*

Je ne vous quitte pas.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(La scène représente la chambre d'une prison. Il doit y avoir, d'un côté, une table, sur laquelle est un pot d'eau, et un verre dans une jatte; et, de l'autre, un fauteuil et une chaise, à côté. Tomi est couché dans le fauteuil, et Jarvis est assis sur la chaise, à côté.)

SCÈNE I.

JARVIS, TOMI *dormant.*

JARVIS, *en arrangeant l'enfant.*

Ses yeux se ferment... Il succombe.
Pauvre enfant! le voilà qui dort...
O l'heureux âge! sans effort,
Dans les bras du sommeil il tombe.
Il ne craint pas que du remord
La voix, en sursaut, le réveille.
Son innocence en paix sommeille;
Tandis que, le cœur déchiré,
Son père malheureux a vu le jour renaître,
Avant que dans ses yeux le sommeil soit entré...
Quel changement fatal!... O mon maître, mon maître!
À quelle passion vous vous êtes livré!
Que de vertus en vous un seul vice a détruites!
Et qu'il a d'effroyables suites!
Puisse le ciel...

SCÈNE II.

MADAME BÉVERLEI, JARVIS, TOMI *endormi.*

MADAME BÉVERLEI, *à Jarvis.*

Que fait mon fils?

JARVIS, *lui montrant Tomi endormi.*

Vous voyez, madame, il repose.

MADAME BÉVERLEI, *à Tomi endormi, en le baisant.*
(A Jarvis.)

Dormez, cher enfant... Ah! Jarvis,
Quels tourments son père me cause!
Mes discours, tu le sais, avoient eu quelque fruit;
J'avois de ses transports calmé la violence:
Cette prison a tout détruit.
O la cruelle, ô l'effroyable nuit!
Plongé dans un morne silence,
L'œil fixe, il paroissoit ni n'entendre ni voir;
Et soudain, furieux jusques à la démence,
Poussant les cris du désespoir,
Il détestoit son existence.

JARVIS, *à part.*

O mon maître!

MADAME BÉVERLEI.

A ses pieds, que je baignois de pleurs,
J'invoquois les doux noms et d'époux et de père...
A mes larmes, à ma prière
Il n'opposoit que des fureurs.
Deux fois cruellement ses bras m'ont repoussée...
De cet égarement à la fin revenu,
Honteux de voir sa femme à ses pieds abaissée,
Son cœur s'est vivement ému:

Contre son sein il m'a pressée ;
Le torrent de nos pleurs alors s'est confondu.

JARVIS.

Je sens couler les miens.

MADAME BÉVERLEI.

Sa fureur s'est calmée.
Par le sommeil enfin sa paupière fermée,
D'un repos passager lui prête la douceur.

JARVIS.

Le ciel en soit loué !

MADAME BÉVERLEI.

Mais, cependant, ma sœur
M'a mandé qu'il falloit que moi-même j'agisse,
Et que pour mon époux il seroit important
Qu'au dehors, sans tarder un moment, je la visse.
Je vais profiter de l'instant,
Jarvis, où mon mari sommeille.
Toi, sois bien attentif, prends garde ; et, s'il s'éveille,
Ne le laisse point seul : mène-lui son enfant.
A l'aspect de son fils, à cette chère vue,
D'un sentiment si doux un père a l'âme émue !...
Béverlei sentira son tourment adouci.
A l'instant je reviens ici.
Si de toi je n'étois pas sûre,
Mon cœur à le quitter ne pourroit consentir.

JARVIS

Sans crainte vous pouvez sortir.

MADAME BÉVERLEI, *après avoir été doucement regarder dans la coulisse du côté où Béverlei est censé être couché.*

Il n'a pas changé de posture ;

Il dort profondément. Jarvis, je t'en conjure,
Observe bien l'instant qu'il se réveillera.
(*Elle regarde tendrement son fils, et puis elle sort.*)

SCÈNE III.

JARVIS, TOMI *dormant.*

JARVIS, *à part.*

Jusqu'au retour de ma maîtresse
J'espère qu'il reposera...
Que de vertu, que de tendresse!
L'excellente femme qu'il a!
Qu'il seroit avec elle heureux, s'il savoit l'être!...
(*Entendant du bruit que fait Béverlei.*)
J'entends du bruit... Allons doucement reconnoître...
(*Il va à l'entrée de la coulisse, du côté où est Béverlei.*)
Il ne dort plus... C'est lui, pâle, défiguré,
Moins sombre, cependant, et l'œil moins égaré.

SCÈNE IV.

BÉVERLEI, JARVIS, TOMI *dormant.*

BÉVERLEI, *à part.*

Ma femme est éloignée; écartons ce bon-homme.
Il faut me défaire de lui.

JARVIS.

Vous n'avez fait qu'un léger somme;
Le repos bientôt vous a fui?

BÉVERLEI.

Ta maîtresse est dehors?

JARVIS.

Quelques soins nécessaires
L'ont forcée à sortir, monsieur, pour vos affaires.
Dans peu vous allez la revoir.

BÉVERLEI.

Je sens que du sommeil le baume favorable,
Dans mon cœur plus tranquille a ranimé l'espoir.
J'ai besoin du conseil d'un ami véritable :
Je veux entretenir Leuson.
Va le trouver, Jarvis. Dis-lui qu'en ma prison
Il me fasse, à l'instant, l'amitié de se rendre...
(Voyant que Jarvis hésite à lui obéir.)
Qui te fait hésiter?

JARVIS.

Mon cher maître, pardon!
Madame, dans ce lieu, m'a prescrit de l'attendre.

BÉVERLEI.

Elle n'a pas prévu l'ordre que tu reçois...
Tu vois que je suis fort tranquille?

JARVIS.

Grâce au ciel, monsieur, je le vois.

BÉVERLEI.

Va donc... je veux quitter ce triste domicile.

JARVIS.

Mais...

BÉVERLEI.

Sans plus répliquer, j'ordonne... obéis-moi.

JARVIS, *après avoir marqué encore de l'hésitation.*

J'y vais.

(Il sort.)

SCÈNE V.

BÉVERLEI, TOMI *dormant.*

BÉVERLEI, *à part, après avoir fait quelques tours, et avec l'air le plus sombre.*

Mon heure est arrivée.
J'ai prononcé l'arrêt... Cet arrêt est la mort.
D'opprobre mon âme abreuvée
Ne peut plus soutenir son sort.
A ses tourments mon cœur succombe.

(En disant ces vers, il approche de la table, met de l'eau dans un verre, et y mêle la liqueur d'un flacon qu'il tire de sa poche.)

Je vais m'endormir dans la tombe...
M'endormir!.. Si la mort, au lieu d'être un sommeil,
Étoit un éternel et funeste réveil!
Et si d'un Dieu vengeur... Il faut que je le prie...

(Il élève les mains vers le ciel, et se met dans l'attitude de la prière.)

Dieu, dont la clémence infinie...

(Se relevant.)

Je ne saurois prier... Du désespoir sur moi
La main de fer appesantie
M'entraîne... Cependant, j'entends, avec effroi,
Dans le fond de mon cœur, une voix qui me crie :
« Arrête, malheureux! tes jours sont-ils à toi?.. »
O de nos actions incorruptible juge,
Conscience!.. Mais quoi! sans espoir, sans refuge,
Voir ma femme, mon fils languir dans le besoin!
Auteur de leur misère, en être le témoin!

Endurer le mépris, pire que l'infortune!
Mourir, enfin, cent fois pour n'oser mourir une!..
Ah! c'est trop balancer... On peut braver le sort;
Mais la honte! mais le remord!..

(Il prend le verre.)

Nature, tu frémis!.. Terreur d'un autre monde,
Abîme de l'éternité,
Obscurité vaste et profonde,
Tout cœur à ton aspect se glace épouvanté...
Mais j'abhorre la vie, et mon destin l'emporte...

(Il boit.)

C'en est fait... c'est la mort qu'en mes veines je porte.
De mes jours ce soleil éclaire le dernier...
Oh! si l'homme au tombeau s'enfermoit tout entier!
Mais des pleurs des vivants si l'âme encore émue
Voit ceux qui lui sont chers souffrants et malheureux,
Si j'entends vos cris douloureux,
O ma femme! ô mon fils! ô famille éperdue!
L'enfer, l'enfer n'a pas de tourment plus affreux!..
O réflexion trop tardive!..

TOMI, *en rêvant.*

Mon papa!..

BÉVERLEI.

Quel mot ai-je oui?..

(Apercevant son fils.)

Mon fils!.. Un doux sommeil tient son âme captive...
Jusqu'au fond de mon cœur sa voix a retenti...
Je n'entendrai donc plus sa voix?..
O douce expression de sa bouche naïve,
Nom cher dont la nature a conservé les droits,
Tu ne frapperas plus mon oreille attentive!..

(*A Tomi, endormi.*)

Que je t'embrasse, au moins, pour la dernière fois...
O malheureux enfant d'un plus malheureux père...

(*A part, en s'asseyant sur la chaise, à côté de Tomi.*)

Qu'en le voyant mon âme s'attendrit!
Il semble qu'en dormant sa bouche me sourit...
Cette bouche... ces traits... ce sont ceux de sa mère...

(*A Tomi, endormi, en se levant.*)

Pauvre enfant! tu ne sens ni ne prévois ton sort.
La honte de ma vie, et l'horreur de ma mort,
Voilà ton unique héritage:
L'opprobre sera ton partage.
De misère accablé, n'osant lever les yeux,
Tu vivras pour maudire et le jour et ton père.
La vie est-elle donc un bien si précieux?
Ma fureur t'a ravi tout ce qui la rend chère:
Qui t'en délivreroit, t'ôteroit un fardeau...
Que n'a-t-on étouffé ton père en son berceau!..
Mais déja le poison... Je sens que je m'égare..
Une épaisse et noire vapeur
Couvre mes yeux, et dans mon cœur
Fait naître une fureur barbare...
Que dis-je fureur? c'est pitié.
Pour qui dans le malheur languit humilié,
Mourir est un instant, vivre est un long supplice...

(*A Tomi, endormi.*)

Mon fils, ce seroit là ton sort?..

(*A part.*)

Osons l'y dérober... Le moment est propice...
Qu'il passe, sans douleur, du sommeil à la mort...

(Tirant un poignard de sa poche, et le levant sur Tomi.)

Ce fer... Tuer mon fils !.. Le transport est horrible !
Nature ! ah ! ta voix dans mon cœur
Vient de jeter un cri terrible !..
Dans ce cœur déchiré la pitié... la fureur...
Il s'éveille.

TOMI, *se levant.*

Papa... vos yeux... ils me font peur.

BÉVERLEI, *à part.*

Sa voix, son jeune âge, ses charmes...

TOMI, *l'interrompant, en tombant à ses genoux.*

Mon bon papa, pardonnez-moi.

BÉVERLEI.

Je n'y tiens pas : tu me désarmes.
(Il jette le poignard.)
O malheureux enfant ! ô mon fils ! lève-toi...
Mes pleurs inondent ton visage.

SCÈNE VI.

MADAME BÉVERLEI, HENRIETTE, BÉVERLEI, TOMI.

TOMI, *à sa mère, en courant à elle.*

MAMAN, sauvez Tomi.

MADAME BÉVERLEI, *à part.*

Ciel ! quel est mon effroi !..
(A Béverlei.)
Cet enfant... ce poignard... cruel ! à quel usage?

BÉVERLEI.

Des monstres connoissez en moi le plus sauvage,
Par pitié pour mon fils je lui perçois le cœur.

HENRIETTE, *à part.*

Juste ciel!

MADAME BÉVERLEI.

Par pitié!.. votre fils! quelle horreur!
Barbare! et vous osez l'avouer à sa mère?
(A Tomi)
O mon fils! mon cher fils!

BÉVERLEI.

Si, pour vous satisfaire
Il n'est besoin que de ma mort...

MADAME BÉVERLEI.

A ce discours funeste, à cet excès barbare,
Cher et cruel époux! je vois le noir transport
Du désespoir qui vous égare.
Mais à vous mettre en liberté
Sachez que Leuson se prépare;
Sachez que Stukéli, ce monstre détesté...

BÉVERLEI, *à part.*

De mes sens quel tourment s'empare!

SCÈNE VII.

LEUSON, JARVIS, BÉVERLEI, MADAME BÉVERLEI, HENRIETTE, TOMI.

LEUSON, *à Béverlei.*

BÉVERLEI, vos fers sont rompus.
Par Jame assassiné, Stukéli ne vit plus;
Un différent entr'eux est né sur le partage.

HENRIETTE.

Ce perfide n'est plus?

LEUSON.

Non. Jame est arrêté...

(*A Béverlei.*)

Vos effets sont en sûreté.

Cher ami, reprenez courage;

Tout vous sera rendu.

BÉVERLEI, *se levant avec un mouvement de joie.*

Quoi! ma femme, mon fils...

La misère pourroit n'être pas leur partage?

(*A part, en retombant sur la chaise, avec des cris de douleur.*)

J'aurois pu... Qu'ai-je fait? Ciel! retenons mes cris...

Quels tourments!

MADAME BÉVERLEI.

Vous souffrez?

BÉVERLEI.

Ma douleur est cruelle!

LEUSON, *à madame Béverlei.*

Ses traits sont renversés; une sueur mortelle...

Madame, il faut un prompt secours.

MADAME BÉVERLEI, *à Jarvis.*

Courez, Jarvis.

(*Jarvis sort.*)

SCÈNE VIII.

BÉVERLEI, MADAME BÉVERLEI, HENRIETTE, LEUSON, TOMI.

MADAME BÉVERLEI, *à part.*

O ciel, sois mon recours!

BÉVERLEI, *à part.*

Le calme à la douleur succède...

(*A madame Béverlei.*)

O ma femme!

MADAME BÉVERLEI.

Eh bien! quoi? mon ami, mon époux!

BÉVERLEI.

Ne cherchez point à mon mal de remède:
Il n'en est point.

MADAME BÉVERLEI.

Que dites-vous?
Il en est, il en est.

BÉVERLEI.

Épouse digne et chère,
Vous n'avez plus d'époux, mon fils n'a plus de père.

LEUSON.

O malheureux ami! qu'avez-vous fait?

HENRIETTE, *à Béverlei.*

Hélas!
Mon frère, avez-vous pu?...

MADAME BÉVERLEI, *à Béverlei.*

Non, je ne le crois pas,
Cet horrible attentat...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Tout mon cœur le déteste.
Père dénaturé, citoyen criminel,
Barbare époux, enfin, dans un moment funeste,
J'ai violé les lois de la terre et du ciel.

MADAME BÉVERLEI, *à part, en tombant dans les bras de Leuson qui la soutient.*

Je meurs!

BÉVERLEI.

Voici le moment de paroître
Au redoutable tribunal
De celui qui me donna l'être;
Tout me dit que je touche à ce terme fatal;

Le calme où je me trouve.... une foiblesse extrême...
Mes yeux d'ombres environnés...
Ma femme! ah! dites-moi que vous me pardonnez.

MADAME BÉVERLEI, *avec des sanglots.*

Puisse le ciel, hélas! vous pardonner de même!

BÉVERLEI.

Aidez à le fléchir votre époux expirant.
(Il s'incline, soutenu par madame Béverlei, par Henriette et par Leuson, et il se met dans l'attitude de la prière.)
Dieu de miséricorde, à tes pieds, en tremblant,
Ta foible créature implore ta clémence.
Ta justice pardonne au cœur qui se repent;
Fais luire à ce coupable un rayon d'espérance.
Tu vois mes remords infinis:
S'ils ne peuvent, grand Dieu! désarmer ta vengeance,
Ne l'étends pas, du moins, sur ma femme et mon fils.
(Il retombe sur la chaise.)

MADAME BÉVERLEI, *se précipitant à ses pieds, abîmée de douleur.*

Ah! qu'il prenne ma vie et qu'il sauve la tienne!

BÉVERLEI, *à Leuson.*

Prenez soin d'elle et de ma sœur,
Digne ami, dont si mal j'avois connu le cœur...
(A Tomi, en l'appelant.)
Mon fils!... Qu'il s'approche, qu'il vienne...
(Tomi se met aux genoux de Béverlei.)
(A part.)
Mes yeux se remplissent de pleurs...
O mort, qu'en ce moment je ressens tes horreurs!...
(A Tomi.)
Vous me perdez, mon fils... Il vous reste une mère...

Qu'elle vous soit toujours et respectable et chère;
Et si du jeu jamais vous sentez les fureurs,
Souvenez-vous de votre père...
(*A Madame Béverlei.*)
Donnez-moi votre main, ma femme... Adieu... je meurs!
(*Madame Béverlei s'évanouit.*)

FIN DE BÉVERLEI.



LE

PHILOSOPHE

SANS LE SAVOIR,

DRAME,

PAR SEDAINE,

Représenté, pour la première fois, le 25 juin 1765.

PERSONNAGES.

MONSIEUR VANDERK père.

MONSIEUR VANDERK fils.

MONSIEUR DESPARVILLES père, ancien officier.

MONSIEUR DESPARVILLES fils, officier de cavalerie.

MADAME VANDERK.

UNE MARQUISE, sœur de M. Vanderk père.

ANTOINE, homme de confiance de M. Vanderk.

VICTORINE, fille d'Antoine.

MADEMOISELLE SOPHIE VANDERK, fille de M. Vanderk.

UN PRÉSIDENT, futur époux de mademoiselle Vanderk.

UN DOMESTIQUE de M. Desparvilles.

UN DOMESTIQUE de M. Vanderk fils.

LE DOMESTIQUE de la marquise.

Les Domestiques de la maison.

La scène se passe dans une grande ville de France.

LE

PHILOSOPHE
SANS LE SAVOIR,
DRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un grand cabinet éclairé de bougies, un secrétaire sur un des côtés : il est chargé de papiers et de cartons.

SCÈNE I.

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

Quoi! je vous surprends votre mouchoir à la main, l'air embarrassé et vous essuyant les yeux, et je ne peux pas savoir pourquoi vous pleurez?

VICTORINE.

Bon, mon papa, les jeunes filles pleurent quelquefois pour se désennuyer.

ANTOINE.

Je ne me paie pas de cette raison-là.

VICTORINE.

Je venois vous demander...

ANTOINE.

Me demander? Et moi, je vous demande ce que vous avez à pleurer; et je vous prie de me le dire.

VICTORINE.

Vous vous moquerez de moi.

ANTOINE.

Il y auroit assurément un grand danger.

VICTORINE.

Si cependant ce que j'ai à vous dire étoit vrai, vous ne vous en moqueriez certainement pas.

ANTOINE.

Cela peut être.

VICTORINE.

Je suis descendue chez le caissier de la part de madame.

ANTOINE.

Eh bien?

VICTORINE.

Il y avoit plusieurs messieurs qui attendoient leur tour et qui causoient ensemble. L'un d'eux a dit : ils ont mis l'épée à la main ; nous sommes sortis, et on les a séparés.

ANTOINE.

Qui?

VICTORINE.

C'est ce que j'ai demandé. Je ne sais, m'a dit

l'un de ces messieurs; ce sont deux jeunes gens : l'un est officier dans la cavalerie, et l'autre dans la marine. — Monsieur, l'avez-vous vu? — Oui. — Habit bleu, parements rouges? — Oui. — Jeune? — Oui, de vingt à vingt-deux ans. — Bien fait? Ils ont souri : j'ai rougi, et je n'ai osé continuer.

ANTOINE.

Il est vrai que vos questions étoient fort modestes.

VICTORINE.

Mais si c'étoit le fils de monsieur?...

ANTOINE.

N'y a-t-il que lui d'officier?

VICTORINE.

C'est ce que j'ai pensé.

ANTOINE.

Est-il le seul dans la marine?

VICTORINE.

C'est ce que je me disois.

ANTOINE.

N'y a-t-il que lui de jeune?

VICTORINE.

C'est vrai.

ANTOINE.

Il faut avoir le cœur bien sensible.

VICTORINE.

Ce qui me feroit croire encore que ce n'est pas lui, c'est que ce monsieur a dit que l'officier de marine avoit commencé la querelle.

ANTOINE.

Et cependant vous pleuriez.

VICTORINE.

Oui, je pleurois.

ANTOINE.

Il faut bien aimer quelqu'un pour s'alarmer si aisément.

VICTORINE.

Eh! mon papa, après vous, qui voulez-vous donc que j'aime plus? Comment! c'est le fils de la maison : feu ma mère l'a nourri ; c'est mon frère de lait; c'est le frère de ma jeune maîtresse, et vous-même vous l'aimez bien.

ANTOINE.

Je ne vous le défends pas; mais soyez raisonnable.

VICTORINE.

Ah! cela me faisoit de la peine.

ANTOINE.

Allez, vous êtes folle.

VICTORINE.

Je le souhaite. Mais si vous alliez vous informer.

ANTOINE.

Et où dit-on que la querelle a commencé ?

VICTORINE.

Dans un café.

ANTOINE.

Il n'y va jamais.

VICTORINE.

Peut-être par hasard. Ah! si j'étois homme, j'irois.

SCÈNE II.

ANTOINE, VICTORINE, UN DOMESTIQUE DE M. DESPARVILLES.

LE DOMESTIQUE.

MONSIEUR?

ANTOINE.

Que voulez-vous?

LE DOMESTIQUE.

C'est une lettre pour remettre à M. Vanderk.

ANTOINE.

Vous pouvez me la laisser.

LE DOMESTIQUE.

Il faut que je la remette moi-même; mon maître me l'a ordonné.

ANTOINE.

Monsieur n'est pas ici; et quand il y seroit, vous prenez bien mal votre temps : il est tard.

LE DOMESTIQUE.

Il n'est pas neuf heures.

ANTOINE.

Oui; mais c'est ce soir même les accords de sa fille. Si ce n'est qu'une lettre d'affaires, je suis son homme de confiance, et je...

LE DOMESTIQUE.

Il faut que je la remette en main propre.

ANTOINE.

En ce cas, passez au magasin et attendez; je vous ferai avertir.

SCÈNE III.

ANTOINE, VICTORINE.

VICTORINE.

Monsieur n'est donc pas rentré?

ANTOINE.

Non, il est retourné chez le notaire.

VICTORINE.

Madame m'envoie vous demander... Ah! je voudrois que vous vissiez mademoiselle avec ses habits de noces : on vient de les essayer. Les diamants, le collier, la rivière de diamants. Ah! ils sont beaux : il y en a un gros comme cela. Et mademoiselle, ah! comme elle est charmante! Le cher amoureux est en extase. Il est là, il la mange des yeux. On lui a mis du rouge et une mouche. Vous ne la reconnoîtriez pas.

ANTOINE.

Sitôt qu'elle a une mouche.

VICTORINE.

Madame m'a dit : va demander à ton père si monsieur est revenu, s'il n'est pas en affaire, si on peut lui parler. Je vais vous dire; mais vous n'en parlerez pas. Mademoiselle va se faire annoncer comme une dame de condition, sous un autre nom; et je suis sûre que monsieur y sera trompé.

ANTOINE.

Certainement un père ne reconnoîtra pas sa fille.

VICTORINE.

Non, il ne la reconnoîtra pas, j'en suis sûre. Quand il arrivera, vous nous avertirez; il y aura de quoi rire. Cependant il n'a pas coutume de rentrer si tard.

ANTOINE.

Qui?

VICTORINE.

Son fils.

ANTOINE.

Tu y penses encore?

VICTORINE.

Je m'en vais : vous nous avertirez. Ah! voilà monsieur.

SCÈNE IV.

ANTOINE, M. VANDERK, DEUX HOMMES *portant de l'argent dans des hottes.*

M. VANDERK, *aux porteurs.*

Allez à ma caisse : descendez trois marches et montez-en cinq, au bout du corridor.

ANTOINE.

Je vais les y mener.

M. VANDERK.

Non, reste. Les notaires ne finissent point. (*Il pose son chapeau et son épée : il ouvre un secrétaire.*)

Au reste, ils ont raison : nous ne voyons que le présent, et ils voient l'avenir. Mon fils est-il rentré?

ANTOINE.

Non, monsieur. Voici les rouleaux de vingt-cinq louis que j'ai pris à la caisse.

M. VANDERK.

Gardez-en un. Oh! çà, mon pauvre Antoine, tu vas demain avoir bien de l'embarras.

ANTOINE.

N'en ayez pas plus que moi.

M. VANDERK.

J'en aurai ma part.

ANTOINE.

Pourquoi? Reposez-vous sur moi.

M. VANDERK.

Tu ne peux pas tout faire.

ANTOINE.

Je me charge de tout. Imaginez-vous n'être qu'invité. Vous aurez bien assez d'occupation de recevoir votre monde.

M. VANDERK.

Tu auras un nombre de domestiques étrangers : c'est ce qui m'effraie, surtout ceux de ma sœur.

ANTOINE.

Je le sais.

M. VANDERK.

Je ne veux pas de débauche.

ANTOINE.

Il n'y en aura pas.

M. VANDERK.

Que la table des commis soit servie comme la mienne.

ANTOINE.

Oui, monsieur.

M. VANDERK.

J'irai y faire un tour.

ANTOINE.

Je le leur dirai.

M. VANDERK.

Je veux recevoir leur santé et boire à la leur.

ANTOINE.

Ils seront charmés.

M. VANDERK.

La table des domestiques sans profusion du côté du vin.

ANTOINE.

Oui.

M. VANDERK.

Un demi-louis à chacun, comme présent de noces.

ANTOINE.

Oui.

M. VANDERK.

Si tu n'as pas assez de ce que je t'ai donné, avance-le.

ANTOINE.

Oui.

M. VANDERK.

Je crois que voilà tout.... Les magasins fermés,

que personne n'y entre passé dix heures.... Que quelqu'un reste dans les bureaux et ferme la porte en dedans.

ANTOINE.

Ma fille y restera.

M. VANDERK.

Non ; il faut que ta fille soit près de sa bonne amie. J'ai entendu parler de quelques fusées, de quelques pétards. Mon fils veut brûler ses manchettes.

ANTOINE.

C'est peu de chose.

M. VANDERK.

Aie toujours soin que les réservoirs soient pleins d'eau.

(*Ici Victorine entre ; elle parle à son père à l'oreille : il lui répond.*)

ANTOINE, *à sa fille.*

Oui. (*Après qu'elle est partie.*) Monsieur, vous croyez-vous capable d'un grand secret?

M. VANDERK.

Encore quelques fusées, quelques violons?

ANTOINE.

C'est bien autre chose. Une demoiselle qui a pour vous la plus grande tendresse.

M. VANDERK.

Ma fille?

ANTOINE.

Juste. Elle vous demande un tête-à-tête.

M. VANDERK.

Sais-tu pourquoi?

ANTOINE.

Elle vient d'essayer ses diamants, sa robe de noce : on lui a mis un peu de rouge. Madame et elle pensent que vous ne la reconnoîtrez pas. La voici.

SCÈNE V.

ANTOINE, M. VANDERK, UN DOMESTIQUE, MADEMOISELLE SOPHIE VANDERK, *annoncée sous le nom de madame de Vanderville.*

LE DOMESTIQUE, *riant.*

MONSIEUR, madame la marquise de Vanderville.

M. VANDERK.

Faites entrer.

(*On ouvre les deux battants.*)

SOPHIE, *interdite et faisant de grandes révérences.*

Mon... monsieur.

M. VANDERK.

Madame. Avancez un siège. (*Ils s'asseyent. A Antoine.*) Elle n'est pas mal. (*A Sophie.*) Puis-je savoir de madame ce qui me procure l'honneur de la voir?

SOPHIE, *tremblante.*

C'est que... mon... monsieur, j'ai... j'ai un papier à vous remettre.

M. VANDERK.

Si madame veut bien me le confier. (*Pendant qu'elle cherche, il regarde Antoine.*)

ANTOINE.

Ah! monsieur, qu'elle est belle comme cela!

SOPHIE.

Le voici. (*Le père se lève pour prendre le papier.*) Ah! monsieur, pourquoi vous déranger? (*A part.*) Je suis interdite.

M. VANDERK.

Cela suffit. C'est trente louis. Ah! rien de mieux. Je vais.... (*Pendant que M. Vanderk va à son secrétaire, Sophie fait signe à Antoine de ne rien dire.*) Ce billet est excellent : il vous est venu par la Hollande.

SOPHIE.

Non... oui.

M. VANDERK.

Vous avez raison, madame.... Voici la somme.

SOPHIE.

Monsieur, je suis votre très humble et très obéissante servante.

M. VANDERK.

Madame ne compte pas?

SOPHIE.

Ah! mon cher... monsieur. Vous êtes si honnête homme.... que... la réputation.... la renommée dont...

SCÈNE VI.

M. VANDERK, MADAME VANDERK, SOPHIE, ANTOINE, UN DOMESTIQUE.

SOPHIE.

Ah! maman, papa s'est moqué de moi.

M. VANDERK.

Comment! c'est vous, ma fille?

SOPHIE.

Ah! vous m'aviez reconnue.

MADAME VANDERK.

Comment la trouvez-vous?

M. VANDERK.

Fort bien.

SOPHIE.

Vous ne m'avez pas seulement regardée. Je ne suis pas une voleuse, et voici vôtre argent, que vous donnez avec tant de confiance à la première personne.

M. VANDERK.

Garde-le, ma fille. Je ne veux pas que, dans toute ta vie, tu puisses te reprocher une fausseté même en badinant. Ton billet, je le tiens pour bon. Garde les trente louis.

SOPHIE.

Ah! mon cher père.

M. VANDERK.

Vous aurez des présents à faire demain.

SCÈNE VII.

M. VANDERK, MADAME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE *futur*, ANTOINE, UN DOMESTIQUE.

M. VANDERK.

Vous allez, monsieur, épouser une jolie personne. Se faire annoncer sous un faux nom, se servir d'un faux seing pour tromper son père, tout cela n'est qu'un badinage pour elle.

LE GENDRE.

Ah! monsieur, vous avez à punir deux coupables : je suis complice, et voici la main qui a signé.

M. VANDERK, *prenant la main de sa fille et celle de son futur.*

Voilà comme je la punis.

LE GENDRE.

Comment récompensez-vous donc?

(La mère fait un signe à Sophie.)

SOPHIE, *au futur.*

Permettez-moi, monsieur, de vous prier....

LE GENDRE.

Commandez.

SOPHIE.

Devinez ce que je veux vous dire.

MADAME VANDERK, *à son mari.*

Votre fille est dans un grand embarras.

M. VANDERK.

Quel est-il?

LE GENDRE, *à Sophie.*

Je voudrois bien vous deviner... Ah! c'est de vous laisser?

SOPHIE.

Oui.

SCÈNE VIII.

M. VANDERK, MADAME VANDERK, SOPHIE.

MADAME VANDERK.

VOTRE fille se marie demain : elle voudroit vous demander...

M. VANDERK.

Ah! madame.

MADAME VANDERK.

Ma fille!

SOPHIE.

Ma mère! Ah! mon cher père, je.... (*Elle fait le mouvement de se mettre à genoux; le père la retient.*)

M. VANDERK.

Ma fille, épargne à ta mère et à moi l'attendrissement d'un pareil moment. Toutes nos actions ne tendent, jusqu'à présent, qu'à attirer sur toi et sur ton frère toutes les faveurs du ciel. Ne perds jamais de vue, ma fille, que la bonne conduite des père et mère est la bénédiction des enfants.

SOPHIE.

Ah! si jamais je l'oublie.

SCÈNE IX.

M. ET MADAME VANDERK, SOPHIE, VICTORINE.

VICTORINE.

Le voilà, le voilà.

MADAME VANDERK.

Qui? qui donc?

VICTORINE.

Monsieur votre fils.

MADAME VANDERK.

Je vous assure, Victorine, que plus vous avancez en âge, et plus vous extravaguez.

VICTORINE.

Madame!

MADAME VANDERK.

Premièrement, vous entrez ici sans qu'on vous appelle.

VICTORINE.

Mais, madame...

MADAME VANDERK.

A-t-on coutume d'annoncer mon fils?

SOPHIE.

En vérité, ma bonne amie, vous êtes bien folle.

VICTORINE.

C'est que le voilà.

SCÈNE X.

M. ET MADAME VANDERK, SOPHIE, VICTORINE, M. VANDERK FILS, *et peu après* LE GENDRE.

SOPHIE.

AH! nous allons voir. (*M. Vanderk fils lui fait des révérences.*) Ah! mon frère ne me reconnoit pas.

M. VANDERK FILS.

Eh! c'est ma sœur. Oh! elle est charmante!

MADAME VANDERK.

Tu la trouves donc bien?

M. VANDERK FILS.

Oui, ma mère.

LE GENDRE.

M'est-il permis d'approcher? (*A Sophie.*) Les notaires.... (*Au père.*) Les notaires sont arrivés. (*Il veut donner le bras à Sophie, qui montre sa mère.*) Ah!

(*Le gendre donne la main à la mère, et sort.*)

SCÈNE XI.

M. VANDERK FILS, SOPHIE, VICTORINE.

SOPHIE.

Vous me trouvez donc bien?

M. VANDERK FILS.

Très bien.

SOPHIE.

Et moi, mon frère, je trouve fort mal de ce qu'un jour comme celui-ci, vous êtes revenu si tard. Demandez à Victorine.

M. VANDERK FILS.

Mais, quelle heure est-il donc?

SOPHIE, *lui donnant une montre.*

Tenez, regardez.

M. VANDERK FILS.

Il est vrai qu'il est un peu tard. Cette montre est jolie. (*Il veut la rendre.*)

SOPHIE.

Non, mon frère, je veux que vous la gardiez comme un reproche éternel de ce que vous vous êtes fait attendre.

M. VANDERK FILS.

Et moi, je l'accepte de bon cœur. Puissé-je, à chaque fois que j'y regarderai, me féliciter de vous savoir heureuse!

SCÈNE XII.

M. VANDERK FILS, SOPHIE, VICTORINE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *à Sophie.*

MADEMOISELLE, on vous attend.

SOPHIE.

Ne venez-vous pas, mon frère?

M. VANDERK FILS.

Oui, j'y vais tout à l'heure; je vous suis.

SCÈNE XIII.

M. VANDERK fils, VICTORINE.

VICTORINE.

Vous m'avez bien inquiétée. Une dispute dans un café?

M. VANDERK FILS.

Est-ce que mon père sait cela?

VICTORINE.

Est-ce que cela est vrai?

M. VANDERK FILS.

Non, non, Victorine. (*Il entre dans le salon.*)

VICTORINE, *s'en allant d'un autre côté.*

Ah! que cela m'inquiète!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ANTOINE, LE DOMESTIQUE *qui a déja paru.*

ANTOINE.

Où diable étiez-vous donc?

LE DOMESTIQUE.

J'étois dans le magasin.

ANTOINE.

Qui vous y avoit envoyé?

LE DOMESTIQUE.

Vous.

ANTOINE.

Eh! que faisiez-vous là?

LE DOMESTIQUE.

Je dormois.

ANTOINE.

Vous dormiez? Il faut qu'il y ait plus de deux heures.

LE DOMESTIQUE.

Je n'en sais rien. Eh bien! votre maître est-il rentré?

ANTOINE.

Bon; on a soupé depuis.

LE DOMESTIQUE.

Enfin puis-je lui remettre ma lettre?

ANTOINE.

Attendez.

SCÈNE II.

ANTOINE, LE DOMESTIQUE, M. VANDERK FILS.

LE DOMESTIQUE.

N'EST-CE pas là lui?

ANTOINE.

Non, non, restez. Parbleu! vous êtes un drôle d'homme de rester dans ce magasin pendant trois heures.

LE DOMESTIQUE.

Ma foi, j'y aurois passé la nuit, si la faim ne m'avoit pas réveillé.

ANTOINE.

Venez, venez.

SCÈNE III.

M. VANDERK FILS, *seul.*

QUELLE fatalité! je ne voulois pas sortir; il sembloit que j'avois un pressentiment. Au fait, un commerçant.... un commerçant..... c'est l'état de mon père, et je ne souffrirai jamais qu'on l'avilisse... Ah! mon père! mon pere! un jour de noce! Je vois ses inquiétudes, toute sa doulenr, le déses-

poir de ma mère, ma sœur, cette pauvre Victorine, Antoine, toute une famille. Ah dieux! que ne donnerois-je pas pour reculer d'un jour, d'un seul jour reculer... (*Le père entre et le regarde.*) Non, certes, je ne reculerai pas. Ah dieux! (*Il aperçoit son père, il reprend un air gai.*)

SCÈNE IV.

M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS.

M. VANDERK PÈRE.

Eh! mais, mon fils, quelle pétulance! quels mouvements! que signifie?

M. VANDERK FILS.

Je déclamois; je... faisois le héros.

M. VANDERK PÈRE.

Vous ne représenteriez pas demain quelque pièce de théâtre, une tragédie?

M. VANDERK FILS.

Non, non, mon père.

M. VANDERK PÈRE.

Faites, si cela vous amuse : mais il faudroit quelques précautions, dites-le-moi; et s'il ne faut pas que je le sache, je ne le saurai pas.

M. VANDERK FILS.

Je vous suis obligé, mon père; je vous le dirois.

M. VANDERK PÈRE.

Si vous me trompez, prenez-y garde; je ferai cabale.

M. VANDERK FILS.

Je ne crains pas cela; mais, mon père, on vient de lire le contrat de mariage de ma sœur : nous l'avons tous signé. Quel nom y avez-vous pris ? et quel nom m'avez-vous fait prendre ?

M. VANDERK PÈRE.

Le vôtre.

M. VANDERK FILS.

Le mien! Est-ce que celui que je porte ?....

M. VANDERK PÈRE.

Ce n'est qu'un surnom.

M. VANDERK FILS.

Vous vous êtes titré de chevalier, d'ancien baron de Savières, de Clavières, de....

M. VANDERK PÈRE.

Je le suis.

M. VANDERK FILS.

Vous êtes donc gentilhomme?

M. VANDERK PÈRE.

Oui.

M. VANDERK FILS.

Oui!

M. VANDERK PÈRE.

Vous doutez de ce que je dis?

M. VANDERK FILS.

Non, mon père; mais est-il possible?

M. VANDERK PÈRE.

Il n'est pas possible que je sois gentilhomme?

M. VANDERK FILS.

Je ne dis pas cela. Mais est-il possible, fussiez-

vous le plus pauvre des nobles, que vous ayez pris un état?....

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils, lorsqu'un homme entre dans le monde, il est le jouet des circonstances.

M. VANDERK FILS.

En est-il d'assez fortes pour descendre du rang le plus distingué au rang....

M. VANDERK PÈRE.

Achevez; au rang le plus bas.

M. VANDERK FILS.

Je ne voulois pas dire cela.

M. VANDERK PÈRE.

Écoutez : le compte le plus rigide qu'un père doive à son fils, est celui de l'honneur qu'il a reçu de ses ancêtres, asseyez-vous. (*Le père s'assied; le fils prend un siège et ne s'assied pas.*) J'ai été élevé par votre bisaïeul : mon père fut tué fort jeune à la tête de son régiment. Si vous étiez moins raisonnable, je ne vous confierois pas l'histoire de ma jeunesse; et la voici. Votre mère, fille d'un gentilhomme voisin, a été ma seule passion. Dans l'âge où l'on ne choisit pas, j'ai eu le bonheur de bien choisir. Un jeune officier, venu en quartier d'hiver dans la province, trouva mauvais qu'un enfant de seize ans, c'étoit mon âge, attirât les attentions d'un autre enfant : votre mère n'avoit pas douze ans : il me traita avec hauteur, je ne le supportai pas, nous nous battîmes.

M. VANDERK FILS.

Vous vous battîtes?

M. VANDERK PÈRE.

Oui, mon fils.

M. VANDERK FILS.

Au pistolet?

M. VANDERK PÈRE.

Non, à l'épée. Je fus forcé de quitter la province : votre mère me jura une constance qu'elle a eue toute sa vie : je m'embarquai. Un bon Hollandois, propriétaire du bâtiment sur lequel j'étois, me prit en affection. Nous fûmes attaqués, et je lui fus utile. (C'est là que j'ai connu Antoine.) Le bon Hollandois m'associa à son commerce; il m'offrit sa nièce et sa fortune. Je lui dis mes engagements; il m'approuve, il part, il obtient le consentement des parents de votre mère; il me l'amène avec sa nourrice : c'est cette bonne vieille qui est ici. Nous nous marions; le bon Hollandois mourut dans mes bras; je pris, à sa prière, et son nom et son commerce : le ciel a béni ma fortune, je ne peux être plus heureux, je suis estimé : voici votre sœur bien établie; votre beau-frère remplit avec honneur une des premières places dans la robe. Pour vous, mon fils, vous serez digne de moi et de vos aïeux : j'ai déja remis dans notre famille tous les biens que la nécessité de servir le prince avoit fait sortir des mains de vos ancêtres; ils seront à vous ces biens; et si vous pensez que j'aie fait par le commerce une tache à leur nom, c'est à

vous de l'effacer; mais dans un siècle aussi éclairé que celui-ci, ce qui peut procurer la noblesse n'est pas capable de l'ôter.

M. VANDERK FILS.

Ah! mon père, je ne le pense pas; mais le préjugé est malheureusement si fort....

M. VANDERK PÈRE.

Un préjugé! Un tel préjugé n'est rien aux yeux de la raison.

M. VANDERK FILS.

Cela n'empêche pas que le commerce ne soit considéré comme un état....

M. VANDERK PÈRE.

Quel état, mon fils, que celui d'un homme qui, d'un trait de plume, se fait obéir d'un bout de l'univers à l'autre! Son nom, son seing n'a pas besoin, comme la monnoie des souverains, que la valeur du métal serve de caution à l'empreinte : sa personne a tout fait; il a signé, cela suffit.

M. VANDERK FILS.

J'en conviens; mais....

M. VANDERK PÈRE.

Ce n'est pas un peuple, ce n'est pas une seule nation qu'il sert; il les sert toutes, et en est servi : c'est l'homme de l'univers.

M. VANDERK FILS.

Cela peut être vrai; mais enfin, en lui-même, qu'a-t-il de respectable?

M. VANDERK PÈRE.

De respectable! Ce qui légitime dans un gentil-

homme les droits de la naissance, ce qui fait la base de ses titres, la droiture, l'honneur, la probité.

M. VANDERK FILS.

Votre seule conduite, mon père.

M. VANDERK PÈRE.

Quelques particuliers audacieux font armer les rois, la guerre s'allume, tout s'embrase, l'Europe est divisée; mais ce négociant anglois, hollandois, russe ou chinois n'en est pas moins l'ami de mon cœur; nous sommes, sur la superficie de la terre, autant de fils de soie qui lient ensemble les nations et les ramènent à la paix par la nécessité du commerce : voilà, mon fils, ce que c'est qu'un honnête négociant.

M. VANDERK FILS.

Et le gentilhomme donc? et le militaire?

M. VANDERK PÈRE.

Je ne connois que deux états au-dessus du commerçant, (en supposant encore qu'il y ait quelque différence entre ceux qui font le mieux qu'ils peuvent dans le rang où le ciel les a placés,) je ne connois que deux états, le magistrat qui fait parler les lois, et le guerrier qui défend la patrie.

M. VANDERK FILS.

Je suis donc gentilhomme?

M. VANDERK PÈRE.

Oui, mon fils : il est peu de bonnes maisons à qui vous ne teniez, et qui ne tiennent à vous.

M. VANDERK FILS.

Pourquoi donc me l'avoir caché?

M. VANDERK PÈRE.

Par une prudence peut-être inutile : j'ai craint que l'orgueil d'un grand nom ne devînt le germe de vos vertus; j'ai désiré que vous les tinssiez de vous-même. Je vous ai épargné jusqu'à cet instant les réflexions que vous venez de faire; réflexions qui, dans un âge moins avancé, se seroient produites avec plus d'amertume.

M. VANDERK FILS.

Je ne crois pas que jamais....

SCÈNE V.

ANTOINE, LE DOMESTIQUE, M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS, *qui rêve.*

M. VANDERK PÈRE.

Qu'est-ce?

ANTOINE.

Il y a, monsieur, plus de trois heures qu'il est là : c'est un domestique.

M. VANDERK PÈRE.

Pourquoi faire attendre? pourquoi ne pas faire parler? Son temps peut être précieux; son maître peut avoir besoin de lui.

ANTOINE.

Je l'ai oublié, on a soupé, il s'est endormi.

LE DOMESTIQUE.

Je me suis endormi. Ma foi, on est las, on est

las. Où diable est-elle à présent? Cette chienne de lettre me fera damner aujourd'hui.

M. VANDERK PÈRE.

Donnez-vous patience.

LE DOMESTIQUE.

Ah! la voilà. (*Il bâille pendant que le père lit; le fils rêve.*)

M. VANDERK PÈRE.

Vous direz à votre maître.... Qu'est-il votre maître?

LE DOMESTIQUE.

M. Desparvilles.

M. VANDERK PÈRE.

J'entends : mais quel est son état?

LE DOMESTIQUE.

Il n'y a pas long-temps que je suis à lui; mais il a servi.

M. VANDERK PÈRE.

Servi?

LE DOMESTIQUE.

Oui, c'est un ancien officier; un officier distingué même.

M. VANDERK PÈRE.

Dites à votre maître, dites à M. Desparvilles que demain, entre trois et quatre heures après midi, je l'attends ici.

LE DOMESTIQUE.

Oui.

M. VANDERK PÈRE.

Dites, je vous en prie, que je suis bien fâché de

ne pouvoir lui donner une heure plus prompte, que je suis dans l'embarras.

LE DOMESTIQUE.

Je sais, je sais : la noce de mademoiselle votre fille...... Oh! je sais, je sais. (*Il tourne du côté du magasin.*)

ANTOINE.

Eh bien! allez-vous encore dormir?

SCÈNE VI.

M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS.

M. VANDERK FILS.

Mon père, je vous prie de pardonner à mes réflexions.

M. VANDERK PÈRE.

Il vaut mieux les dire que les taire.

M. VANDERK FILS.

Peut-être avec trop de vivacité.

M. VANDERK PÈRE.

C'est de votre âge. Vous allez voir ici une femme qui a bien plus de vivacité que vous sur cet article. Quiconque n'est pas militaire, n'est rien.

M. VANDERK FILS.

Qui donc?

M. VANDERK PÈRE.

Votre tante, ma propre sœur. Elle devroit être arrivée. C'est en vain que je l'ai établie honorablement : elle est veuve à présent et sans enfants; elle jouit de tous les revenus des biens que je vous

ai achetés, je l'ai comblée de tout ce que j'ai cru devoir satisfaire ses vœux; cependant elle ne me pardonnera jamais l'état que j'ai pris; et lorsque mes dons ne profanent pas ses mains, le nom de frère profaneroit ses lèvres : elle est cependant la meilleure de toutes les femmes; mais voilà comme un honneur de préjugé étouffe les sentiments de la nature et de la reconnoissance.

M. VANDERK FILS.

Mais, mon père, à votre place, je ne lui pardonnerois jamais.

M. VANDERK PÈRE.

Pourquoi? elle est ainsi, mon fils; c'est une foiblesse en elle : c'est de l'honneur mal entendu; mais c'est toujours de l'honneur.

M. VANDERK FILS.

Vous ne m'aviez jamais parlé de cette tante.

M. VANDERK PÈRE.

Ce silence entroit dans mon système à votre égard; elle vit dans le fond du Berri; elle ne soutient qu'avec trop de hauteur le nom de nos ancêtres; et l'idée de noblesse est si forte en elle, que je ne lui aurois pas persuadé de venir au mariage de votre sœur, si je ne lui avois écrit qu'elle épouse un homme de qualité; encore a-t-elle mis des conditions singulières.

M. VANDERK FILS.

Des conditions?

M. VANDERK PÈRE.

Mon cher frère, m'écrit-elle, j'irai; mais ne se-

roit-il pas mieux que je ne passasse que pour une parente éloignée de votre femme, pour une protectrice de la famille ? Elle appuie cela de tous les mauvais raisonnements qui...... J'entends une voiture.

M. VANDERK FILS.

Je vais voir.

SCÈNE VII.

MADAME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS.

MADAME VANDERK.

Voici, je crois, ma belle-sœur.

M. VANDERK PÈRE.

Il faut voir.

SOPHIE.

Voici ma tante.

M. VANDERK PÈRE.

Restez ici ; je vais au-devant d'elle.

LE GENDRE.

Vous accompagnerai-je?

M. VANDERK PÈRE.

Non, restez. Victorine, éclairez-moi.

(*Victorine prend un flambeau et passe devant.*)

SCÈNE VIII.

MADAME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, M. VANDERK FILS.

LE GENDRE.

Eh bien! mon cher frère, vous avez aujourd'hui un petit air sérieux.

M. VANDERK.

Non, je vous assure.

LE GENDRE.

Pensez-vous que votre sœur ne sera pas heureuse avec moi?

M. VANDERK.

Je ne doute pas qu'elle ne le soit.

SOPHIE, *à sa mère.*

L'appellerai-je ma tante?

MADAME VANDERK.

Gardez-vous-en bien : laissez-moi parler.

SCÈNE IX.

M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS, MADAME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, VICTORINE, LA TANTE, UN LAQUAIS *en veste, une ceinture de soie, botté, un fouet sur l'épaule : cependant il porte la robe de la tante.*

LA TANTE.

Ah! j'ai les yeux éblouis, écartez ces flambeaux : point d'ordre sur les routes; je devrois

être ici il y a deux heures. Soyez de condition, n'en soyez pas, une duchesse, une financière, c'est égal; des chevaux terribles; mes femmes ont eu des peurs... (*A son laquais.*) Laissez ma robe, vous. Ah! c'est madame Vanderk.

MADAME VANDERK *avance, la salue, et met de la hauteur.*

Madame, voici ma fille que j'ai l'honneur de vous présenter. (*La tante fait une révérence et n'embrasse pas.*)

LA TANTE, *à M. Vanderk père.*

Quel est ce monsieur noir, et ce jeune homme?

M. VANDERK PÈRE.

C'est mon gendre futur.

LA TANTE, *en regardant le fils.*

Il ne faut que des yeux pour juger qu'il est d'un sang noble.

M. VANDERK PÈRE.

Ne trouvez-vous pas qu'il a quelque chose du grand-père?

LA TANTE.

Mais.... oui, le front: il est sans doute avancé dans le service?

M. VANDERK PÈRE.

Non, il est trop jeune.

LA TANTE.

Il a sans doute un régiment?

M. VANDERK PÈRE.

Non.

LA TANTE.

Pourquoi donc?

M. VANDERK PÈRE.

Lorsque par ses services il aura mérité la faveur de la cour, je suis tout prêt.

LA TANTE.

Vous avez eu vos raisons, il est fort bien : votre fille l'aime sans doute?

M. VANDERK PÈRE.

Oui, ils s'aiment beaucoup.

LA TANTE.

Moi, je me serois peu embarrassée de cet amour-là, et j'aurois voulu que mon gendre eût eu un rang avant de lui donner ma fille.

M. VANDERK PÈRE.

Il est président.

LA TANTE.

Président? Pourquoi porte-t-il l'épée?

M. VANDERK PÈRE.

Qui? voici mon gendre futur.

LA TANTE.

Cela. Monsieur est donc de robe?

LE GENDRE.

Oui, madame, et je m'en fais honneur.

LA TANTE.

Monsieur, il y a dans la robe des personnes qui tiennent à ce qu'il y a de mieux.

LE GENDRE.

Et qui le sont, madame.

LA TANTE, *au père.*

Vous ne m'aviez pas écrit que c'étoit un homme de robe. (*Au gendre.*) Je vous fais, monsieur, mon compliment, je suis charmée de vous voir uni à une famille...

LE GENDRE.

Madame.

LA TANTE.

A une famille à laquelle je prends le plus vif intérêt.

LE GENDRE.

Madame.

LA TANTE.

Mademoiselle a dans toute sa personne un air, une grâce, un sérieux, une modestie; elle sera dignement madame la présidente; et ce jeune monsieur... (*Regardant le fils.*)

M. VANDERK PÈRE.

C'est mon fils.

LA TANTE.

Votre fils! votre fils! vous ne me le dites pas.... C'est mon neveu. Ah! il est charmant, il est charmant. Embrassez-moi, mon cher enfant. Ah! vous avez raison, c'est tout le portrait du grand-père; il m'a saisie, ses yeux, son front, l'air noble. Ah! mon frère, ah! monsieur, je veux l'emmener, je veux le faire connoître dans la province, je le présenterai. Ah! il est charmant.

MADAME VANDERK.

Madame, voulez-vous passer dans votre appartement?

M. VANDERK PÈRE.

On va vous servir.

LA TANTE.

Ah! mon lit, mon lit et un bouillon. Ah! il est charmant : je le retiens demain pour me donner la main. Bon soir, mon cher neveu, bon soir.

M. VANDERK FILS.

Ma chère tante, je vous souhaite....

SCÈNE X.

M. VANDERK FILS, VICTORINE.

M. VANDERK.

MA chère tante est assez folle.

VICTORINE.

C'est madame votre tante?

M. VANDERK.

Oui, sœur de mon père.

VICTORINE.

Ses domestiques font un train; elle en a quatre, cinq, sans compter les femmes : ils sont d'une arrogance... Madame la marquise par-ci, madame la marquise par-là, elle veut ci, elle entend ça; il semble que tout soit à elle.

M. VANDERK

Je m'en doute bien.

VICTORINE.

Vous ne la suivez pas, votre chère tante?

M. VANDERK.

J'y vais. Bonsoir, Victorine.

VICTORINE.

Attendez donc.

M. VANDERK.

Que veux-tu?

VICTORINE.

Voyons donc votre nouvelle montre.

M. VANDERK.

Tu ne l'as pas vue?

VICTORINE.

Que je la voie encore. Ah! elle est belle; des diamants.... à répétitiou : il est onze heures sept, huit, neuf, dix minutes; onze heures dix minutes. Demain à pareille heure.... Voulez-vous que je vous dise tout ce que vous ferez demain?

M. VANDERK.

Ce que je ferai?

VICTORINE.

Oui : vous vous lèverez à sept, disons à huit heures; vous descendrez à dix; vous donnerez la main à la mariée; on reviendra à deux heures : on dînera, on jouera, ensuite votre feu d'artifice; pourvu encore que vous ne soyez pas blessé.

M. VANDERK.

Blessé! qu'importe?

VICTORINE.

Il ne faut pas l'être.

M. VANDERK.

Cela vaudroit mieux.

VICTORINE.

Je parie que voilà tout ce que vous ferez demain.

M. VANDERK.

Tu serois bien étonnée, si je ne faisois rien de tout cela.

VICTORINE.

Que ferez-vous donc?

M. VANDERK.

Au reste, tu peux avoir raison.

VICTORINE.

C'est joli, une montre à répétition; lorsqu'on se réveille, on sonne l'heure : je crois que je me réveillerois tout exprès.

M. VANDERK.

Eh bien! je veux qu'elle passe la nuit dans ta chambre, pour savoir si tu te réveilleras.

VICTORINE.

Oh! non.

M. VANDERK.

Je t'en prie.

VICTORINE.

Si on le savoit, on se moqueroit de moi.

M. VANDERK.

Qui le dira? Tu me la rendras demain au matin.

VICTORINE.

Vous en pouvez être sûr; mais... vous.

M. VANDERK.

N'ai-je pas ma pendule? et tu me la rendras.

VICTORINE.

Sans doute.

M. VANDERK.

Qu'à moi.

VICTORINE.

A qui donc?

M. VANDERK.

Qu'à moi.

VICTORINE.

Eh! mais, sans doute.

M. VANDERK.

Bonsoir, Victorine. Adieu. Bonsoir. Qu'à moi, qu'à moi.

SCÈNE XI.

VICTORINE, *seule.*

Qu'a moi, qu'à moi! Que veut-il dire? Il a quelque chose d'extraordinaire aujourd'hui : ce n'est pas sa gaîté, son air franc : il rêvoit. Si c'étoit... non...

SCÈNE XII.

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

On vous appelle, on vous sonne depuis une heure. Quatre ou cinq misérables laquais de condition donnent plus de peine qu'une maison de

quarante personnes. Nous verrons demain; ce sera un beau bruit. Je n'oublie rien. Non. (*Il souffle les bougies.*) Je vais me coucher.

SCÈNE XIII.

ANTOINE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

M. Antoine, monsieur dit qu'avant de vous coucher, vous montiez chez lui par le petit escalier.

ANTOINE.

Oui, j'y vais.

LE DOMESTIQUE.

Bonsoir, M. Antoine.

ANTOINE.

Bonsoir, bonsoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

M. VANDERK fils, SON DOMESTIQUE.

(M. Vanderk fils entre en tâtonnant avec précaution. Il fait ouvrir le volet fermé le soir par Antoine, et regarde partout. Le domestique est botté ainsi que son maître, qui tient deux pistolets.)

M. VANDERK.

Eh bien! les clefs?

LE DOMESTIQUE.

J'ai cherché partout, sur la fenêtre, derrière la porte; j'ai tâté le long de la barre de fer, je n'ai rien trouvé; enfin j'ai réveillé le portier.

M. VANDERK.

Eh bien?

LE DOMESTIQUE.

Il dit que M. Antoine les a.

M. VANDERK.

Et pourquoi Antoine a-t-il pris ces clefs?

LE DOMESTIQUE.

Je n'en sais rien.

M. VANDERK.

A-t-il coutume de les prendre?

LE DOMESTIQUE.

Je ne l'ai pas demandé : voulez-vous que j'y aille?

M. VANDERK.

Non. Et nos chevaux?

LE DOMESTIQUE.

Ils sont dans la cour.

M. VANDERK.

Tiens, mets ces pistolets à l'arçon, et n'y touche pas. As-tu entendu du bruit dans la maison?

LE DOMESTIQUE.

Non, tout le monde dort : j'ai cependant vu de la lumière.

M. VANDERK.

Où?

LE DOMESTIQUE.

Au troisième.

M. VANDERK.

Au troisième?

LE DOMESTIQUE.

Ah! c'est dans la chambre de mademoiselle Victorine; mais c'est sa lampe.

M. VANDERK.

Victorine.... Va-t'en.

LE DOMESTIQUE.

Où irai-je?

M. VANDERK.

Descends dans la cour; écoute : cache les che-

vaux sous la remise à gauche, près du carrosse de ma mère : point de bruit surtout; il ne faut réveiller personne.

SCÈNE II.

M. VANDERK FILS.

POURQUOI Antoine a-t-il pris ces clefs? Que vais-je faire? C'est de le réveiller. Je lui dirai... je veux sortir.... j'ai des emplettes; j'ai quelques affaires.... Frappons.... Antoine?.... Je n'entends rien.... Antoine?... Il va me faire cent questions.... Vous sortez de bonne heure. Quelle affaire avez-vous donc? Vous sortez à cheval? attendez le jour. Je ne veux pas attendre, moi. Donnez-moi les clefs. (*Il frappe.*) Antoine?

ANTOINE, *en dedans.*

Qui est là?

M. VANDERK.

Il a répondu. Antoine?

ANTOINE.

Qui peut frapper si matin?

M. VANDERK.

Moi.

ANTOINE.

Ah! monsieur, j'y vais.

M. VANDERK.

Il se lève.... Rien de moins extraordinaire; j'ai affaire, moi; je sors. Je vais à deux pas : quand j'irois plus loin? Mais vous êtes en bottines? Mais

ce cheval? ce domestique? Eh bien! je vais à deux lieues d'ici; mon père m'a dit de lui faire une commission. Comme l'esprit va chercher bien loin les raisons les plus simples! Ah! je ne sais pas mentir.

SCÈNE III.

ANTOINE, *son col à la main*; M. VANDERK FILS.

ANTOINE.

COMMENT, monsieur, c'est vous?

M. VANDERK.

Oui : donne-moi vite les clefs de la porte cochère.

ANTOINE.

Les clefs?

M. VANDERK.

Oui.

ANTOINE.

Les clefs? Mais le portier doit les avoir.

M. VANDERK.

Il dit que vous les avez.

ANTOINE.

Ah! c'est vrai : hier au soir, je ne m'en ressouvenois pas. Mais, à propos, monsieur votre père les a.

M. VANDERK.

Mon père? Eh! pourquoi les a-t-il?

ANTOINE.

Demandez-lui, je n'en sais rien.

M. VANDERK.

Il ne les a pas ordinairement.

ANTOINE.

Mais vous sortez de bonne heure.

M. VANDERK.

Il faut qu'il ait eu quelques raisons pour prendre ces clefs.

ANTOINE.

Peut-être quelque domestique : ce mariage... Il a appréhendé de l'embarras, des fêtes.... des aubades... Il veut se lever le premier; enfin, que sais-je?

M. VANDERK.

Eh bien! mon pauvre Antoine, rends-moi le plus grand.... rends-moi un petit service; entre tout doucement, je t'en prie, dans l'appartement de mon père : il aura mis les clefs sur quelque table, sur quelque chaise; apporte-les moi. Prends garde de le réveiller, je serois au désespoir d'avoir été la cause que son sommeil eût été troublé.

ANTOINE.

Que n'y allez-vous?

M. VANDERK.

S'il t'entend, tu lui donneras mieux une raison que moi.

ANTOINE, *le doigt en l'air.*

J'y vais : ne sortez pas, ne sortez pas.

M. VANDERK.

Où veux-tu que j'aille?

SCÈNE IV.

M. VANDERK FILS, *seul.*

J'AUROIS bien cru qu'il m'auroit fait plus de questions; Antoine est un bon homme... Il se sera bien imaginé... Ah! mon père, mon père! il dort... Il ne sait pas.... Ce cabinet, cette maison, tout ce qui m'entoure m'est plus cher : quitter cela pour toujours, ou pour long-temps, cela fait une peine qui.... Ah! le voilà. Ciel! c'est mon père.

SCÈNE V.

M. VANDERK PÈRE, *en robe de chambre;* M. VANDERK FILS.

M. VANDERK FILS.

AH! mon père, que je suis fâché! c'est la faute d'Antoine; je le lui avois dit; mais il aura fait du bruit, il vous aura réveillé.

M. VANDERK PÈRE.

Non, je l'étois.

M. VANDERK FILS.

Vous l'étiez? Apparemment, mon père, que l'embarras d'aujourd'hui, et que...

M. VANDERK PÈRE.

Vous ne me dites pas bonjour.

M. VANDERK FILS.

Mon père, je vous demande pardon, je vous souhaite bien le bonjour.

M. VANDERK PÈRE.

Vous sortez de bonne heure.

M. VANDERK FILS.

Oui, je voulois....

M. VANDERK PÈRE.

Il y a des chevaux dans la cour.

M. VANDERK FILS.

C'est pour moi : c'est le mien et celui de mon domestique.

M. VANDERK PÈRE.

Eh! où allez-vous si matin?

M. VANDERK FILS.

Une fantaisie d'exercice; je voulois faire le tour du rempart : une idée.... un caprice qui m'a pris tout d'un coup ce matin.

M. VANDERK PÈRE.

Dès hier au soir, vous aviez dit qu'on tînt vos chevaux prêts; Victorine l'a su de quelqu'un de l'écurie, et vous aviez l'idée de sortir.

M. VANDERK FILS.

Non pas absolument.

M. VANDERK PÈRE.

Non, mon fils, vous avez quelque dessein.

M. VANDERK FILS.

Quel dessein voudriez-vous que j'eusse?

M. VANDERK PÈRE.

C'est moi qui vous le demande.

M. VANDERK FILS.

Je vous assure, mon père.....

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils, jusqu'à cet instant je n'ai connu en vous ni détour, ni mensonge : si ce que vous dites est vrai, répétez-le moi, et je vous croirai.... Si ce sont quelques raisons, quelques folies de votre âge, de ces niaiseries qu'un père peut soupçonner, mais ne doit jamais savoir; quelque peine que cela me fasse, je n'exige pas une confidence dont nous rougirions l'un et l'autre : voici les clefs, sortez... *(Le fils tend la main, et les prend.)* Mais, mon fils, si cela pouvoit intéresser votre repos et le mien, et celui de votre mère?

M. VANDERK FILS.

Ah! mon père. .

M. VANDERK PÈRE.

Il n'est pas possible qu il y ait rien de déshonorant dans ce que vous allez faire.

M. VANDERK FILS.

Ah! bien plutôt.

M. VANDERK PÈRE.

Achevez.

M. VANDERK FILS.

Que me demandez-vous? Ah! mon père, vous me l'avez dit hier : vous aviez été insulté; vous étiez jeune; vous vous êtes battu; vous le feriez encore. Ah! que je suis malheureux! je sens que je vais faire le malheur de votre vie. Non.... jamais... Quelle leçon!.. Vous pouvez m'en croire,.. si la fatalité...

M. VANDERK PÈRE.

Insulté.... battu.... Le malheur de ma vie : mon fils, causons ensemble, et ne voyez en moi qu'un ami.

M. VANDERK FILS.

S'il étoit possible que j'exigeasse de vous un serment.... Promettez-moi que, quelque chose que je vous dise votre bonté ne me détournera pas de ce que je dois faire.

M. VANDERK PÈRE.

Si cela est juste.

M. VANDERK FILS.

Juste ou non.

M. VANDERK PÈRE.

Juste ou non ?

M. VANDERK FILS.

Ne vous alarmez pas. Hier au soir j'ai eu quelqu'altercation, une dispute avec un officier de cavalerie; nous sommes sortis; on nous a séparés... Parole aujourd'hui.

M. VANDERK PÈRE, *en s'appuyant sur le dos d'une chaise.*

Ah! mon fils.

M. VANDERK FILS.

Mon père, voilà ce que je craignois.

M. VANDERK PÈRE.

Et puis-je savoir de vous un détail plus étendu de votre querelle, et de ce qui l'a causée, enfin de tout ce qui s'est passé ?

M. VANDERK FILS.

Ah! comme j'ai fait ce que j'ai pu pour éviter votre présence!

M. VANDERK PÈRE.

Vous fait-elle du chagrin?

M. VANDERK FILS.

Ah! jamais, jamais je n'ai eu tant besoin d'un ami, et surtout de vous.

M. VANDERK PÈRE.

Enfin, vous avez eu une dispute.

M. VANDERK FILS.

L'histoire n'est pas longue : la pluie qui est survenue hier, m'a forcé d'entrer dans un café; je jouois une partie d'échecs; j'entends à quelques pas de moi quelqu'un qui parloit avec chaleur : il racontoit je ne sais quoi de son père, d'un marchand, d'un escompte de billets; mais je suis certain d'avoir entendu très distinctement : Oui, tous ces négociants, tous ces commerçants sont des fripons, sont des misérables. Je me suis retourné, je l'ai regardé. Lui, sans nul égard, sans nulle attention, a répété le même discours. Je me suis levé, je lui ai dit à l'oreille qu'il n'y avoit qu'un malhonnête homme qui pût tenir de pareils propos : nous sommes sortis; on nous a séparés.

M. VANDERK PÈRE.

Vous me permettrez de vous dire....

M. VANDERK FILS.

Ah! je sais, mon père, tous les reproches que vous pouvez me faire. Cet officier pouvoit être dans

un instant d'humeur; ce qu'il disoit pouvoit ne pas me regarder; lorsqu'on dit tout le monde, on ne dit personne; peut-être même ne faisoit-il que raconter ce qu'on lui avoit dit; et voilà mon chagrin, voilà mon tourment. Mon retour sur moi-même a fait mon supplice; il faut que je cherche à égorger un homme qui peut n'avoir pas tort. Je crois cependant qu'il l'a dit parce que j'étois présent.

M. VANDERK PÈRE.

Vous le désirez; vous connoît-il?

M. VANDERK FILS.

Je ne le connois pas.

M. VANDERK PÈRE.

Et vous cherchez querelle! Ah! mon fils, pourquoi n'avez-vous pas pensé que vous aviez votre père? je pense si souvent que j'ai un fils.

M. VANDERK FILS.

C'est parce que j'y pensois.

M. VANDERK PÈRE.

Eh! dans quelle incertitude, dans quelle peine alliez-vous jeter aujourd'hui votre mère et moi!

M. VANDERK FILS.

J'y avois pourvu.

M. VANDERK PÈRE.

Comment?

M. VANDERK FILS.

J'avois laissé sur ma table une lettre adressée à vous: Victorine vous l'auroit donnée.

M. VANDERK PÈRE.

Est-ce que vous vous êtes confié à Victorine?

M. VANDERK FILS.

Non; mais elle devoit rapporter quelque chose sur ma table, et elle l'auroit vue.

M. VANDERK PÈRE.

Eh! quelles précautions aviez-vous prises contre la juste rigueur des lois?

M. VANDERK FILS.

La juste rigueur!

M. VANDERK PÈRE.

Oui, elles sont justes ces lois.... Un peuple.... je ne sais lequel.... les Romains, je crois, accordoient des récompenses à qui conservoit la vie d'un citoyen. Quelle punition ne mérite pas un François qui médite d'en égorger un autre, qui projette un assassinat?

M. VANDERK FILS.

Un assassinat!

M. VANDERK PÈRE.

Oui, mon fils, un assassinat. La confiance que l'agresseur a dans ses propres forces, fait presque toujours sa témérité.

M. VANDERK FILS.

Et vous-même, mon père, lorsqu'autrefois....

M. VANDERK PÈRE.

Le ciel est juste, il m'en punit en vous. Enfin, quelles précautions aviez-vous prises contre la juste rigueur des lois?

M. VANDERK FILS.

La fuite.

M. VANDERK PÈRE.

Eh! quelle étoit votre marche, le lieu, l'instant?

M. VANDERK FILS.

Sur les trois heures après midi, derrière les petits remparts.

M. VANDERK PÈRE.

Eh! pourquoi donc sortez-vous sitôt?

M. VANDERK FILS.

Pour ne pas manquer à ma parole; j'ai redouté l'embarras de cette noce, de ma tante, et de me trouver engagé de façon à ne pouvoir m'échapper. Ah! comme j'aurois voulu retarder d'un jour!

M. VANDERK PÈRE.

Et d'ici à trois heures ne pourriez-vous rester?

M. VANDERK FILS.

Ah! mon père, imaginez....

M. VANDERK PÈRE.

Vous aviez raison; mais cette raison ne subsiste plus. Faites rentrer vos chevaux, remontez chez vous. Je vais réfléchir aux moyens qui peuvent vous sauver et l'honneur et la vie.

M. VANDERK FILS, *à part.*

Me sauver l'honneur!.... Mon père, mon malheur mérite plus de pitié que d'indignation.

M. VANDERK PÈRE.

Je n'en ai aucune.

M. VANDERK FILS.

Prouvez-le moi donc, en me permettant de vous embrasser.

M. VANDERK PÈRE.

Non, monsieur, remontez chez vous.

M. VANDERK FILS.

J'y vais, mon père.

(Il se retire précipitamment.)

SCÈNE VI.

M. VANDERK PÈRE.

Infortuné! comme on doit peu compter sur le bonheur présent! je me suis couché le plus tranquille, le plus heureux des pères, et me voilà. Antoine... je ne puis avoir trop de confiance... Si son sang couloit pour son roi ou pour sa patrie; mais....

SCÈNE VII.

M. VANDERK PÈRE, ANTOINE.

ANTOINE.

Que voulez-vous?

M. VANDERK.

Ce que je veux? Ah! qu'il vive.

ANTOINE.

Monsieur.

M. VANDERK.

Je ne t'ai pas entendu entrer.

ANTOINE.

Vous m'avez appelé.

M. VANDERK.

Je t'ai appelé?... Antoine, je connois ta discré-

tion, ton amitié... pour moi et pour mon fils; il sortoit pour se battre.

ANTOINE.

Contre qui? Je vais.

M VANDERK.

Cela est inutile.

ANTOINE.

Tout le quartier va le défendre : je vais réveiller....

M. VANDERK.

Non, ce n'est pas...

ANTOINE.

Vous me tueriez plutôt que de...

M. VANDERK.

Tais-toi, il est ici : cours à son appartement; dis-lui, dis-lui que je le prie de m'envoyer la lettre dont il vient de me parler. Ne dis pas autre chose : ne fais voir aucun intérêt sur ce qui le regarde... Remarque.... va, qu'il te donne cette lettre et qu'il m'attende : je vais voir.

SCÈNE VIII.

M. VANDERK PÈRE, *seul.*

AH ciel! fouler aux pieds la raison, la nature et les lois. Préjugé funeste! abus cruel du point d'honneur, tu ne pouvois avoir pris naissance que dans les temps les plus barbares : tu ne pouvois subsister qu'au milieu d'une nation vaine et pleine d'elle-même, qu'au milieu d'un peuple dont chaque

particulier compte sa personne pour tout, et sa patrie et sa famille pour rien. Et vous, lois sages, vous avez désiré mettre un frein à l'honneur, vous avez ennobli l'échafaud; votre sévérité a servi à froisser le cœur d'un honnête homme entre l'infamie et le supplice. Ah! mon fils.

SCÈNE IX.

M. VANDERK PÈRE, ANTOINE.

ANTOINE.

MONSIEUR, vous l'avez laissé partir.

M. VANDERK.

Il est parti? O ciel! arrêtez...

ANTOINE.

Ah! monsieur, il est déja bien loin. Je traversois la cour; il a mis ses pistolets à l'arçon.

M. VANDERK.

Ses pistolets!

ANTOINE.

Il m'a crié : Antoine, je te recommande mon père, et il a mis son cheval au galop.

M. VANDERK.

Il est parti! (*Il rêve douloureusement : il reprend sa fermeté et dit :*) Que rien ne transpire ici. Viens, suis-moi, je vais m'habiller.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

VICTORINE, *seule.*

Je le cherche partout : qu'est-il devenu? Cela me passe. Il ne sera jamais prêt. Il n'est pas habillé. Ah! que je suis fâchée de m'être embarrassée de sa montre! Je l'ai vu toute la nuit qui me disoit, qu'à moi, qu'à moi, qu'à moi. Il est sorti de bien bonne heure, et à cheval. Mais si c'étoit cette dispute, et s'il étoit vrai qu'il fût allé.... Ah! j'ai un pressentiment : mais que risqué-je d'en parler? Je vais parler à monsieur. Je parierois que c'est ce domestique qui s'est endormi hier au soir; il avoit une mauvaise physionomie; il aura donné un rendez-vous. Ah!

SCÈNE II.

VICTORINE, M. VANDERK père.

VICTORINE.

Monsieur, on est bien inquiet; madame la marquise dit : mon neveu est-il habillé? qu'on l'avertisse. Est-il prêt? Pourquoi ne vient-il pas?

M. VANDERK.

Mon fils?

VICTORINE.

Oui : je l'ai demandé, je l'ai fait chercher; je ne sais s'il est sorti, ou s'il n'est pas sorti; mais je ne l'ai pas trouvé.

M. VANDERK.

Il est sorti.

VICTORINE.

Vous savez donc, monsieur, qu'il est dehors?

M. VANDERK.

Oui, je le sais. Voyez si tout le monde est prêt; pour moi, je le suis. Où est votre père?

VICTORINE, *faisant un pas et revenant.*

Avez-vous vu, monsieur, hier un domestique qui vouloit parler à vous ou à monsieur votre fils?

M. VANDERK.

Un domestique? C'étoit à moi : j'ai donné parole à son maître aujourd'hui; vous faites bien de m'en faire ressouvenir.

VICTORINE, *à part.*

Il faut que ce ne soit pas cela : tant mieux, puisque monsieur sait où il est.

M. VANDERK.

Voyez donc où est votre père.

VICTORINE.

J'y cours.

SCÈNE III.

M. VANDERK père.

Au milieu de la joie la plus légitime... Antoine ne vient point... Je voyois devant moi toutes les misères humaines... Je m'y tenois préparé. La mort même... Mais ceci... Eh! que dire?... Ah ciel!..

SCÈNE IV.

M. VANDERK père, LA TANTE.

M. VANDERK.

Eh bien! ma sœur, puis-je enfin me livrer au plaisir de vous revoir?

LA TANTE.

Mon frère, je suis très en colère; vous gronderez après, si vous voulez.

M. VANDERK.

J'ai tout lieu d'être fâché contre vous.

LA TANTE

Et moi contre votre fils.

M. VANDERK.

J'ai cru que les droits du sang n'admettoient point de ces ménagements, et qu'un frère....

LA TANTE.

Et moi, qu'une sœur comme moi mérite de certains égards.

M. VANDERK.

Quoi! vous auroit-on manqué en quelque chose?

LA TANTE.

Oui, sans doute.

M. VANDERK.

Qui?

LA TANTE.

Votre fils.

M. VANDERK.

Mon fils? Et quand peut-il vous avoir désobligée?

LA TANTE.

A l'instant.

M. VANDERK.

A l'instant?

LA TANTE.

Oui, mon frère, à l'instant. Il est bien singulier que mon neveu, qui doit me donner la main aujourd'hui, ne soit pas ici, et qu'il sorte.

M. VANDERK.

Il est sorti pour une affaire indispensable.

LA TANTE.

Indispensable, indispensable; votre sang-froid me tue; il faut me le trouver mort ou vif; c'est lui qui me donne la main.

M. VANDERK.

Je compte vous la donner, s'il le faut.

LA TANTE.

Vous? Au reste, je le veux bien, vous me ferez honneur. Oh! çà, mon frère, parlons raison; il n'y a point de choses que je n'aie imaginées pour mon

neveu, quoiqu'il soit malhonnête à lui d'être sorti. Il y a près de mon château, ou plutôt près du vôtre, et je vous en rends grâce ; il y a un certain fief qui a été enlevé à la famille en quinze cent soixante-quinze, mais qui n'est pas rachetable.

M. VANDERK.

Soit.

LA TANTE.

C'est un abus ; mais c'est fâcheux.

M. VANDERK.

Cela peut être : allons rejoindre....

LA TANTE.

Nous avons le temps : il faut repeindre les vitraux de la chapelle : cela vous étonne.

M. VANDERK.

Nous parlerons de cela.

LA TANTE.

C'est que les armoiries sont écartelées d'Arragon, et que le lambel....

M. VANDERK.

Ma sœur, vous ne partez pas aujourd'hui?

LA TANTE.

Non, je vous assure.

M. VANDERK.

Eh bien ! nous en parlerons demain.

LA TANTE.

C'est que cette nuit j'ai arrangé pour votre fils, j'ai arrangé des choses étonnantes. Il est aimable, il est aimable. Nous avons, dans la province, la plus riche héritière ; c'est une Cramont Ballière de

la Tour d'Argon : vous savez ce que c'est ; elle est même parente de votre femme : votre fils l'épouse, j'en fais mon affaire. Vous ne paroîtrez pas, vous ; je le propose, je le marie ; il ira à l'armée, et moi je reste avec sa femme, avec ma nièce, et j'élève ses enfants.

M. VANDERK.

Eh ! ma sœur.

LA TANTE.

Ce sont les vôtres, mon frère.

M. VANDERK.

Entrons dans le salon ; sans doute on nous y attend.

SCÈNE V.

M. VANDERK PÈRE, LA TANTE, ANTOINE.

M. VANDERK, *à Antoine, qui entre.*

ANTOINE, reste ici.

LA TANTE, *en s'en allant.*

Je vois qu'il est heureux, mais très heureux pour mon neveu que je sois venue ici. Vous, mon frère, vous avez perdu toute idée de noblesse, de grandeur : le commerce rétrécit l'âme, mon frère. Ce cher enfant ! ce cher enfant ! Mais c'est que je l'aime de tout mon cœur.

SCÈNE VI.

ANTOINE, *seul.*

Oui, ma résolution est prise. Comment! peut-être un misérable, un drôle...

SCÈNE VII.

VICTORINE, ANTOINE.

ANTOINE.

Qu'est-ce que tu demandes?

VICTORINE.

J'entrois.

ANTOINE.

Je n'aime pas tout cela; toujours sur mes talons: c'est bien étonnant, la curiosité, la curiosité. Mademoiselle, voilà peut-être le dernier conseil que je vous donnerai de ma vie; mais la curiosité dans une jeune personne ne peut que la tourner à mal.

VICTORINE.

Eh! mais, je venois vous dire...

ANTOINE.

Va-t'en, va-t'en: écoute, sois sage, et vis honnêtement, et tu ne pourras manquer.

VICTORINE, *à part.*

Qu'est-ce que cela veut dire?

SCÈNE VIII.

ANTOINE, VICTORINE, M. VANDERK PÈRE.

M. VANDERK.

Sortez, Victorine; laissez-nous, et fermez la porte.

SCÈNE IX.

M. VANDERK PÈRE, ANTOINE.

M. VANDERK.

Avez-vous dit au chirurgien de ne pas s'éloigner?

ANTOINE.

Non.

M. VANDERK.

Non?

ANTOINE.

Non, non...

M. VANDERK.

Pourquoi?

ANTOINE.

Pourquoi? C'est que monsieur votre fils ne se battra pas.

M. VANDERK.

Qu'est-ce que cela veut dire?

ANTOINE.

Monsieur, monsieur, un gentilhomme, un militaire, un diable, fût-ce un capitaine de vaisseau

de roi, c'est ce qu'on voudra; mais il ne se battra pas, vous dis-je; ce ne peut être qu'un malhonnête homme, un assassin; il lui a cherché querelle : il croit le tuer, il ne le tuera pas.

M. VANDERK.

Antoine?

ANTOINE.

Non, monsieur, il ne le tuera pas, j'y ai regardé... Je sais par où il doit venir; je l'attendrai, je l'attaquerai, il m'attaquera; je le tuerai, ou il me tuera : s'il me tue, il sera plus embarrassé que moi; si je le tue, monsieur, je vous recommande ma fille. Au reste, je n'ai pas besoin de vous la recommander.

M. VANDERK.

Antoine, ce que vous dites est inutile, et jamais...

ANTOINE.

Vos pistolets, vos pistolets; vous m'avez vu, vous m'avez vu sur ce vaisseau, il y a long-temps. Qu'importe? en fait de valeur, il ne faut qu'être homme, et des armes.

M. VANDERK.

Eh! mais, Antoine.

ANTOINE.

Monsieur, ah! mon cher maître, un jeune homme d'une si belle espérance! Ma fille me l'avoit dit, et l'embarras d'aujourd'hui, et la noce, et tout ce monde : à l'instant même... les clefs du

magasin. Je les emportois. (*Il remet les clefs sur une table.*) Ah! j'en deviendrai fou! Ah dieux!

M. VANDERK.

Il me brise le cœur. Écoutez-moi, je vous dis de m'écouter.

ANTOINE.

Monsieur.

M. VANDERK.

Antoine, croyez-vous que je n'aime pas mon fils plus que vous l'aimez?

ANTOINE.

Et c'est à cause de cela : vous en mourrez.

M. VANDERK.

Non.

ANTOINE.

Ah, ciel!

M. VANDERK.

Antoine, vous manquez de raison, je ne vous conçois pas aujourd'hui : écoutez-moi.

ANTOINE.

Monsieur.

M. VANDERK.

Écoutez-moi, vous dis-je; rappelez toute votre présence d'esprit, j'en ai besoin. Écoutez avec attention ce que je vais vous confier. On peut venir à l'instant, et je ne pourrois plus vous parler..... Crois-tu, mon pauvre Antoine, crois-tu, mon vieux camarade, que je sois insensible? N'est-ce pas mon fils? N'est-ce pas lui qui fonde dans l'avenir tout le bonheur de ma vieillesse? Et ma

femme.... ah! quel chagrin! sa santé foible; mais c'est sans remède, le préjugé qui afflige notre nation rend son malheur inévitable.

ANTOINE.

Eh! ne pouviez-vous accommoder cette affaire?

M. VANDERK.

L'accommoder! tu ne connois pas toutes les entraves de l'honneur : où trouver son adversaire? où le rencontrer à présent? Est-ce sur le champ de bataille que de pareilles affaires s'accommodent? Eh! n'est-il pas contre les mœurs et contre les lois que je paroisse en être instruit?.... Et si mon fils eût hésité, s'il eût molli, si cette cruelle affaire s'étoit accommodée, combien s'en préparoit-il dans l'avenir! Il n'est point de demi-brave, il n'est point de petit homme qui ne cherchât à le tâter : il lui faudroit dix affaires heureuses pour faire oublier celle-ci. Elle est affreuse dans tous ses points; car il a tort.

ANTOINE.

Il a tort!

M. VANDERK.

Une étourderie.

ANTOINE.

Une étourderie!

M. VANDERK.

Oui. Mais ne perdons pas le temps en vaines discussions. Antoine.

ANTOINE.

Monsieur.

M. VANDERK.

Exécutez de point en point ce que je vais vous dire.

ANTOINE.

Oui, monsieur.

M. VANDERK.

Ne passez pas mes ordres en aucune manière, songez qu'il y va de l'honneur de mon fils et du mien : c'est vous dire tout.

ANTOINE.

Ah ciel!

M. VANDERK.

Je ne peux me confier qu'à vous, et je me fie à votre âge, à votre expérience, et je peux dire à votre amitié. Rendez-vous au lieu où ils doivent se rencontrer : déguisez-vous de façon à n'être pas reconnu; tenez-vous en le plus loin que vous pourrez; ne soyez, s'il est possible, reconnu en aucune manière. Si mon fils a le bonheur cruel de tuer son adversaire, montrez-vous alors; il sera agité, il sera égaré, il verra mal, voyez pour lui, portez sur lui toute votre attention; veillez à sa fuite, donnez-lui votre cheval, faites ce qu'il vous dira, faites ce que la prudence vous conseillera. Lui parti, portez sur-le-champ tous vos soins à son adversaire; s'il respire encore, emparez-vous de ses derniers moments, donnez-lui tous les secours qu'exige l'humanité, expiez autant qu'il est en vous le crime auquel je participe, puisque..... puisque.... Cruel honneur!... Mais, Antoine, si le

ciel me punit autant que je dois l'être, s'il dispose de mon fils, je suis père, et je crains mes premiers mouvements : je suis père, et cette fête, cette noce.... ma femme... sa santé... moi-même... alors tu accourras : mon fils a son domestique, tu accourras; mais, comme ta présence m'en diroit trop, aie cette attention, écoute bien, aie-la pour moi, je t'en supplie : tu frapperas trois coups à la porte de la basse-cour, trois coups distinctement, et tu te rendras ici, ici dedans, dans ce cabinet : tu ne parleras à personne, mes chevaux seront mis, nous y courrons.

ANTOINE.

Mais, monsieur.

M. VANDERK.

Voici quelqu'un, et c'est sa mère.

SCÈNE X.

M. ET MADAME VANDERK, ANTOINE.

MADAME VANDERK.

Ah! mon cher ami, tout le monde est prêt, voici vos gants. Antoine, eh! comme te voilà fait! Tu aurois bien dû te mettre en noir, te faire beau le jour du mariage de ma fille. Je ne te pardonne pas cela.

ANTOINE.

C'est que... madame... Je vais en affaire. Oui, oui.... madame.

M. VANDERK.

Allez, allez, Antoine, faites ce que je vous ai dit.

ANTOINE.

Oui, monsieur.

M. VANDERK.

N'oubliez rien.

ANTOINE.

Oui, monsieur.

MADAME VANDERK.

Antoine?

ANTOINE.

Madame.

MADAME VANDERK.

Si tu trouves mon fils, je t'en prie, dis-lui qu'il ne tarde point.

M. VANDERK.

Allez, Antoine, allez. *(Antoine et M. Vanderk se regardent.)*

(Antoine sort.)

SCÈNE XI.

M. ET MADAME VANDERK.

MADAME VANDERK.

ANTOINE a l'air bien effarouché.

M. VANDERK.

Tout ceci l'échauffe et le dérange.

MADAME VANDERK.

Ah! mon ami, faites-moi compliment; il y a plus de deux ans que je ne me suis si bien portée... Ma fille..... mon gendre, toute cette famille est si respectable, si honnête, la bonne robe est sage comme les lois. Mais, mon ami, j'ai un reproche à vous faire, et votre sœur a raison : vous donnez aujourd'hui de l'occupation à votre fils, vous l'envoyez je ne sais en quel endroit; au reste, vous le savez : il faut cependant que ce soit très loin, car je suis sûre qu'il ne s'est point amusé : lorsqu'il va revenir, il ne pourra nous rejoindre. Victorine a dit à ma fille qu'il n'étoit point habillé, et qu'il étoit monté à cheval.

M. VANDERK, *lui présentant la main affectueusement.*

Laissez-moi respirer, et permettez-moi de ne penser qu'à votre satisfaction; votre santé me fait le plus grand plaisir : nous avons tellement besoin de nos forces, l'adversité est si près de nous. La plus grande félicité est si peu stable, si peu.... Ne faisons point attendre, on doit nous trouver de moins dans la compagnie. La voici.

SCÈNE XII.

M. ET MADAME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, LA TANTE, *et un groupe de compagnies de femmes et d'hommes, plus d'hommes de robe que d'autres.*

M. VANDERK.

Allons, belle jeunesse. Madame, nous avons été ainsi. Puissiez-vous, mes enfants, voir un pareil jour, *(à part)* et plus beau que celui-ci!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

VICTORINE, *seule, se tournant vers la coulisse d'où elle sort.*

M. Antoine, M. Antoine, M. Antoine. Le maître d'hôtel, les gens, les commis, tout le monde demande M. Antoine. Il faut que j'aie la peine de tout. Mon père est bien étonnant : je le cherche partout; je ne le trouve nulle part. Jamais ici il n'y a eu tant de monde, et jamais... Ah, quoi!... Hein!... Antoine, Antoine. Eh bien! qu'ils appellent. Cette cérémonie que je croyois si gaie, grands dieux, comme elle est triste! Mais lui, ne s'être pas trouvé au mariage de sa sœur; et d'un autre côté.... Aussi mon père, avec ses raisons, sois sage, sois sage, et tu ne pourras manquer.... Où est-il allé? Je....

SCÈNE II.

VICTORINE, M. DESPARVILLES.

M. DESPARVILLES.

MADEMOISELLE, puis-je entrer?

VICTORINE.

Monsieur, vous êtes sans doute de la noce. Entrez dans le salon.

M. DESPARVILLES.

Je n'en suis pas, mademoiselle, je n'en suis pas.

VICTORINE.

Ah! monsieur, si vous n'en êtes pas, pour quelle raison?...

M. DESPARVILLES.

Je viens pour parler à M. Vanderk.

VICTORINE.

Lequel?

M. DESPARVILLES.

Mais, le négociant. Est-ce qu'il y a deux négociants de ce nom-là? C'est celui qui demeure ici.

VICTORINE.

Ah! monsieur, quel embarras! Je vous assure que je ne sais comment monsieur pourra vous parler au milieu de tout ceci; et même on seroit à table, si on n'attendoit quelqu'un qui se fait bien attendre.

M. DESPARVILLES.

Mademoiselle, M. Vanderk m'a donné parole ici aujourd'hui à cette heure.

VICTORINE.

Il ne savoit donc pas l'embarras....

M. DESPARVILLES.

Il ne savoit pas, il ne savoit pas : c'est hier au soir qu'il me l'a fait dire.

VICTORINE.

J'y vais donc, si je peux l'aborder; car il ré-

pond à l'un, il répond à l'autre, je dirai... qu'est-ce que je dirai?

M. DESPARVILLES.

Dites que c'est quelqu'un qui voudroit lui parler; que c'est quelqu'un à qui il a donné parole à cette heure-ci, sur une lettre qu'il en a reçue. Ajoutez que... Non... dites-lui seulement cela.

VICTORINE.

J'y vais.... quelqu'un,... Mais, monsieur, permettez-moi de vous demander votre nom.

M. DESPARVILLES.

Il le sait bien peu. Dites, au reste, que c'est M. Desparvilles; que c'est le maître d'un domestique...

VICTORINE.

Ah! je sais, un homme qui avoit un visage..... qui avoit un air.... Hier au soir. J'y vais.

SCÈNE III.

M. DESPARVILLES, *seul.*

Que de raisons! Parbleu! ces choses-là sont bien faites pour moi. Il faut que cet homme marie justement sa fille aujourd'hui, le jour, le même jour que j'ai à lui parler : c'est fait exprès; oui, c'est fait exprès pour moi : ces choses-là n'arrivent qu'à moi. Peste soit des enfants! Je ne veux plus m'embarrasser de rien. Je vais me retirer dans ma province. Mais, mon père, mon père... Mais, mon

fils, va te promener, j'ai fait mon temps, fais le tien. Ah! c'est apparemment notre homme. Encore un refus que je vais essuyer.

SCÈNE IV.

M. DESPARVILLES, M. VANDERK PÈRE.

M. DESPARVILLES.

Monsieur, monsieur, je suis fâché de vous déranger. Je sais tout ce qui vous arrive. Vous mariez votre fille, vous êtes à l'instant en compagnie; mais un mot, un seul mot.

M. VANDERK.

Et moi, monsieur, je suis fâché de ne vous avoir pas donné une heure plus prompte. On vous a peut-être fait attendre. J'avois dit à quatre heures, et il est trois heures seize minutes. Monsieur, asseyez-vous.

M. DESPARVILLES.

Non, parlons debout; j'aurai bientôt dit. Monsieur, je crois que le diable est après moi. J'ai, depuis quelques jours, besoin d'argent, et encore plus depuis hier, pour la circonstance la plus pressante, et que je ne peux pas dire. J'ai une lettre de change, bonne, excellente : c'est, comme disent vos marchands, c'est de l'or en barre; mais elle sera payée quand? quand? je n en sais rien : ils ont des usages, des usances, des termes que je ne comprends pas. J'ai été chez plusieurs de vos confrères; mais tous ceux que j'ai vus jusqu'à pré-

sent sont des arabes, des juifs; pardonnez-moi le terme; oui, des juifs. Ils m'ont demandé des remises considérables, parce qu'ils voient que j'en ai besoin : d'autres m'ont refusé tout net. Mais que je ne vous retarde point. Pouvez-vous m'avancer le paiement de ma lettre de change, ou ne le pouvez-vous pas?

M. VANDERK.

Puis-je la voir?

M. DESPARVILLES.

La voilà. *(Pendant que M. Vanderk lit.)* Je paierai tout ce qu'il faudra; je sais qu'il y a des droits. Faut-il le quart? faut-il... J'ai besoin d'argent.

M. VANDERK, *en sonnant.*

Monsieur, je vais vous la faire payer.

M. DESPARVILLES.

A l'instant?

M. VANDERK.

Oui, monsieur.

M. DESPARVILLES.

A l'instant! Prenez, prenez, monsieur. Ah! quel service vous me rendez! Prenez, prenez, monsieur.

M. VANDERK, *au domestique, qui entre.*

Allez à ma caisse, apportez le montant de cette lettre, deux mille quatre cents livres.

M. DESPARVILLES.

Monsieur, au service que vous me rendez, pouvez-vous ajouter celui de me faire donner de l'or?

M. VANDERK.

Volontiers, monsieur. (*Au domestique.*) Apportez la somme en or.

M. DESPARVILLES, *au domestique, qui sort.*

Faites retenir, monsieur, l'escompte, l'a-compte.

M. VANDERK.

Non, monsieur, je ne prends point d'escompte, ce n'est pas mon commerce; et je vous l'avoue avec plaisir, ce service ne me coûte rien. Votre lettre vient de Cadix, elle est pour moi une rescription, elle devient pour moi de l'argent comptant.

M. DESPARVILLES.

Monsieur, monsieur, voilà de l'honnêteté, voilà de l'honnêteté : vous ne savez pas toute l'obligation que je vous dois, toute l'étendue du service que vous me rendez.

M. VANDERK.

Je souhaite qu'il soit considérable.

M. DESPARVILLES.

Ah! monsieur, monsieur, que vous êtes heureux! Vous n'avez qu'une fille, vous?

M. VANDERK.

J'espère que j'ai un fils.

M. DESPARVILLES.

Un fils! Mais il est apparemment dans le commerce, dans un état tranquille; mais le mien, le mien est dans le service : à l'instant que je vous parle, n'est-il pas occupé à se battre?

M. VANDERK.

A se battre?

M. DESPARVILLES.

Oui, monsieur, à se battre. Un autre jeune homme dans un café, un petit étourdi, lui a cherché querelle, je ne sais pourquoi, je ne sais comment; il ne le sait pas lui-même.

M. VANDERK.

Que je vous plains! et qu'il est à craindre....

M. DESPARVILLES.

A craindre! Je ne crains rien : mon fils est brave, il tient de moi; et adroit, adroit : à vingt pas, il couperoit une balle en deux sur une lame de couteau; mais il faut qu'il s'enfuie, c'est le diable : vous entendez bien, vous entendez bien; je me fie à vous, vous m'avez gagné l'âme.

M. VANDERK.

Monsieur, je suis flatté de votre.... (*On frappe à la porte un coup.*) Je suis flatté de ce que.... (*Un second coup.*)

M. DESPARVILLES.

Ce n'est rien, c'est qu'on frappe chez vous. (*On frappe un troisième coup : M. Vanderk tombe sur un siège.*) Monsieur, vous ne vous trouvez pas indisposé?

M. VANDERK.

Ah! monsieur, tous les pères ne sont pas malheureux! (*Le domestique entre avec des rouleaux de louis.*) Voilà votre somme : partez, monsieur, vous n'avez pas de temps à perdre.

M. DESPARVILLES.

Je vous suis obligé, monsieur.

M. VANDERK.

Permettez-moi de ne pas vous reconduire.

M. DESPARVILLES.

Ah! vous avez affaire? Ah! le brave homme! ah! l'honnête homme! Monsieur, mon sang est à vous. Restez, restez, restez, je vous en prie.

SCÈNE V.

M. VANDERK PÈRE, *seul.*

MON fils est mort.... Je l'ai vu là.... et je ne l'ai pas embrassé... Que de peine sa naissance me préparoit! que de chagrin sa mère....

SCÈNE VI.

M. VANDERK PÈRE, ANTOINE.

M. VANDERK.

EH bien?

ANTOINE.

Ah! mon maitre! tous deux; j'étois très loin; mais j'ai vu, j'ai vu... Ah! monsieur.

M. VANDERK.

Mon fils.

ANTOINE.

Oui, ils se sont approchés à bride abattue. L'officier a tiré, votre fils ensuite. L'officier est tombé

d'abord ; il est tombé le premier. Après cela, monsieur. Ah! mon cher maître, les chevaux se sont séparés.... je suis couru... je... je....

M. VANDERK.

Voyez si mes chevaux sont mis; faites approcher par la porte de derrière, venez m'avertir : courons-y, peut-être n'est-il que blessé.

ANTOINE.

Mort, mort : j'ai vu sauter son chapeau; mort.

SCÈNE VII.

M. VANDERK PÈRE, ANTOINE, VICTORINE.

VICTORINE.

Mort! Eh! qui donc? qui donc?

M. VANDERK.

Que demandez-vous?

ANTOINE.

Qu'est-ce que tu demandes? Sors d'ici tout à l'heure.

M. VANDERK.

Laissez-la. Allez, Antoine, faites ce que je vous dis.

SCÈNE VIII.

M. VANDERK PÈRE, VICTORINE, ANTOINE *dans l'appartement.*

M. VANDERK.

QUE voulez-vous, Victorine?

VICTORINE.

Je venois demander si on doit faire servir, et j'ai rencontré un monsieur qui m'a dit que vous vous trouviez mal.

M. VANDERK.

Non, je ne me trouve pas mal. Où est la compagnie?

VICTORINE.

On va servir.

M. VANDERK.

Tâchez de parler à madame en particulier, vous lui direz que je suis à l'instant forcé de sortir, que je la prie de ne pas s'inquiéter; mais qu'elle fasse en sorte qu'on ne s'aperçoive pas de mon absence, je serai peut-être... Mais vous pleurez, Victorine.

VICTORINE.

Mort. Eh! qui donc? monsieur votre fils?

M. VANDERK.

Victorine!

VICTORINE.

J'y vais, monsieur. Non, je ne pleurerai pas, je ne pleurerai pas.

M. VANDERK.

Non, restez, je vous l'ordonne : vos pleurs vous trahiroient; je vous défends de sortir d'ici que je ne sois rentré.

VICTORINE, *apercevant M. Vanderk fils.*

Ah! monsieur.

M. VANDERK.

Mon fils!

SCÈNE IX.

M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS, MM. DESPARVILLES PÈRE ET FILS, VICTORINE.

M. VANDERK FILS.

Mon père!

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils!.... je t'embrasse.... je te revois sans doute honnête homme?

M. DESPARVILLES PÈRE.

Oui, morbleu! il l'est.

M. VANDERK FILS.

Je vous présente messieurs Desparvilles.

M. VANDERK PÈRE.

Messieurs.

M. DESPARVILLES PÈRE.

Monsieur, je vous présente mon fils... N'étoit-ce pas mon fils, n'étoit-ce pas lui justement qui étoit son adversaire?

M. VANDERK PÈRE.

Comment! est-il possible que cette affaire...

M. DESPARVILLES PÈRE.

Bien, bien, morbleu! bien. Je vais vous raconter.

M. DESPARVILLES FILS.

Mon père, permettez-moi de parler.

M. VANDERK FILS.

Qu'allez-vous dire?

M. DESPARVILLES FILS.

Souffrez de moi cette vengeance.

M. VANDERK FILS.

Vengez-vous donc.

M. DESPARVILLES FILS.

Le récit seroit trop court si vous le faisiez, monsieur, et à présent, votre honneur est le mien. Il me paroît, monsieur, que vous étiez aussi instruit que mon père l'étoit. Mais voici ce que vous ne savez pas. Nous nous sommes rencontrés; j'ai couru sur lui; j'ai tiré; il a foncé sur moi, il m'a dit : je tire en l'air, et il l'a fait. Écoutez, m'a-t-il dit en me serrant la botte, j'ai cru hier que vous insultiez mon père, en parlant des négociants. Je vous ai insulté : j'ai senti que j'avois tort; je vous en fais mes excuses. N'êtes-vous pas content? éloignez-vous et recommençons. Je ne peux, monsieur, vous exprimer ce qui s'est passé en moi : je me suis précipité de mon cheval, il en a fait autant, et nous nous sommes embrassés. J'ai rencon-

tré mon père, lui à qui, pendant ce temps-là, lui à qui vous rendiez service. Ah! monsieur.

M. DESPARVILLES PÈRE.

Eh! vous le saviez, morbleu! et je parie que ces trois coups frappés à la porte.... Quel homme êtes-vous? Et vous m'obligiez pendant ce temps-là! Moi, je suis ferme, je suis honnête; mais, en pareille occasion, à votre place, j'aurois envoyé le baron Desparvilles à tous les diables.

M. VANDERK PÈRE.

Ah! messieurs, qu'il est difficile de passer d'un grand chagrin à une grande joie! Messieurs, j'entends du bruit. Nous allons nous mettre à table, faites-moi l'honneur d'être du dîner. Que rien ne transpire ici, cela troubleroit la fête. (*A M. Desparvilles fils.*) Après ce qui s'est passé, monsieur, vous ne pouvez être que le plus grand ennemi ou le plus grand ami de mon fils, et vous n'avez pas la liberté du choix.

M. DESPARVILLES FILS.

Ah! monsieur. (*En baisant la main de M. Vanderk père.*)

M. DESPARVILLES PÈRE.

Mon fils, ce que vous faites-là est bien.

VICTORINE, *à M. Vanderk fils.*

Qu'à moi, qu'à moi. Ah cruel!

M. VANDERK FILS, *à Victorine.*

Que je suis aise de te revoir!

M. VANDERK PÈRE.

Victorine, taisez-vous.

SCÈNE X.

M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS, MM. DESPARVILLES PÈRE ET FILS, MADAME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, VICTORINE.

MADAME VANDERK.

Ah! te voilà, mon fils? (*A M. Vanderk père.*) Mon cher ami, peut-on faire servir? il est tard.

M. VANDERK PÈRE.

Ces messieurs veulent bien rester. (*A messieurs Desparvilles.*) Voici, messieurs, ma femme, mon gendre et ma fille que je vous présente.

M. DESPARVILLES PÈRE.

Quel bonheur mérite une telle famille!

SCÈNE XI.

M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS, MM. DESPARVILLES PÈRE ET FILS, MADAME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, LA TANTE, VICTORINE.

LA TANTE.

On m'a dit que mon neveu est arrivé. Eh! te voilà, mon cher enfant? Je n'ai eu qu'un cri après toi. Je t'ai demandé, je t'ai désiré. Ah! ton père est singulier, mais très singulier! te donner une commission le jour du mariage de ta sœur!

M. VANDERK PÈRE.

Madame, vous demandiez des militaires, en voici. Aidez-moi à les retenir.

LA TANTE.

Eh! c'est le vieux baron Desparvilles.

M. DESPARVILLES PÈRE.

Eh! c'est vous, madame la marquise? je vous croyois en Berri.

LA TANTE.

Que faites-vous ici?

M. DESPARVILLES PÈRE.

Vous êtes, madame, chez le plus brave homme, le plus, le plus....

M. VANDERK PÈRE.

Monsieur, monsieur, passons dans le salon, vous y renouerez connoissance. Ah! messieurs, ah! mes enfants, je suis dans l'ivresse de la plus grande joie. (*A sa femme.*) Madame, voilà notre fils. (*Il embrasse son fils; le fils embrasse sa mère.*)

SCÈNE XII.

M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS, MM. DESPARVILLES PÈRE ET FILS, MADAME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, LA TANTE, VICTORINE, ANTOINE.

ANTOINE.

Le carrosse est avancé, monsieur, et.... Ah! ciel!... ah! dieux!... ah! monsieur!

M. VANDERK PÈRE.

Eh bien! eh bien! Antoine. Mais la tête lui tourne aujourd'hui.

LA TANTE.

Cet homme est fou, il faut le faire enfermer.

(Victorine court à son père, lui met la main sur la bouche et l'embrasse.)

M. VANDERK PÈRE.

Paix, Antoine; voyez à nous faire servir. *(La compagnie fait un pas, et cependant Antoine dit :)*

ANTOINE.

Je ne sais si c'est un rêve. Ah! quel bonheur! Il falloit que je fusse aveugle.... Ah! jeunes gens, jeunes gens, ne penserez-vous jamais que l'étourderie, même la plus pardonnable, peut faire le malheur de tout ce qui vous entoure?

FIN DU PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR.



TABLE

DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.



